







cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10



JEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX





cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10

7174

2005









IEAN DE LÉRY



ANNO DE 1517



JEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

910.8
L621h
t.2

~~4347~~

10.672



LEAVEN DE LENO

1850

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO



1850

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS





IEAN DE LÉRY

CHAPITRE XII

*D'aucuns poiffons plus communs entre les sauvages de l'Amerique,
& de leur maniere de peſcher.*



FIN d'obvier aux redites, lesquelles j'évite autant que ie puis, renvoyant les lecteurs tant ès troiſieſme, cinqueſme & ſeptieſme chapitre de ceſte hiſtoire, qu'ès autres endroits, où j'ay ia fait mention des Ba-
leines, monſtres marins, poiſſons volans & autres de pluſieurs fortes, ie choiſiray principalement en ce chapitre les plus frequens entre nos Ameriquains, deſquels neantmoins il n'a pas encore eſté parlé.

Premierement à fin de commencer par le genre, les sauvages appellent tous poiſſons *Pira* : mais quant aux eſpeces, ils ont de deux fortes de francs mulets, qu'ils nomment *Kurema* & *Parati*, leſquels ſoit qu'on les face boullir ou roſtir (& encor plus le dernier que le premier) ſont excellemment bons à manger. Et parce, ainſi qu'on a veu par experience, depuis quelques annees ença, tant en Loire qu'ès autres rivieres



de France, où les mulets font remonter de la mer, que ces poissons vont coutumièrement par troupes : les sauvages les voyans ainsi par grosses nuées bouillonner dans la mer, tirans soudain à travers, rencontrent si droit, que presque à toutes les fois en embrochant plusieurs de leurs grandes fleches : ainsi dardez qu'ils font ne pouvant aller en fond, ils les vont querir à la nage. D'avantage la chair de ces poissons, sur tous autres, estant fort friable : quand ils en prennent quantité, apres qu'ils les ont fait seicher sur le *boucan*, les esmians, ils en font de tres bonne farine.

Camouroupony-ouassou est un bien grand poisson (car aussi *Ouassou* en langue Bresilienne veut dire grand ou gros, selon l'accent qu'on luy donne) duquel nos *Toüoupinambaoults* dansans & chantans, font ordinairement mention, disans & repetans souvent en ceste sorte, *Pira-ouassou* à oueh : *Kamouroupony-ouassou* à oueh, &c., & est fort bon à manger.

Deux autres qu'ils nomment *ouara* & *acara-ouassou*, presque de mesme grandeur que le precedent, mais meilleurs : voire diray que l'*ouara*, n'est pas moins delicat que nostre truite.

Acarapeh, poisson plat, lequel en cuisant iette une graisse jaune, qui luy sert de fausse, & en est la chair merueilleusement bonne.

Acara-bouten, poisson visqueux, de couleur tannée ou rougeastre, qui, estant de moindre force que les susdits, n'a pas le goust fort agreable au palais.

Un autre qu'ils appellent *Pira-ypochi*, qui est long comme une anguille, & n'est pas bon : aussi *ypochi* en leur langage veut dire cela.

Touchant les rayes qu'on pefche en la riviere de Genevre, & és mers d'environ, elles ne font pas feu-



lement plus larges que celles qui se voyent tant en Normandie qu'en Bretagne, & autres endroits de par deçà : mais outre cela elles ont deux cornes assez longues, cinq ou six fendasses sous le ventre (qu'on diroit estre artificielles) la queue longue & desliee, voire, qui pis est, si dangereuses & venimeuses, que comme ie vis une fois par experience, si tost qu'une que nous avions prise fut tiree dans la barque, ayant picqué la jambe d'un de nostre compagnie, l'endroit devint foudain tout rouge & enflé. Voilà sommairement & derechef, touchant aucuns poissons de mer de l'Amerique, desquels au surplus la multitude est innombrable.

Au reste les rivieres d'eau douce de ce pays-la, estans aussi remplies d'une infinité de moyens & petits poissons, lesquels, en general, les sauvages nomment *Pira-miri* (car *miri* en leur patoys veut dire petit) i'en descriray encor seulement deux merveilleusement difformes.

Le premier que les sauvages appellent *Tamou-ata* n'a communément que demi pied de long, a la teste fort grosse, voire monstrueuse au pris du reste, deux barbillons sous la gorge, les dents plus aigues que celles d'un brochet, les arestes picquantes, & tout le corps armé d'escailles si bien à l'espreuve, que, comme j'ay dit ailleurs du *Tatou*, beste terrestre, ie ne croy pas qu'un coup d'espee luy fist rien : la chair en est fort tendre, bonne & favoureuse.

L'autre poisson que les sauvages nomment *pana-pana*, est de moyenne grandeur: mais quant à sa forme, ayant le corps, la queue & la peau semblable: & ainsi aspre que celle du requien de mer. Il a au reste la teste si plate, bigarrée & estrangement faite, que quand il est hors de l'eau, la divisant & separant



esgalement en deux, comme qui la luy auroit expref-
fément fendue, il n'est pas poffible de voir teſte de
poiffon plus hideuſe.

Quant à la façon de peſcher des ſauvages, faut
noter ſur ce que j'ay ia dit, qu'ils prennent les mulets
à coups de fleſches (ce qui ſe doit auſſi entendre de
toutes autres eſpeces de poiffons qu'ils peuvent choiſir
dans l'eau) que non ſeulement les hommes & les
femmes de l'Amérique, ainſi que chiens barbets, à fin
d'aller querir leur gibier & leur peſche au milieu des
eaux, ſçavent tous nager : mais qu'auſſi les petits
enfans dès qu'ils commencent à cheminer, ſe mettans
dans les rivieres & ſur le bord de la mer, grenouillent
deſia dedans comme petits canars. Pour exemple de
quoy ie reciteray briefvement ainſi qu'un dimanche
matin, en nous promenans ſur une plateforme de
notre fort, nous viſmes renverſer en mer une barque
d'eſcorce (faite de la façon que ie les deſcriray ailleurs)
dans laquelle il y avoit plus de trente perſonnes ſau-
vages, grands & petits qui nous venoyent voir : comme
en grande diligence avec un bateau les penſans
ſecourir, nous fuſmes auſſi toſt vers eux : les ayans
tous trouvez nageans & rians ſur l'eau, il y en eut un
qui nous dit, Et où allez-vous ainſi ſi haſtivement, vous
autres *Mairs* (ainſi appellent-ils les François)? Nous
venons, diſmes-nous, pour vous ſauver & retirer de
l'eau. Vrayement, dit-il, nous vous en ſçavons bon
gré : mais au reſte avez-vous opinion que pour eſtre
tombez dans la mer, nous ſoyons pour cela en danger
de nous noyer? Pluſtoſt ſans prendre pied, ni abor-
quer terre, demeurerions-nous huit iours deſſus de la
façon que vous nous y voyez. De manière, dit-il, que
nous avons beaucoup plus de peur, que quelques
grans poiffons ne nous traifnent en fond. que nous ne



craignons d'enfondrer de nous mesmes. Partant les autres, qui tous nageoyent voirement aussi aisément que poissons, estans advertis par leur compagnon de la cause de nostre venue si soudaine vers eux, en s'en moquans, se prindrent si fort à rire, que comme une troupe de marfouins nous les voyons & entendions souffler & ronfler sur l'eau. Et de fait, combien que nous fussions encor à plus d'un quart de lieüe de nostre fort, si n'y en eut-il que quatre ou cinq, plus encor pour causer avec nous, que de danger qu'ils apprehendassent, q'se vouloyent mettre dans nostre batteau. l'observay que les autres quelquefois en nous devançans, non seulement nageoyent tant roide & si bellement qu'ils voulussent, mais aussi quand bon leur sembloit se reposoyent sur l'eau. Et quant à leur barque d'escorce, quelques lits de cotton, vivres & autres objets qui estoient dedans, qu'ils nous apportoyent, le tout estant submergé, ils ne s'en soucioyent certes non plus que vous feriez d'avoir perdu une pomme, car, disoyent-ils, n'en y a-il pas d'autres au pays.

Au surplus, sur ce propos de la pescherie des sauvages, ie ne veux pas omettre de reciter ce que j'ay ouy dire à l'un d'iceux : assavoir que comme avec d'autres, il estoit une fois en temps de calme, dans une de leurs barques d'escorce assez avant en mer, il y eut un gros poisson, lequel la prenant par le bord avec la patte, à son advis, ou la vouloit renverser, ou se jeter dedans. Ce que voyant, disoit-il, ie lui coupay soudainement la main avec une serpe, laquelle main estant tombee & demeuree dans nostre barque, non seulement nous vismes qu'elle avoit cinq doigts, comme celle d'un homme, mais aussi de la douleur que ce poisson sentit, monstrant, hors de l'eau, une



teſte qui avoit ſemblablement forme humaine, il ietta un petit cri. Sur lequel recit, aſſez eſtrange de ceſt Ameriquain, ie laiſſe a philoſopher au lecteur, ſi ſuyvant la commune opinion qu'il y a dans la mer de toutes les eſpeces d'animaux qui ſe voyent ſur terre, & nommément qu'aucuns ont eſcrit des Tritons & des Sereines : aſſavoir, ſi c'en eſtoit point un ou une, ou bien un ſinge ou marmot marin, auquel ce ſauvage aſſûroit avoir coupé la main. Toutesfois, ſans condamner ce qui pourroit eſtre de telles choſes, ie diray librement que tant durant neuf mois que i'ay eſté en plaine mer, ſans mettre pied à terre qu'une fois, qu'en toutes les navigations que i'ay ſouvent faites ſur les rivages, ie n'ay rien apperceu de cela : ny veu poiſſon (entre une infinité de toutes fortes que nous avons prins) qui approchaſt ſi fort de la ſemblance humaine.

Pour donc parachever ce que i'avois à dire touchant la peſcherie de nos *Tououpinambaouls*, outre ceſte maniere de ſeſcher les poiſſons, dont i'ay tantotſt fait mention, encor, à leur ancienne mode, accommodant les eſpines en façon d'hameçons, & faiſans leur ligne d'une herbe qu'ils nomment *Toucon*, laquelle ſe tille comme chanvre, & eſt beaucoup plus forte: ils peſchent non ſeulement avec cela de deſſus les bords & rivages des eaux, mais auſſi s'advançans en mer & ſur les fleuves d'eau douce, ſur certains radeaux, qu'ils nomment *piperis*, compoſez de cinq ou ſix perches rondes plus groſſes que le bras, jointes & bien liees enſemble avec des pars de ieune bois tors: eſtant di-ie aſſis là-deſſus, les cuiſſes & les iambes eſtendues, ils ſe conduiſent où ils veulent, avec un petit baſton plat qui leur ſert d'aviron. Neantmoins ces *piperies* n'eſtant gueres que d'une braſſe de long,



& seulement large d'environ deux pieds, outre qu'ils ne sçauroyent endurer la tormente, encores ne peut-il sur chacun d'iceux tenir qu'un seul homme à la fois : de façon que quand nos sauvages en beau temps sont ainsi nuds, & un à un separez en peschans sur la mer, vous diriez, les voyant de loing, que ce sont singes, ou plus tost (tant paroissent-ils petits) grenouilles au soleil sur des busches de bois au milieu des eaux. Toutesfois parceque ces radeaux de bois, arrangez comme tuyaux d'orgues, sont non seulement tantost fabriquez de ceste façon, mais qu'aussi flottans sur l'eau, comme une grosse claye, ils ne peuvent aller au fond, j'ay opinion, si on en faisoit par deçà, que ce seroit un bon & seur moyen pour passer tant les rivieres que les estangs & lacs d'eaux dormantes, ou coulantes doucement : aupres desquelles, quand on est hasté d'aller, on se trouve quelquesfois bien empesché.

Or au surplus de tout ce que dessus, quand nos sauvages nous voyoyent pescher avec les rets que nous avions portees, lesquelles eux nomment *puissa-ouassou*, ils ne prenoyent pas seulement grand plaisir de nous aider, & de nous veoir amener tant de poissons d'un seul coup de filet, mais aussi si nous les laissions faire, eux seuls en sçavoyent ia pescher. Comme aussi depuis que les François trafiquent par delà, outre les commoditez que les Bresiliens reçoivent de la marchandise qu'ils leur portent, ils les louent grandement de ce que le temps passé, estans contrains (comme j'ay dit) au lieu d'hameçons de mettre des espines au bout de leurs lignes, ils ont maintenant par leur moyen ceste gentille invention de ces petits crochets de fer, qu'on trouve si propres à faire ce mestier de pescherie. Aussi, comme j'ay dit ailleurs, les petits garçons de ce



pays la font bien appris à dire aux estrangers qui vont par dela : *De agatorem, amabe pinda* : c'est à dire, Tu es bon, donne moy des haims : car *Agatorem* en leur langage veut dire bon : *amabe*, donne moy : & *pinda* est un hameçon. Que si on ne leur en baille, la canaille de despit tournant soudain la teste, ne faudra pas de dire, *De engaipa-aiouca* : c'est à dire : Tu ne vaux rien, il te faut tuer.

Sur lequel propos ie diray que si on veut estre cousin (comme nous parlons communement) tant des grands que des petits, il ne leur faut rien refuser. Vray est qu'ils ne font point ingrats : car principalement les vieillards, lors mesme que vous n'y penserez pas, se ressouvenans du don qu'ils auront receu de vous, en le recognoissant ils vous donneront quelque chose en recompense. Mais quoy qu'il en soit j'ay observé entre eux, que comme ils aiment les hommes gais, ioyeux, & liberaux, par le contraire ils haïssent tellement les taciturnes, chiches & melancholiques, que ie puis asseurer les limes fourdes, songe-cieux, taquins, & ceux qui, comme on dit, mangent leur pain en leur sac, qu'ils ne seront pas les bien venus parmi nos *Toüoupinambaoults* : car de leur naturel ils detestent telle maniere de gens.





CHAPITRE XIII

*Des arbres, herbes, racines, & fruits exquis que produit
la terre du Bresil.*



AYANT discouru ci dessus tant des animaux à quatre pieds que des oyseaux, poissons, reptiles & choses ayans vie, mouvement & sentiment, qui se voyent en l'Amerique: avant encores que parler de la religion, guerre, police & autres manieres de faire qui restent à dire de nos sauvages, ie poursuivray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruiçts, racines, & en somme ce qu'on dit communément avoir ame vegetative qui se trouvent aussi en ce pays là.

Premierement, parce qu'entre les arbres plus celebres & maintenant cogneus entre nous, le bois de Bresil (duquel aussi ceste terre a prins son nom à nostre esgard), à cause de la teinture qu'on en fait, est des plus estimez, i'en feray ici la description. Cest arbre donc, que les sauvages appellent *Araboutan*, croist ordinairement aussi haut & branchu que les chesnes es forests de ce pays, & s'en trouve de si gros que trois hommes ne sçauroyent embrasser un tel pied. Et à ce propos des gros arbres, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes occidentales* dit, qu'on en a veu deux en ces contrees là, dont le tronc de l'un



avoit plus de huit brasses de tour, & celuy de l'autre plus de seize : tellement, dit-il, que comme sur le premier, qui estoit aussi haut qu'on n'eust sceu ietter une pierre à plein bras par dessus, un cacique, pour sa feureté, avoit basti sa logette (de quoy les Espagnols qui le virent là niché comme une cigogne, s'en prendrent bien fort à rire), aussi faisoient-ils recit du dernier, comme de chose merueilleuse. Racontant encore le mesme auteur qu'il y a au pays de *Nicaragua* un arbre qu'on appelle *Cerba*, lequel grossit si fort que quinze hommes ne le scauroyent embrasser. Pour retourner à nostre Bresil, il a la feuille comme celle du buis, toutesfois de couleur tirant plus sur le vert gays, & ne porte cest arbre aucun fruit.

Mais touchant la maniere d'en charger les navires, de quoy ie veux faire mention en ce lieu, nostez que tant à cause de la duresté, & par consequent de la difficulté qu'il y a de couper ce bois, que parce que n'y ayant chevaux, asnes ny autres bestes pour porter, charrier ou traifner les fardeaux en ce pays là, il faut necessairement que ce soyent les hommes qui facent ce mestier : & n'estoit que les estrangers qui voyagent par dela sont aidez des sauvages, ils ne scauroyent charger un moyen navire en un an.

Les sauvages doncques, moyennant quelques robes de frize, chemises de toile, chapeaux, cousteaux & autres marchandises qu'on leur baille, non seulement avec les coignes, coings de fer, & autres ferremens que les François & autres de par deçà leur donnent, coupent, sciënt, fendent, mettent par quartiers & arrondissent ce bois de Bresil, mais aussi le portent sur leurs espaules toutes nues, voire le plus souvent d'une ou deux lieues loin, par des montagnes & lieux assez fascheux, iusques sur le bord de la



mer, pres des vaisseaux qui sont à l'ancre, où les mariniers le reçoivent. Je di expressément que les sauvages, depuis que les François & Portugais frequentent en leur pays, coupent leur bois de Bresil : car auparavant ainsi que j'ay entendu des vieillards, ils n'avoient presque aucune industrie d'abbattre un arbre, sinon mettre le feu au pied. Et d'autant aussi qu'il y a des personnages par deçà qui pensent que les busches rondes qu'on void chez les marchans soyent la grosseur des arbres, pour monstrier, di-ie, que tels s'abusent, outre que j'ay ia dit qu'il s'en trouve de fort gros, j'ay encore adiousté que les sauvages, à fin qu'il leur soit plus aisé à porter & à manier dans les navires, l'arrondissent & accoustrent de ceste façon.

Au surplus, parce que durant le temps que nous avons esté en ce pays là, nous avons fait de beaux feux de ce bois de Bresil, j'ay observé que n'estant point humide (comme la plupart des autres bois), ains comme naturellement sec, aussi en bruslant ne iette il que bien peu & presque point du tout de fumee.

Je diray davantage, qu'ainsi qu'un de nostre compagnie se voulut un iour mesler de blanchir nos chemises, ayant (sans se douter de rien) mis des cendres de Bresil dans la lessive : au lieu de les faire blanches, il les fit si rouges que quoy que on les sceust laver & favonner apres, il n'y eut ordre de leur faire perdre ceste teinture, tellement qu'il nous les fallut vestir & user de ceste façon. Que si ceux qui envoient expres en Flandre faire blanchir leurs chemises, ou autres de ces tant bien godronnez de par deçà, ne m'en veulent croire, il leur est non seulement permis d'en faire l'experience, mais aussi pour avoir plustost fait, & pour tant mieux lustrer leurs grandes fraises (ou pour mieux dire bavieres de plus de demi pied de



large comme ils les portent maintenant), ils les peuvent faire teindre en vert s'il leur plaist.

Au reste, parce que nos *Tououpinamboult*s sont fort esbahis de voir les François & autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller querir leur *Arabotan*, c'est à dire bois de Bresil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres *Mairs & Peros*, c'est à dire François & Portugais, veniez de si loin querir du bois pour vous chauffer ? N'en y a il pas en vostre pays ? A quoy luy ayant respondu qu'ouy, & en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni mesme du bois de Bresil, lequel nous ne bruslions pas comme il pensoit, ains (comme eux-mesmes en ufoient pour rougir leurs cordons de cotton, plumages & autres choses) que les nostres l'emmenoyent pour faire de la teinture, il me repliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il autant ? Ouy, lui di-ie, car (en luy faisant trouver bon) y ayant tel marchand en nostre pays qui a plus de frises & de draps rouges, voire mesme (m'accommodant tousiours à luy parler des choses qui luy estoient cognues) de cousteaux, ciseaux, miroirs & autres marchandises que vous n'en avez iamais veu par deça, un tel seul achetera tout le bois de Bresil dont plusieurs navires s'en retournent chargez de ton pays. Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que ie luy venois de dire, m'interrogrant plus outre dit : Mais cest homme tant riche dont tu me parles ne meurt-il point ? Si fait, si fait, luy di-ie, aussi bien que les autres. Sur quoy, comme ils sont aussi grands discoureurs, & pourfuyvent fort bien un propos iusques au bout, il me demanda derechef : Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien



qu'il laisse? A ses enfans, s'il en a, & à defaut d'iceux à ses freres, feurs, ou plus prochains parens. Vrayment, dit lors mon vieillard (lequel, comme vous iugerez, n'estoit nullement lourdaut) à ceste heure cognois-ie, que vous autres *Mairs*, c'est à dire François, estes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites estans arrivez par deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfans ou à ceux qui survivent apres vous? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir? Nous avons (adiousta-il) des parens & des enfans, esquels, comme tu vois, nous aimons & cherissons : mais parce que nous nous assurens qu'après nostre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement & au vray le discours que j'ay ouy de la propre bouche d'un pauvre sauvage ameriquain. Partant, outre que ceste nation, que nous estimons tant barbare, se moque de bonne grace de ceux qui, au danger de leur vie, passent la mer pour aller querir du bois de Bresil à fin de s'enrichir, encor ya-il que quelque aveugle qu'elle soit, attribuant plus à la nature & à la fertilité de la terre que nous ne faisons à la puissance & providence de Dieu, elle se levera en iugement contre les rapineurs, portant le titre de chrestiens, desquels la terre de par deçà est aussi remplie que leur pays en est vuide, quant à ses naturels habitans. Parquoy suyvant ce que j'ay dit ailleurs, que les *Tououpinamboult*s haïssent mortellement les avaricieux, pleust à Dieu qu'à fin que ils servissent desia de démons & de furies pour tourmenter nos gouffres infatiables, qui n'ayans iamais assez ne font ici que succer le sang & la moelle des



autres, ils fussent tous confinez parmi eux. Il falloit qu'à nostre grande honte, & pour iustificier nos sauvages du peu de foin qu'ils ont des choses de ce monde, ie fisse cette digression en leur faveur.

A quoy, à mon advis, bien à propos, ie pourray encore adiouster ce que l'historien des Indes occidentales a escrit d'une certaine nation de sauvages habitans au Peru : lesquels, comme il dit, quand du commencement que les Espagnols rodoient en ce pays-là : tant à cause qu'il les voyoient barbus, que parce qu'estans si bragards & mignons ils craignoient qu'ils ne les corrompissent & changeassent leurs anciennes coutumes, ne les voulans recevoir, ils les appelloient : escume de la mer, gens sans peres, hommes sans repos, qui ne se peuvent arrester en aucun lieu pour cultiver la terre, à fin d'avoir à manger.

Poursuyvant doncques à parler des arbres de ceste terre d'Amerique, il s'y trouve de quatre ou cinq fortes de palmiers, dont entre les plus communs, font un nommé par les sauvages *Geraü*, un autre *Yri* : mais comme ni aux uns ni aux autres ie n'ay iamais veu de dattes, aussi croy ie qu'ils n'en produisent point. Bien est vray que l'*Yri* porte un fruit rond comme prunelles ferrees & arrangees ensemble, ainsi que vous diriez un bien gros raisin : tellement qu'il y en a en un seul touffeu tant qu'un homme peut lever & emporter d'une main : mais encore n'y a-il que le noyau, non plus gros que celui d'une cerise, qui en soit bon. Davantage il y a un tendron blanc entre les feuilles à la cime des ieunes palmiers, lequel nous coupions pour manger, & disoit le sieur du Pont, qui estoit suiet aux hemorroides, que cela y servoit de remede : de quoy ie me rapporte aux medecins.



Un autre arbre que les sauvages appellent *Airy*, lequel bien qu'il ait les feuilles comme celles de palmier, la tige garnie tout à l'entour d'épines, aussi desliées & picquantes qu'esguilles, & qu'il porte un fruit de moyenne grosseur, dans lequel se trouve un noyau blanc comme neige, qui neantmoins n'est pas bon à manger, est à mon advis une espece d'hebene : car outre ce qu'il est noir, & que les sauvages, à cause de sa dureté, en font des espees & massues de bois, avec une partie de leurs fleches (lesquelles ie descriray quand ie parleray de leurs guerres), estant aussi fort poli & luisant quand il est mis en besongne, encor est-il si pesant que si on le met en l'eau, il ira au fond.

Au reste, & avant que passer plus outre, il se trouve de beaucoup de sortes de bois de couleur en ceste terre d'Amérique dont ie ne sçay pas tous les noms des arbres. Entre lesquels, i'en ay veu d'aussi jaunes que buis : d'autres naturellement violets, dont i'avois apporté quelques régles en France : de blancs comme papier : d'autres fortes si rouges qu'est le bresil, de quoy les sauvages font aussi des especes de bois & des arcs. Plus un qu'ils nomment *Copa-u*, lequel outre que l'arbre sur le pied ressemble aucunement au noyer, sans porter noix toutesfois : encore les ais, comme i'ay veu, estans mis en besongne en meuble de bois, ont la mesme veine. Semblablement il s'en trouve aucuns qui ont les feuilles plus espesses qu'un teston : d'autres les ayant larges de pied et demi, & de plusieurs autres especes qui seroyent longues à reciter par le menu.

Mais furtout ie diray, qu'il y a un arbre en ce pays là, lequel avec la beauté sent si merueilleusement bon, que quand les menuisiers le chapotoyent ou rabo-



toyent, si nous en prenions des coupeaux ou des bufchilles en la main, nous avions la vraye senteur d'une franche rose. D'autre, au contraire, que les sauvages nomment *Aouai*, qui put & sent si fort les aulx, que quand on le coupe ou qu'on en met au feu, on ne peut durer aupres : & a ce dernier quasi les feuilles comme celles de nos pommiers. Mais au reste son fruit (lequel ressemble aucunement une chastaigne d'eau) & encore plus, le noyau qui est dedans est si venimeux que qui en mangeroit il sentiroit soudain l'effect d'un vray poison. Toutesfois parce que c'est celuy, duquel i'ay dit ailleurs que nos Ameriquains font les sonnettes qu'ils mettent à l'entour de leurs iambes, à cause de cela ils l'ont en grande estime. Et faut noter en cest endroit, qu'encores que ceste terre du Bresil (comme nous verrons en ce chapitre) produise beaucoup de bons & excellens fruits, qu'il s'y trouve neantmoins plusieurs arbres qui ont les leurs beaux à merveilles, & cependant ne sont pas bons à manger. Et nommément sur le rivage de la mer il y a force arbrisseaux qui portent les leurs presque ressemblans à nos nesles, mais tres dangereux à manger. Aussi les sauvages voyans les François & autres estrangers approcher de ces arbres pour cueillir le fruit, leur disant en leur langage *Ypahi*, c'est à dire il n'est pas bon, les advertissent de s'en donner garde.

Hiouaré, ayant l'escorce de demi doigt d'espais, & assez plaissant à manger, principalement quand elle vient fraîchement de dessus l'arbre est (ainsi que ie l'ay ouy affermer à deux apoticares, qui avoyent passé la mer avec nous) une espece de *Gaiat*. Et de fait, les sauvages en usent contre une maladie qu'ils nomment *Pians*, laquelle, comme ie diray ailleurs, est



aussi dangereuse entre eux qu'est la grosse verole par-deçà.

L'arbre que les sauvages appellent *Choyne* est de moyenne grandeur, a les feuilles presque de la façon & ainsi vertes que celles du laurier : & porte un fruit aussi gros que la teste d'un enfant, lequel est de forme comme un œuf d'austruche, & toutesfois n'est pas bon à manger. Mais parce que ce fruit a l'escorce dure, nos *Toüoupinambaouls* en reservant de tous entiers qu'ils percent en long & à travers, ils en font l'instrument nommé *Maraca* (duquel j'ay ia fait & feray encor mention) comme aussi tant pour faire les tasses où ils boivent qu'autres petits vaisseaux, desquels ils se servent à autre usage, ils en creuent & fendent par le milieu.

Continuant à parler des arbres de la terre du Bresil, il y en a un que les sauvages nomment *Sabaucaié*, portant son fruit plus gros que les deux poings; & fait de la façon d'un gobelet, dans lequel il y a certains petits noyaux comme amandes, & presque de mesme goust. Mais au reste la coquille de ce fruit estant fort propre à faire vases, i'estime que ce soit ce que nous appellons noix d'Indes : lesquelles, quand elles sont tournees & appropriees de telle façon qu'on veut, on fait coustumierement enchasser en argent par deçà. Aussi nous estans par delà, un nommé Pierre Bourdon, excellent tourneur, ayant fait plusieurs beaux vases & autres vaisseaux, tant de ces fruits de *Sabaucaié* que d'autres bois de couleur, il fit present d'une partie d'iceux à Villegagnon, lequel les prisoit grandement : toutesfois le pauvre homme en fut si mal recompensé par luy que (comme ie diray en son lieu) ce fut l'un de ceux qu'il fit noyer & suffoquer en mer à cause de l'Evangile.



Il y a au surplus, en ce pays là, un arbre qui croist haut élevé, comme les cormiers par deçà, & porte un fruit nommé *Acaïou* par les sauvages, lequel est de la grosseur & figure d'un œuf de poule. Mais, au reste, quand ce fruit est venu à maturité, estant plus iaune qu'un coing, il est non seulement bon à manger, mais aussi ayant un jus un peu aigret, & neantmoins agreable à la bouche : quand on a chaut ceste liqueur rafraichit si plaifamment qu'il n'est possible de plus : toutefois estant assez mal aise à abbatre de dessus ces grands arbres, nous n'en pouvions gueres avoir autrement, sinon que les guenons montans dessus pour en manger, nous les faisoient tomber en grande quantité.

Pacocaire est un arbrisseau croissant communement de dix ou douze pieds de haut : mais quant à sa tige, combien qu'il s'en trouve qui l'ont presque aussi grosse que la cuisse d'un homme, tant y a qu'elle est si tendre qu'avec une espee bien trenchante vous en abbatrez & mettez un par terre d'un seul coup.

Quant à son fruit que les sauvages nomment *Paco*, il est long de plus de demi-pied, & de forme assez ressemblant à un concombre, & ainsi iaune quand il est meur : toutesfois croissans toujours vingt ou vingt cinq, ferrez tous ensemble en une seule branche, nos Ameriquains les cueillans par gros floquets tant qu'ils peuvent soutenir d'une main, les emportent en ceste sorte en leurs maisons.

Touchant la bonté de ce fruit, quand il est venu à sa iuste maturité, & que la peau laquelle se leve comme celle d'une fige fraische, en est ostee, un peu semblablement grumeleux qu'il est, vous diriez aussi en le mangeant que c'est une fige. Et de fait, à cause de cela, nous autres François, nommions ces pacos figes : vray est qu'ayant encores le goust plus doux



& favorable que les meilleures figues de Marseille qui se puissent trouver, il doit estre tenu pour l'un des beaux & bons fruitz de ceste terre du Bresil. Les histoires racontent bien que Caton retournant de Carthage à Rome, y apporta des figues de merveilleuse grosseur : mais parce que les anciens n'ont fait aucune mention de celle dont ie parle, il est vray-semblable que ce n'en estoient pas aussi.

Au surplus les feuilles du *Paco-aire* sont de figure assez semblable à celles de *Lapathum aquaticum* : mais au reste estans si excessivement grandes que chacune a communément six pieds de long, & plus de deux de large, ie ne croy pas qu'en Europe, Asie, ni Afrique il se trouve de si grandes & larges feuilles. Car quoy que j'aye ouy asseurer à un apothicaire avoir veu une feuille de petasites qui avoit une aulne & un quart de large, c'est à dire (ce simple estant rond) trois aulnes & trois quarts de circonférence, encore n'est-ce pas approcher de celle de nostre *Pacoaire*. Il est vray que n'estans pas espesses à la proportion de leur grandeur, ainsi au contraire fort minces, & toutesfois se levans tousiours toutes droites : quand le vent est un peu impetueux (comme ce pays d'Amérique y est fort suiet) n'y ayant que la tige du milieu de la feuille qui puisse résister, tout le reste à l'entour se descoupe de telle façon, que les voyans un peu de loin vous iugeriez de prime face que ce sont grandes plumes d'Austriches, dequoy les arbrisseaux sont revestus.

Quant aux arbres portans le cotton, lesquels croissent en moyenne hauteur, il s'en trouve beaucoup en ceste terre du Bresil : la fleur vient en petites clochettes jaunes comme celles des courges ou citrouilles de par deçà : mais quand le fruit est formé il a non seulement la figure approchante de la feinte des cos-



teaux de nos forests, mais aussi quand il est meur, se fendant ainsi en quatre, le coton (que les Ameriquains appellent *Ameni-iou*) en fort par touffes ou floquets, gros comme estuf : au milieu desquels il y a de la graine noire, & fort ferree ensemble, en forme d'un roignon, non plus gros ni plus long qu'une fève : & favent bien les femmes sauvages amasser & filer le coton pour faire des liets de la façon que ie disay ailleurs.

Davantage combien qu'anciennement (ainsi que i'ay entendu) il n'y eust ni orangiers ou citronniers en ceste terre d'Amerique, tant y a neantmoins que les Portugais en ayant planté & edifié sur les rivages & lieux proches de la mer où ils ont frequenté, ils n'y font pas seulement grandement multipliez, mais aussi ils portent des oranges (que les sauvages nomment *Morgan-ia*) douces & grosses comme les deux poings, & des citrons encores plus gros & en plus grande abondance.

Touchant les cannes de sucre, elles croissent fort bien & en grande quantité en ce pays-là : toutesfois nous autres François n'ayant pas encores, quand i'y estois, les gens propres ni les choses nécessaires pour en tirer le sucre (comme les Potugais ont es lieux qu'ils possèdent par-delà), ainsi que i'ay dit ci-dessus au chapitre neufiesme, sur le propos du bruvage des sauvages, nous les faisons seulement infuser dans de l'eau pour la faire sucree : ou bien qui vuoit en succoit & mangeoit la moelle. Sur lequel propos ie diray une chose de laquelle possible plusieurs s'esmerveilleront. Cest que nonobstant la qualité du sucre, lequel, comme chacun sçait, est si doux que rien plus, nous avons neantmoins quelquefois expressement laisser vieillir & moisir des cannes de sucre, lesquelles



ainsi corrompues les laissons puis apres tremper quelque temps dans de l'eau, elle s'aigrissoit de telle façon qu'elle nous servoit de vinaigre.

Semblablement, il y a certains endroits par les bois où il croist force roseaux & cannes, aussi grosses que la iambe d'un homme, mais comme i'ay dit du *Pacoraire*, bien que sur le pied elles soyent si tendres que d'un seul coup d'espee on en puisse aisement abbatre une; si est-ce qu'estans seiches elles sont si dures que les sauvages les fendans par quartiers, & les accommodans en maniere de lancettes ou langues de serpent, en arment & garnissent si bien leurs flesches par le bout, que d'icelles par eux roidement descochees, ils en arresteront une beste sauvage du premier coup. Et à propos des cannes & roseaux, Calcondile en son histoire de la guerre des Turcs, recite qu'il s'en trouve en l'Inde Orientale qui sont de si excessive grandeur & grosseur qu'on en fait des nacelles pour passer les rivieres: voire, dit-il, des barques toutes entieres qui tiennent bien chacune quarante mines de bled, chacune mine de six boisseaux selon la mesure des Grecs.

Le mastic vient aussi par petits buissons, en nostre terre d'Amerique: lequel avec une infinité d'autres herbes & fleurs odoriferantes, rend la terre de tres bonne & souefve senteur.

Finalement parce qu'à l'endroit où nous estions, assavoir sous le Capricorne, bien qu'il y ait de grands tonnerres, que les sauvages nomment *Toupan*, pluyes vehementes, & de grands vents, tant y a neantmoins que n'y gelant, neigeant ni greslant iamais, & par consequent les arbres n'y estans point assaillis ni gastez du froid & des orages (comme sont les nostres par deça) vous les verrez tousiours, non seulement sans estre



despouillez & desgarnis de leurs fueilles; mais aussi tout le long de l'année les forêts sont aussi verdoyantes qu'est le laurier en nostre France. Aussi, puis que ie suis sur ce propos, quant au mois de decembre nous avons ici non seulement les plus courts iours, mais qu'also traisissans de froid nous soufflons en nos doigts, & avons les glaçons pendans au nez: c'est lors que nos Ameriquains ayant les leurs plus longs, ont si grand chaut en leur pays, que comme mes compagnons du voyage & moy l'avons expérimenté, nous nous y baignions à Noel pour nous rafraischir. Toutesfois, comme ceux qui entendent la sphère peuvent comprendre, les iours n'estans iamais si longs ne si courts sous les Tropiques que nous les avons en nostre climat, ceux qui y habitent les ont non seulement plus esgaux, mais aussi (quoy que les anciens ayent autrement estimé) les saisons y sont beaucoup & sans comparaison plus temperees. C'est ce que j'avois à dire sur le propos des arbres de la terre du Brezil.

Quant aux plantes & herbes, dont ie veux aussi faire mention, ie commenceray par celles desquelles, à cause de leurs fruit & effects, me semblent plus excellentes. Premièrement la plante qui produit le fruit nommé par les sauvages *Ananas*, est de figure semblable aux glaïeuls, & encores ayant les fueilles un peu courbees & canelees tant à l'entour, plus approchantes de celles d'aloës. Elle croist aussi non seulement emmoncelee comme un grand chardon, mais aussi son fruit, qui est de la grosseur d'un moyen melon, & de façon comme une pomme de pin, sans pendre ni pancher de costé ni d'autre, vient de la propre sorte de nos artichaux.

Et au reste quand ces ananas sont venus à maturite, estans de couleur jaune azuré, ils ont une telle odeur



de framboise, que non seulement en allant par les bois & autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goût fondans en la bouche, & estant naturellement si doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent : le tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique. Et de fait, moy-mesme, estans par delà, en ayant pressé tel dont j'ay fait sortir pres d'un verre de suc, ceste liqueur ne me sembloit pas moindre que malfaine. Cependant les femmes sauvages nous en apportoyent pleins de grands paniers, qu'elles nomment *panacons*, avec de ces *pacos* dont j'ay nagueres fait mention, & autres fruits lesquels nous avions d'elles pour un pigne ou pour un miroir.

Pour l'esgard des simples, que ceste terre du Brésil produit, il y en a un entre les autres que nos *Toûoupinambaoults*, nomment *Petun*, lequel croist de la façon & un peu plus haut que nostre grande ozeille, a les feuilles assez semblables, mais encore plus approchantes de celles de consolida maior. Ceste herbe, à cause de la singuliere vertu que vous entendrez qu'elle a, est en grande estime entre les sauvages : & voici comme ils en usent. Apres qu'ils l'ont cueillie, & par petites poignées pendue & fait secher en leurs maisons, en prenant quatre ou cinq feuilles, lesquelles ils enveloppent dans une autre grande feuille d'arbre, en façon de cornet d'espice : mettans lors le feu par le petit bout, & le mettant ainsi un peu allumé dans leurs bouches, ils en tirent en ceste façon la fumee, laquelle, combien qu'elle leur ressorte par leurs narines & leurs levres trouees, ne laisse pas neantmoins de tellement les sustanter, que principalement s'ils vont à la guerre, & que la necessité les presse, ils feront trois ou quatre iours sans se nourrir d'autre



chose. Vray est qu'ils en usent encor pour un autre esgard : car parceque cela leur fait distiller les humeurs superflues du cerveau, vous ne verriez gueres nos Breiliens sans avoir, non seulement chascun un cornet de ceste herbe pendu au col, mais aussi à toutes les minutes : & parlant à vous, cela leur servant de contenance, ils en hument la fumee, laquelle, comme j'ay dit, (eux reserrans foudain la bouche) leur ressort par le nez & par les levres fendues comme d'un encensoir : & n'en est pas la senteur mal plaisante. Cependant ie n'en ay point veu user aux femmes, & ne scay la raison pourquoy : mais bien diray-ie qu'ayant moy-mesme experimenté ceste fumee de *Petun*, j'ay senti qu'elle rassasie & garde bien d'avoir faim.

Au reste, combien qu'on appelle maintenant par deçà la *Nicotiane*, ou herbe à la royne *Petun*, tant s'en fait toutesfois que ce soit de celui dont ie parle, qu'au contraire, outre que ces deux plantes n'ont rien de commun, ny en forme ny en propriété, & qu'aussi l'auteur de la *Maison Rustique*, liv. 2, chap. 79, afferme que la *Nicotiane* (laquelle dit-il retient ce nom de monsieur Nicot, qui premier l'envoya de Portugal en France) a esté apportée de la Floride, distante de plus de mil lieues de nostre terre du Brésil (car toute la zone Torride est entre deux) encore y a-il que quelque recherche que j'aye faite en plusieurs iardins, où l'on se vantoit d'avoir du *Petun*, iusques à present, ie n'en ay point veu en nostre France. Et à fin que celui qui nous a de nouveau fait feste de son *angoumoise*, qu'il dit estre vray *Petun*, ne pense pas que j'ignore ce qu'il en a escrit : si le naturel du simple dont il fait mention ressemble au pourtrait qu'il en fait faire en sa *Cosmographie*, j'en di autant que de la *Nicotiane*; tellement qu'en ce cas ie ne lui concede



pas ce qu'il pretend : assavoir qu'il ait esté le premier qui a apporté de la graine de *Petun* en France : ou aussi à cause du froit, i'estime que malaisement ce simple pourroit croistre.

I'ay aussi veu par delà une maniere de choux, que les sauvages nomment *caiou-a*, desquels ils font quelquefois du potage: & ont les fueilles aussi larges & presque de mesme forme que celles du *Nenufar* qui croist sur les marais de ce pays.

Quant aux racines, entre celles de *Maniot* & d'*Aypi*, desquelles, comme i'ay dit au neufiesme chapitre, les femmes des sauvages font de la farine, encore en ont-ils d'autres qu'ils appellent *Hetich*, lesquelles non seulement croissent en aussi grande abondance en ceste terre du Bresil, que font les raves en Limosin & en Savoye, mais aussi il s'en trouve communement d'aussi grosses que les deux poings, & longues de pied & demi, plus ou moins. Et combien que les voyant arrachees hors de terre, on jugeast de prime face à la semblance qu'elles fussent toutes d'une sorte, tant y a neantmoins, d'autant qu'en cuisant les unes deviennent violettes, comme certaines pastenades de ce pays, les autres iaunes comme coins, & les troisiemes blanchastres, i'ay opinion qu'il y en a de trois especes. Mais quoy qu'il en soit, ie puis asseurer, que quand elles sont cuites aux cendres, principalement celles qui iaunissent, elles ne sont pas moins bonnes à manger que les meilleures poires que nous ayons. Quant à leurs fueilles, lesquelles traissent sur terre, comme *hedera terrestris*, elles sont fort semblables à celles des concombres, ou des plus larges espinars qui se puissent voir par deçà : non pas toutesfois qu'elles foyent si vertes, car, quant à la couleur, elle tire plus à celle de *vitis alba*. Au reste parceque elles ne por-



tent point de graines, les femmes sauvages, songneufes au possible de les multiplier, pour ce faire ne font aucune chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) d'en couper par petites pièces, comme on fait icy les carotes pour faire salades, & semans cela par les champs, elles ont, au bout de quelque temps, autant de grosses racines d'*Hetich* qu'elles ont semé de petits morceaux. Toutesfois parce que c'est la plus grande manne de ceste terre du Brésil, & qu'allans par pays on ne voit presque autre chose, ie croy qu'elles viennent aussi pour la plus part sans main mettre.

Les sauvages ont semblablement une sorte de fruits, qu'ils nomment *manobi*, lesquels croissans dans terre comme truffes, & par petits filemens s'entretenant l'un l'autre, n'ont pas le noyau plus gros que celui de noisettes franches & de mesme goût. Neanmoins ils sont de couleur grifatre, & n'en est pas la croûte plus dure que la gousse d'un pois : mais de dire maintenant s'ils ont feuilles & graines, combien que j'aye beaucoup de fois mangé de ce fruit, ie confesse ne l'avoir pas bien observé, & ne m'en souviens pas.

Il y a aussi quantité de certain poivre long, duquel les marchans par deçà se servent seulement à la teinture : mais quant à nos sauvages, le pilant & broyant avec du sel, lequel (retenant expressement pour cela de leau de mer dans des fosses) ils savent bien faire, appellans ce mélange *lonquet*, ils en usent comme nous faisons de sel sur table : non pas toutesfois ainsi que nous, soit en chair, poisson ou autres viandes, ils salent leurs morceaux avant que les mettre en la bouche : car eux prenant le morceau le premier & à part, puisant puis apres avec les deux doigts à chascune fois de ce *lonquet*, & l'avalant pour donner faveur à leur viande.



Finalement il croist en ce pays là une forte d'aussi grosses & larges febves que le pouce, lesquelles les fauvages appellent *commanda-ouaffou* : comme aussi de petits pois blancs & gris, qu'ils nomment *commanda miri*. Semblablement certaines citrouilles rondes, nommees par eux *Maurougans* fort douces à manger.

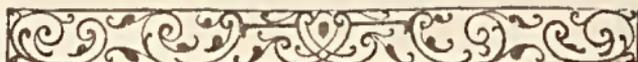
Voila, non pas tout ce qui se pourroit dire des arbres, herbes & fruicts de ceste terre du Bresil, mais ce que i'en ay remarqué durant environ un an que i'y ay demeuré. Sur quoy, pour conclusion, ie diray que fait ainsi que i'ay cy devant déclaré qu'il n'y a bestes à quatre pieds, oyseaux, poissons, ny animaux en l'Amerique, qui en tout & par tout soyent semblables à ceux que nous avons en Europe : qu'aussi, selon que i'ay soigneusement observé en allant & venant par les bois & par les champs de ce pays là, excepté ces trois herbes, affavoir du pourpier, du basilic, & de la feugiere, qui viennent en quelques endroits, ie n'y ay veu arbres, herbes, ni fruicts qui ne differassent des nostres. Parquoy toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se represente devant mes yeux : & que ie considere la serénité de l'ayr, la diversité des animaux, la variété des oyseaux, la beauté des arbres & des plantes, l'excellence des fruicts : & brief en general les richesses dont ceste terre du Bresil est decoree, incontinent ceste exclamation du prophete au pseau. 104 me revient en memoire.

O Seigneur Dieu que tes œuvres divers
Sont merueilleux par le monde univers :
O que tu as tout fait par grand sagesse !
Bref, la terre est pleine de ta largesse.



Ainsi donc, heureux les peuples qui y habitent, s'ils
cognoissoyent l'auteur & createur de toutes ces choses :
mais au lieu de cela ie vay traiter des matieres qui
montreront combien ils en font esloignez.





CHAPITRE XIV.

De la guerre, combats, hardiesse & armes des sauvages.



OMBIEN que nos *Toüoupinambaoult* *Toupinenquins*, fuyvant la coustume de tous les autres sauvages qui habitent ceste quatrieme partie du monde, laquelle en latitude, depuis le destroit de Magellan qui demeure par les cinquante degrez tirant au Pole antarctique, iufques aux Terres Neufves, qui sont environ les soixante au deçà du costé de nostre Arctique, contient plus de deux mille lieuës, ayant guerre mortelle contre plusieurs nations de ce pays là : tant y a que leurs plus prochains & capitaux ennemis sont, tant ceux qu'ils nomment *Margaiats* que les Portugois qu'ils appellent *Peros* leurs alliez : comme au reciproque lesdits *Margaiats* n'en veulent pas seulement aux *Toüoupinambaoult*, mais aussi aux François leurs confederez. Non pas, quant à ces barbares, qu'ils se facent la guerre pour conquerir les pays & terres les uns des autres, car chacun en a plus qu'il ne luy en faut : moins que les vainqueurs pretendent s'enrichir des despouilles, rançons & armes des vaincus : ce n'est pas, di-ie, tout eela qui les meine. Car, comme eux mesmes confessent, n'estans poussez d'autre affection que de venger, chacun de



son costé, ses parens & amis, lesquels par le passé ont esté prins & mangez, à la façon que ie diray au chapitre suyvant, ils sont tellement acharnez les uns à l'encontre des autres, que quiconque tombe en la main de son ennemy, il faut que sans autre composition il s'attende d'estre traité de mesme : c'est-à-dire assommé & mangé. Davantage si tost que la guerre est une fois declairée entre quelques-unes de ces nations, tous allegans qu'attendu que l'ennemy qui a receu l'iniure s'en ressentira à iamais, c'est trop lâchement fait de le laisser eschapper quand on le tient à sa merci : leurs haines sont tellement inveterées qu'ils demeurent perpétuellement irreconciliables. Surquoy on peut dire que Machiavel & ses disciples (desquels la France à son malheur est maintenant remplie) sont vrais imitateurs des cruautés barbaresques : car puisque, contre la doctrine chrestienne, ces athéistes enseignent & pratiquent aussi, que les nouveaux services ne doivent iamais faire oublier les vieilles iniures : c'est à dire que les hommes tenant du naturel du diable ne doivent point pardonner les uns aux autres, ne monstrent-ils pas bien que leurs cœurs sont plus felons & malins que ceux des Tygres mesmes.

Or selon que j'ay veu, la maniere que nos *Toupinquins* tiennent pour s'assembler à fin d'aller en guerre est telle : c'est combien qu'ils ne ayent entre eux roys ny princes, & par conséquent qu'ils foyent presque aussi grands seigneurs les uns que les autres, neantmoins nature leur ayant appris (ce qui estoit aussi exactement observé entre les Lacedemoniens) que les vieillards qui sont par eux appelez *Peorerou-picheh*, à cause de l'expérience du passé, doivent estre respectez, estans en aucun village assez bien obeis,



quand l'occasion se presente : eux se proumenans, ou estans assis dans leurs lits de cotton pendus en l'air, exhortans les autres de telle ou semblable façon.

Et comment diront-ils parlans l'un apres l'autre, sans s'interrompre d'un seul mot, nos predecesseurs, lesquels non seulement ont si vaillamment combattu, mais aussi vaillamment subiugué, tué & mangé tant d'ennemis, nous ont-ils laissé exemple que comme effeminez & lasches de cœur nous demeurions tousiours à la maison? Faudra-il qu'à nostre grande honte & confusion, au lieu que par le passé nostre nation a esté tellement crainte & redoutée de toutes les autres qu'elles n'ont peu subsister devant elle, nos ennemis ayant maintenant l'honneur de nous venir chercher iusques au foyer? Nostre couardise donnera-elle occasion aux *Margaiats* & aux *Peros-engaipa*, c'est à dire à ces deux nations allies qui ne valent rien de se ruer sur nous? Puis celuy qui tient tel propos, clacuant des mains sur ses espaules & sur ses fesses, avec exclamation adiouftera : *Erima, erima, Tououpinambaoults, conomi ouassou, Tan, Tan, &c.* C'est à dire, non, non, gens de ma nation, puissans & tres forts ieunes hommes, ce n'est pas ainsi qu'il nous faut faire : plustost, nous disposans de les aller trouver, faut-il que nous nous facions tous tuer & manger, ou que nous ayons vengeance des nostres.

Tellement qu'apres que ces harangues des vieillards (lesquelles durent quelques fois plus de six heures) sont finies, chacun des auditeurs, qui en escoutant attentivement n'en aura pas perdu un mot, se sentant accouragé, & avoir (comme on dit) le cœur au ventre : en s'advertissans de village en village, ne faudront point de s'assembler en diligence & de se trouver en grand nombre au lieu qui leur sera assigné.



Mais, avant q'faire marcher nos *Toüoupinambaouls* en bataille, il faut favoir quelles font leurs armes.

Ils ont premierement leurs *Tacapes*, c'est à dire epees ou massues, faites les unes de bois rouge, & les autres de bois noir, ordinairement longues de cinq à six pieds : & quant à leur façon, elles ont un rond ou oval au bout d'environ deux palmes de main de largeur, lequel, espais qu'il est de plus d'un pouce par le milieu, est si bien menuisé par les bords, que cela (estant de bois dur & pesant comme buis) tranchant presque comme une coignée, i'ay opinion que deux des plus accorts spadaßins de par deçà se trouveroyent bien empeschez d'avoir affaire à un de nos *Toüoupinambaouls*, estant en furie, s'il en avoit une au poing.

Secondement ils ont leurs arcs, qu'ils nomment *Orapats*, faits des susdits bois noir estranges, lesquels font tellement plus longs & plus forts que ceux que nous avons par deçà, que tant s'en faut qu'un homme d'entre nous le peüst enfoncer, moins en tirer, qu'au contraire ce seroit tout ce qu'il pourroit faire d'un de ceux des garçons de neuf ou dix ans de ce pays là. Les cordes de ces arcs sont faites d'une herbe que les sauvages appellent *Tocon* : lesquelles, bien qu'elles soyent fort desliées, sont neantmoins si fortes qu'un cheval y tireroit. Quant à leurs fleches, elles ont environ une brassé de longueur, & sont faites de trois pieces : assavoir le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir, & sont ces pieces si bien raportées, iointes & liées, avec de petites pelures d'arbres, qu'il n'est pas possible de les mieux agencer. Au reste, elles n'ont que deux empençons, chacun d'un pied de long, lesquels (parce qu'ils n'usent point de colle) font aussi fort proprement liez & accom-



modez avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pied de bois de cannes feiches & dures, faites en façon de lancette, & picquant de mesme : & quelquefois le bout d'une queue de raye, laquelle (comme j'ay dit quelque part), est fort venimeuse. Mesme depuis que les François & Portugais ont frequenté ce pays là, les sauvages à leur imitation commencent d'y mettre, sinon un fer de fleches, pour le moins au defaut d'iceluy une pointe de clou.

J'ay ia dit comment ils manient dextrement leurs espees : mais quant à l'arc, ceux qui les ont vus en besongne diront avec moy que, fans aucuns brassards, ains tous nuds qu'ils font, ils les enfoncent, & tirent si droit & si foudain que, n'en desplaise aux Anglois (estimez neantmoins si bons archers), nos sauvages, tenans leurs trouffeaux de fleches en la main dequoy ils tiennent l'arc, en auront plus tost envoyé une douzaine, qu'eux en auront descoché six.

Finalement ils ont leurs rondelles faites du dos & du plus espais cuir sec de cest animal qu'ils nomment *Tapirouffou* (duquel j'ay parlé cy dessus), & font de façon larges, plates & rondes comme le fond d'un tabourin d'Alemand. Vray est que quand ils viennent aux mains, ils ne s'en couvrent pas comme font nos foldats par deçà des leurs : ains seulement leur servent pour en combattant, soutenir les coups de fleches de leurs ennemis. C'est en fomme ce que nos Ameriquains ont pour toutes armes : car, au demeurant, tant s'en faut qu'ils se couvrent le corps de chose quelle qu'elle soit, qu'au contraire (horsmis les bonnets, bracelets & courts habillements de plumes, dequoy j'ay dit qu'ils se parent le corps), s'ils avoyent



seulement vestu une chemise quand ils vont au combat, estimans que cela les empescheroit de se bien manier, ils la despouilleroyent.

Et à fin que ie parachève ce qu'il est à dire sur ce propos, si nous leur baillions des espees trenchantes (comme ie fis present d'une des miennes à un bon vieillard), incontinent qu'ils les avoyent, iettant les fourreaux, comme ils font aussi les gaines des couteaux qu'on leur baille, ils prennent plus de plaisir à les voir tressuire du commencement, ou d'en couper des branches de bois, qu'ils ne les estimoyent propres pour combattre. Et à la verité aussi, selon que j'ay dit qu'ils sçavent tant bien manier les leurs, elles sont plus dangereuses entre leurs mains.

Au surplus nous autres, ayans aussi porté par delà quelque nombre d'harquebouzes de leger prix, pour trafiquer avec ces sauvages, i'en ay veu qui s'en sçavoient si bien aider, qu'estans trois à en tirer une, l'un la tenoit, l'autre prenoit visee, & l'autre mettoit le feu : & au reste, parce qu'ils chargeoyent & remplissoient le canon iusques au bout, n'eust esté qu'au lieu de prendre feu, nous leur baillions moitié de charbon broyé, il est certain qu'en danger de se tuer, tout fust crevé entre leurs mains. A quoy j'adiouste qu'encores que du commencement qu'ils oyoyent les sons de nostre artillerie, & les coups d'harquebuses que nous tirions, ils s'en estonnassent aucunement : mesmes voyans souvent qu'aucuns de nous, en leur presence, abbatoyent un oyseau de dessus un arbre, ou une beste sauvage au milieu des champs : par ce principalement qu'ils ne voyoyent pas sortir ny en aller la balle, cela les esbahit bien fort, tant y a neantmoins qu'ayant cogneu l'artifice, & difans (comme est-il vray) qu'avec leurs arcs ils auront plus



toft delafché cinq ou six flefches qu'on aura chargé & tiré un coup d'harquebuze, ils commençoient de s'affeurer à l'encontre. Que fi on dit là-deffus : Voire, mais l'harquebuze fait bien plus grand faucee : ie refpons à ceste obiection, que quelques colets de buffles, voire cotte de maille ou autres armes qu'on puiſſe avoir (ſinon qu'elles fuſſent à l'eſpreuve) que nos ſauvages, forts & robuſtes qu'ils ſont, tirent ſi roide-ment qu'auffi bien tranſperceront-ils le corps d'un homme d'un coup de fleſche, qu'un autre ſera d'une harquebuzade. Mais parce que il euſt eſté plus à propos de toucher ce point, quand cy apres ie parleray de leurs combats, à fin de ne confondre les matieres plus avant, ie vay mettre nos *Toüoupinambaoults* en campagne pour marcher contre leurs ennemis.

Eſtans doncques, par le moyen que vous avez entendu, aſſemblez en nombre quelquefois de huit ou dix mille hommes ; & meſmes que beaucoup de femmes, non pas pour combattre, ains ſeulement pour porter les liſts de cotton, farines & autres vivres, ſe trouvent avec les hommes, apres que les vieillards, qui par le paſſé ont le plus tué & mangé d'ennemis, ont eſté créés chefs & conducteurs par les autres, tous ſous leurs conduites ſe mettent ainſi en chemin. Et combien qu'en marchant ils ne tiennent ny rang ny ordre, ſi eſt-ce toutesfois que s'ils vont par terre, outre que les plus vaillans ſont touſiours la pointe, & qu'ils marchent tous ferrez, encore eſt-ce une choſe preſques incroyable, de voir une telle multitude laquelle ſans mareſchal de camp, ny autre qui pour le général ordonne des logis, ſe ſçait ſi bien accommoder, que ſans conuſion, au premier ſignal, vous les verriez touſiours preſts à marcher.

Au ſurplus, tant au deſloger de leur pays, qu'au



departir de chacun lieu où ils s'arrestent & sejour-
nent : à fin d'advertir & tenir les autres en cervelle,
il y en a tousiours quelques-uns, qui avec des cornets,
qu'ils nomment *Inubia*, de la grosseur & longueur
d'une demie pique, mais par le bout d'embas large
d'environ demi pied comme un haubois, sonnent au
milieu des troupes. Mesmes aucuns ont des sifres
& fleustes faites des os des bras & des cuisses de ceux
qui auparavant ont esté par eux tuez & mangez, des-
quelles semblablement (pour s'inciter tant plus d'en
faire autant à ceux contre lesquels ils s'achement)
ils ne cessent de flageoler par les chemins. Que s'ils
se mettent par eau (ce qu'ils font souvent) costoyans
tousiours la terre, & ne se iettans gueres avant en
mer, ils se rengent dans leurs barques qu'ils appellent
Ygat, lesquelles faites chacune d'une seule escorce
d'arbre, qu'ils pellent expressément du haut en bas
pour cest effect, sont neantmoins si grandes que qua-
rante ou cinquante personnes peuvent tenir dans une
d'icelles. Ainsi vogans tout debout à leur mode, avec
un aviron plat par les deux bouts, lequel ils tiennent
par le milieu, ces barques (plates qu'elles font) n'en-
fonçans pas dans l'eau plus avant que feroit un ais,
sont fort aisees à conduire & à manier. Vray est
qu'elles ne scauroyent endurer la mer un peu haute
& esmeüe, moins la tormente : mais quand en temps
de calme, nos sauvages vont en guerre, vous en ver-
rez quelquesfois plus de soixante toutes d'une flotte,
lesquelles se suyans pres à pres vont si viste qu'on
les a incontinent perdues de veüe. Voila donc les ar-
mees terrestres & navales de nos *Toûoupinambaults*
aux champs & en mer.

Or allans ainsi ordinairement vingt cinq ou trente
lieües loing chercher leurs ennemis, quand ils appro-



chent de leur pays, voici les premieres rufes & stratagemes de guerre dont ils ufent pour les attraper. Les plus habiles & plus vaillans, laiffans les autres avec les femmes à une iournee ou deux en arriere, eux approchans le plus fecrettement qu'ils peuvent pour s'embufquer dans les bois, font fi affectionnez à fuprendre leurs ennemis qu'ils demeureront ainfi tapis, telle fois fera plus de vingt-quatre heures. Tellement que fi les autres font prins au defpourveu, tout ce qui fera empoigné, foit hommes, femmes ou enfans, non feulement fera emmené, mais auffi quand ils feront de retour en leur pays tous feront affommez, puis mis par pieces sur le *Boucan*, & finalement mangez. Et leur font telles furprifes tant plus aifees à faire, qu'outre que les villages (car de villes ils n'en ont point) ne ferment pas, encores n'ont-ils autre porte en leurs maifons (longues cependant pour la plupart de quatre vingts à cent pas & percees en plusieurs endroits) finon qu'ils mettent quelques branches de palmier, ou de ceste grande herbe nommee *Pinda*, au devant de leurs huis. Bien est vray qu'à l'entour de quelques villages frontiers des ennemis, les mieux aguerris plantent des paux de palmier de cinq ou fix pieds de haut : & encores sur les advenues de chemins en tournoyant, ils fichent des chevilles pointues à fleur de terre : tellement que fi les affailans pensent entrer de nuit (comme c'est leur coutume), ceux de dedans qui fçavent les deftroits par où ils peuvent aller fans s'offenser, fortaus dessus, les rembarrent de telle façon que, soit qu'ils veulent fuir ou combattre, parce qu'ils se piquent bien fort les pieds, il en demeure tousiours quelques uns sur la place, defquels les autres font des carbonnades.

Que si, au reste, les ennemis font advertis les uns



des autres, les deux armées venant à se rencontrer on ne pourroit croire combien le combat est cruel & terrible : dequoy ayant moy-mesme esté spectateur, ie puis parler à la verité. Car, comme un autre François & moy, en danger si nous eussions esté prins ou tuez sur le champ, d'estre mangés des *Margaias*, fumes une fois, par curiosité, accompagner nos sauvages lors en nombre d'environ quatre mille hommes, en une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, nous vismes ces barbares combattre de telle furie que gens forcenez & hors du sens ne scauroyent pis faire.

Premierement quand nos *Toüoupinambaoults* d'environ demi quart de lieüe, eurent apperceu leurs ennemis, ils se prindrent à hurler de telle façon, que non seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par deçà, en comparaison, ne menent point tant de bruit, mais aussi pour certain, l'air fendant de leurs cris & de leurs voix, quand il eust tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. Et au surplus, à mesure qu'ils approchoyent, redoublans leurs cris, sonnans de leurs cornets, & en estendans le bras se menaçans & montrans les uns aux autres les os des prisonniers qui avoyent esté mangés, voire les dents enfilées, dont aucuns avoyent plus de deux brasses pendues à leur col, c'estoit une horreur de voir leurs contenance. Mais au ioindre ce fut bien encor le pis : car si tost qu'ils furent à deux ou trois cens pas l'un de l'autre, se saluans à grands coups de fleches, dès le commencement de ceste escarmouche, vous en eussiez veu une infinité voler en l'air aussi drues que mousches. Que si quelques-uns en estoient atteints, comme furent plusieurs, apres qu'avec un merveilleux courage il les avoyent arrachees de leurs corps, les rompan,



& comme chiens enragez mordans les pieces à belles dents, ils ne laissoyent pas pour cela de retourner tous navrez au combat. Sur quoy faut noter que ces Ameriquains sont si acharnez en leurs guerres que tant qu'ils peuvent remuer bras & iambes, sans reculer ni tourner le dos, ils combattent incessamment. Finalement quand ils furent meslez, ce fut avec leurs espees & massues de bois, à grands coups & à deux mains, à se charger de telle façon que qui rencontroit sur la teste de ses ennemis, il ne l'envoyoit pas seulement par terre, mais l'assommoit, comme font les bouchers les bœufs par deçà.

Il ne touche point s'ils estoient bien ou mal montez, car presuppofant par ce que j'ay dit ci-dessus que chacun se ressouviendra qu'ils n'ont chevaux ni autres montures en leur pays, tous estoient & vont tousiours à beau pied sans lance. Partant combien que pour mon esgard, pendant que j'ay esté par delà, j'aye souvent desiré que nos Sauvages vissent des chevaux, encor lors plus qu'auparavant souhaitoy-ie d'en avoir un bon entre les iambes. Et de fait, ie croy que s'ils voyoyent un de nos gendarmes bien monté & armé avec la pistole au poing, faisant bondir & passer son cheval, qu'en voyant fortir le feu d'un costé, & la furie de l'homme & du cheval de l'autre, ils penseroient de prime face que ce fust *Aygnan*, c'est à dire le diable en leur langage. Toutesfois à ce propos, quelqu'un a escrit une chose notable : c'est que combien qu'Attabalipa, ce grand roy de Peru, qui de nostre temps fut subiugué par François Pizarre, n'eust jamais veu de chevaux auparavant, tant y a quoy que le capitaine espagnol qui premier l'alla trouver, fist par gentillesse & pour donner esbahissement aux Indiens tousiours voltiger le sien iusques à ce qu'il fust près



la perfonne d'Attabalipa : il fut fi affeuré que encor qu'il fautast un peu d'efcume du cheval fur fon vifage, il ne monftra aucun figne de changement : mais fit commandement de tuer ceux qui s'en eftoyent fuis devant le cheval : chofe (dit l'hiftorien) qui fit eftonner les fiens & efmerveiller les noftres. Ainfi, pour reprendre mon propos, fi vous demandez maintenant, & toy & ton compagnon que faifiez-vous durant cefte escarmouche ? Ne combattiez-vous pas avec les sauvages ? Je refpon, pour n'en rien defguifer, qu'en nous contentans d'avoir fait cefte premiere folie de nous eftre ainfi hazardez avec ces barbares, que nous tenans à l'arriere-garde nous avions feulement le paffé-temps de iuger des coups. Surquoy cependant ie diray qu'encores que j'aye fouvent veu de la gendarmerie, tant de pied que de cheval, en ces pays par deçà, que neantmoins ie n'ay iamais eu tant de contentement en mon efprit, de voir les compagnies de gens de pied, avec leurs morions dorez & armes luifantes, que j'eus lors de plaifir à voir combattre ces sauvages. Car outre le paffé-temps qu'il y avoit de les voir fauter, fiffler, & fi dextrement & diligeamment manier en rond & en paffade, encor faifoit-il merveilleufement bon voir non feulement tant de fefches, avec leurs grands empençons de plumes rouges, bleües, vertes, incarnates & d'autres couleurs, voler en l'air parmi les rayons du soleil qui les faifoient eftinceler : mais auffi tant de robbes, bonnets, bracelets & autres bagages faits auffi de ces plumes naturelles & naifves dont les sauvages eftoyent vefus.

Or, apres que cefte escarmouche eut duré environ trois heures, & que d'une part & d'autre il y en eut beaucoup de bleffez & de demeurez fur la place, nos *Toüoupinambaoults* ayans finalement eu la victoire,



prendrent plus de trente hommes & femmes *Margaias* prisonniers, lesquels ils emmenerent en leur pays. Partant encor que nous deux François n'eussions fait autre chose sinon (comme j'ay dit), qu'en tenans nos espees nues en la main, & tirans quelques coups de pistolles en l'air pour donner courage à nos gens : si est-ce toutesfois que ne leur pouvans faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux, qu'ils ne laissoyent pas de tellement nous estimer pour cela, que du depuis les vieillards des villages où nous frequentions nous en ont tousiours mieux aimé.

Les prisonniers doncques mis au milieu & pres de ceux qui les avoyent prins, voire aucuns hommes des plus forts & robustes, pour s'en mieux assurez, liez & garrotez, nous nous en retournaſmes contre nostre riviere de Geneure, aux environs de laquelle habitoient nos sauvages. Mais encor, parce que nous en estions à douze ou quinze lieües loin, ne demandez pas si en passant par les villages de nos alliez, venans au devant de nous, dansans, sautans & claquans des mains, ils nous careſsoyent & applaudissoyent. Pour conclusion, quand nous fusmes arrivez à l'endroit de nostre isle, mon compagnon & moy nous fismes passer dans une barque en nostre fort, & les sauvages s'en allerent en terme ferme chacun en son village.

Cependant quelques iours apres qu'aucuns de nos *Toouſinamboults*, qui avoyent de ces prisonniers en leurs maisons nous vindrent voir en nostre fort, priez & sollicitez qu'ils furent par les truchemens que nous aurions d'en vendre à Villegagnon, il y en eut une partie qui fut par nous recouſſe d'entre leurs mains. Toutesfois, ainsi que ie cogneu en achetant une femme & un sien petit garçon qui n'avoit pas deux ans, lesquels me couſterent pour environ trois francs de marchandises,



c'estoit assez maugré eux : car, disoit celuy qui me les vendit, ie ne fçay d'oresnavant que s'en fera : car depuis que *Paycolas* (entendant Villegagnon) est venu par deçà, nous ne mangeons pas la moitié de nos ennemis. Je pensois bien garder le petit garçon pour moy, mais outre que Villegagnon, en me faisant rendre ma marchandise, voulut tout avoir pour luy, encor y avoit-il que quand ie disois à la mere que lors que ie repasserois la mer ie l'amenerois par deçà : elle respondoit (tant ceste nation a la vengeance enracinee dans son cœur) qu'à cause de l'esperance qu'elle avoit qu'estant devenu grand il pourroit eschapper, & se retirer avec les Margaias pour les venger, qu'elle eust mieux aimé qu'il eust esté mangé des *Toüoupinambaouls*, que de l'eslongner si loin d'elle. Neantmoins (comme j'ay dit ailleurs) environ quatre mois apres que nous fumes arrivez en ce pays là, d'entre quarante ou cinquante esclaves qui travailloyent en nostre fort (que nous avions aussi achetez des sauvages nos alliez) nous choisismes dix ieunes garçons, lesquels (dans les navires qui revindrent) nous envoyasmes en France au roy Henry second lors regnant.





CHAPITRE XV

*Comment les Ameriquains traitent leurs prisonniers prins en guerre,
& les ceremonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.*

Le reste maintenant de sçavoir comme les prisonniers prins en guerre sont traittez au pays de leurs ennemis. Incontinent doncques qu'ils y sont arrivez, ils sont non seulement nourris des meilleures viandes qu'on peut trouver, mais aussi on baille des femmes aux hommes (& non des maris aux femmes), mesmes celuy qui aura un prisonnier ne faisant point difficulté de luy bailler sa fille ou sa seur en mariage, celle qu'il retiendra, en le bien traittant, lui administrera toutes ses necessitez. Et au surplus, combien que sans aucun terme prefix, ains selon qu'ils cognoistront les hommes bons chasseurs, ou bons pescheurs, & les femmes propres à faire les iardins, ou à aller querir des huitres, ils les gardent plus ou moins de temps, tant y a neantmoins qu'apres les avoir engraissez, comme pourceaux en l'auge, ils sont finalement assomez & mangez avec les ceremonies suivantes.

Premierement apres que tous les villages d'alentour de celuy où sera le prisonnier auront esté advertis du iour de l'execution, hommes, femmes & enfans y estans arrivez de toutes parts, ce sera à danser, boir



& caouiner toute la matinee. Mesme celuy qui n'ignore pas que telle assemblee se faisant à son occasion, il doit estre dans peu d'heure assommé, emplumassé qu'il fera, tant s'en faut qu'il en soit contristé, qu'au contraire, fautant & buvant, il fera des plus ioyeux. Or cependant apres qu'avec les autres il aura ainsi riblé & chanté six ou sept heures durant : deux ou trois des plus estimez de la troupe l'empoignans, & par le milieu du corps le lians avec des cordes de cotton, ou autres faites de l'escorce d'un arbre qu'ils appellent *Vuire*, laquelle est semblable à celle du til de par deçà, sans qu'il face aucune resistance, combien qu'on lui laisse les deux bras à delivre, il sera ainsi quelque peu de temps pourmené en trophée parmi le village. Mais pensez-vous que encore pour cela (ainsi que feroient les criminels par deçà) il en baisse la teste? Rien moins : car au contraire, avec une audace & assurance incroyable, se vantant de ses prouesses passées, il dira à ceux qui le tiennent lié : l'ay moy-mesme, vaillant que ie suis, premierement ainsi lié & garrotté vos parens : puis s'exaltant toujours de plus en plus, avec la contenance de mesme, se tournant de costé & d'autre, il dira à l'un : i'ay mangé de ton pere, à l'autre, i'ay assommé & boucané tes freres : bref, adiousterà-il, i'ay en general tant mangé d'hommes & de femmes, voire des enfans de vous autres *Toūoupinambaoults*, lesquels i'ay prins en guerre, que ie n'en sçauois dire le nombre : & au reste, ne doutez pas que pour venger ma mort, les *Margaias* de la nation d'où ie suis, n'en mangent encores cy apres autant qu'ils en pourront attrapper.

Finalemēt apres qu'il aura ainsi este exposé à la veüe d'un chacun, les deux sauvages qui le tiennent lié, s'esloignans de luy, l'un à dextre & l'autre à se-



neftre d'environ trois brasses, tenant bien neantmoins chacun le bout de fa corde, laquelle est de mefme longueur, tirent lors si fermement que le prifonnier, faifi comme i'ay dit par le milieu du corps, eftant arrefte tout court, ne peut aller ne venir de cofte ni d'autre : là dessus on luy apporte des pierres & des tects de vieux pots cassez, ou de tous les deux ensemble : puis les deux qui tiennent les cordes, de peur d'estre bleffez se couvrans chacun d'une de ces rondelles faites de la peau du *Tapirouffou*, dont i'ay parlé ailleurs, luy difent : Venge-toi avant que mourir ; tellement que iettant & ruant fort & ferme contre ceux qui font là à l'entour de luy assemblez, quelquelfois en nombre de trois ou quatre mille perfonnes, ne demandez pas s'il y en a de marquez.

Et de fait, un iour que i'estois en un village nommé Sarigoy, ie vis un prifonnier qui de ceste façon donna si grand coup de pierre contre la iambe d'une femme que ie pensois qu'il luy eust rompue. Or, les pierres, & tout ce qu'en se baiffant il a pu ramasser aupres de foy, iufques aux mottes de terre estans faillies, celui qui doit faire le coup ne s'estant point encore montré tout ce iour là, fortans lors d'une maison avec une de ces grandes epees de bois au poing, richement decoree de beaux & excellens plumages, comme auffi luy en a un bonnet & autres paremens sur son corps : en s'approchant du prifonnier luy tient ordinairement tels propos : N'es-tu pas de la nation nommee *Margaias*, qui nous est ennemie ? & n'as-tu pas toy-mefme tué & mangé de nos parens & amis ? Luy plus affeuré que iamais respond en fon langage (car les *Margaias* & les *Toupinenquins* s'entendent) : *Pa, che tan tan, aiouca atoupayé* : c'est à dire : Ouy, ie fuis tres fort & en ay voirement affommé & mangé plusieurs. Puis



pour faire plus de despit à ses ennemis, mettant les mains sur sa teste, avec exclamation il dit : O que ie ne m'y fuis pas feint : ô combien i'ay esté hardi à assaillir & à prendre de vos gens, desquels i'ay tant & tant de fois mangé : & autres semblables propos qu'il adiouste. Pour ceste cause aussi, luy dira celuy qu'il a en teste tout prest pour le massacrer : Toy estant maintenant en nostre puissance seras presentement tué par moy, puis *boucané* & mangé de tous nous autres. Et bien, respond-il encore (aussi resolu d'estre assommé pour sa nation que Regulus fut constant à endurer la mort pour sa republique romaine), mes parens me vengeront aussi. Sur quoy pour monstrier qu'encores que ces nations barbares craignent fort la mort naturelle, neantmoins tels prisonniers s'estimans heureux de mourir ainsi publiquement au milieu de leurs ennemis, ne s'en soucient nullement : j'allegueray cest exemple. M'estant un iour inopinément trouvé en un village de la grande isle, nommee *Pirani-iou*, où il y avoit une femme prisonniere toute preste d'estre tuee de ceste façon : en m'approchant de elle & pour m'accommoder à son langage, luy disant qu'elle se recommandast à *Toupan* (car *Toupan* entre eux ne veut pas dire Dieu, ains le tonnerre) & qu'elle le priaist ainsi que ie luy enseignerois : pour toute responce hochant la teste & se moquant de moy, dit : Que me bailleras-tu, & ie feray ainsi que tu dis ? A quoy luy repliquant : Pauvre miserable, il ne te faudra tantost plus rien en ce monde, & partant puisque tu crois l'ame immortelle (ce qu'eux tous, comme ie diray au chapitre suyvant, confessent aussi), pense que c'est qu'elle deviendra apres ta mort : mais elle, s'en riant derechef, fut assommee & mourust de ceste façon.



Ainsi, pour continuer ce propos apres ces contestations, & le plus souvent parlans encores l'un à l'autre, celui qui est là tout prest pour faire ce massacre, levant lors sa massue de bois avec les deux mains, donne du rondeau qui est au bout de si grande force sur la teste du pauvre prisonnier, que tout ainsi que les bouchers assomment les bœufs par deçà, l'en ay veu qui du premier coup tomboyent tout roide mort, sans remuer puis apres ne bras ne iambe. Vray est qu'estans estendus par terre à cause des nerfs & du sang qui se retirent, on les voit un peu formiller & trembler : mais quoy qu'il en soit, ceux qui font l'exécution frappent ordinairement si droit sur le test de la teste, voire sçavent si bien choisir derriere l'oreille que (sans qu'il en forte gueres de sang) pour leur oster la vie ils n'y retournent pas deux fois. Aussi est-ce la façon de parler de ce pays là, laquelle les François avoyent ia en la bouche, qu'au lieu que les soldats & autres qui querellent par deçà disent maintenant l'un à l'autre : Je te creveray, de dire à celui auquel on en veut, ie te casseray la teste.

Or si tost que le prisonnier aura esté ainsi assommé, s'il avoit une femme (comme l'ay dit qu'on en donne à quelques-uns), elle se mettant aupres du corps fera quelque petit dueil : ie di nommément petit dueil, car suyvant vrayement ce qu'on dit que fait le crocodile : assavoir que ayant tué un homme il pleure aupres avant que de le manger, aussi apres que ceste femme aura fait ses tels quels regrets & ietté quelques feintes larmes sur son mari mort, si elle peut ce fera la premiere qui en mangera : cela fait les autres femmes, & principalement les vieilles (lesquelles plus convoiteuses de manger de la chair humaine que les ieunes sollicitent incessamment tous ceux qui ont



des prisonniers de les faire vistement ainsi depescher) se presentans avec de l'eau chaude qu'elles ont toute preste, frottent & eschaudent de telle façon le corps mort qu'en ayant levé la premiere peau, elles le font aussi blanc que les cuisiniers par deçà sçauroient faire un cochon de lait prest à rostir.

Après cela, celui duquel il estoit prisonnier avec d'autres, tels, & autant qu'il luy plaira, prenans ce pauvre corps le fendront & mettront si soudainement en pieces, qu'il n'y a boucher en ce pays-ci qui puisse plus tost desmembrer un mouton. Mais outre cela (ô cruauté plus que prodigieuse), tout ainsi que les veneurs par deçà après qu'ils ont pris un cerf en baillent la curee aux chiens courans, aussi ces barbares à fin de tant plus inciter & acharner leurs enfans, les prenans l'un après l'autre, ils leur frottent le corps, bras, cuisses & iambes du sang de leurs eunemis. Au reste, depuis que les chrestiens ont fréquenté ce pays là, les sauvages decouppent & taillent tant le corps de leurs prisonniers que des animaux & autres viandes, avec les cousteaux & ferremens qu'on leur baille. Mais auparavant, comme j'ay entendu des vieillards, ils n'avoient autre moyen de ce faire, sinon qu'avec des pierres trenchantes qu'ils accommoient a cest usage.

Or toutes les pieces du corps, & mesmes les trippes après estre bien nettoyees font incontinent mises sur les *Boucans*, auprès desquels, pendant que le tout cuist ainsi à leur mode, les vieilles femmes (lesquelles, comme j'ay dit, appetent merueilleusement de manger de la chair humaine), estans toutes assemblees pour recueillir la graisse qui degoutte le long des bastons de ces grandes & hautes grilles de bois, exhortans les hommes de faire en forte qu'elles ayent tousiours de



telles viandes : & en leſchans leurs doigts difent *Yguatou*, c'eſt à dire il eſt bon.

Voilà donc, ainſi que i'ay veu, comme les ſauvages Ameriquains font cuire la chair de leurs priſonniers prins en guerre : aſſavoir *Boucaner*, qu'eſt une façon de roſtir à nous incognue.

Parquoy, d'autant que bien au long ci deſſus au chapitre dixieme des animaux, en parlant du *Tapirouffou*, i'ay meſme declaré la façon du *boucan*, à fin d'obvier aux redites, ie prie les lecteurs que, pour ſe le mieux repreſenter, ils y ayent recours. Cependant ie refuſteray ici l'erreur de ceux qui, comme on peut voir par leurs cartes univerſelles, nous ont non ſeulement repreſenté & peint les ſauvages de la terre du Breſil qui ſont ceux dont ie parle à preſent, roſtiſſant la chair des hommes embrochee comme nous faiſons les membres des moutons & autres viandes : mais auſſi ont feint qu'avec de grands couperets de fer ils les coupoient ſur des bancs, & en pendoyent & mettoient les pieces en monſtre, comme ſont les bouchers la chair de bœuf par deçà. Tellement que ces choſes n'eſtans non plus vrayes que le conte de Rabelais touchant Panurge, qui eſchappa de la broche tout lardé & à demi cuiſt, il eſt aiſé à iuger que ceux qui ſont telles cartes ſont ignorans, leſquels n'ont iamais eu cognoiſſance des choſes qu'ils mettent en avant. Pour confirmation de quoy i'adiouſteray, qu'outre la façon que i'ay dit que les Breſiliens ont de cuire la chair de leurs priſonniers, encores que j'eſtois en leur pays, ignoroyent-ils tellement noſtre façon de roſtir, que comme un iour quelques miens compagnons & moy, dans un village, faiſions tourner une poule d'Inde, avec d'autres volailles, dans une broche de bois, eux ſe rians & moquans de nous ne voulurent



iamais croire, les voyans ainsi incessamment remuer qu'elles peussent cuire, iusques à ce que l'expérience leur monstra du contraire.

Reprenant donc mon propos, quand la chair d'un prisonnier, ou de plusieurs (car ils en tuent quelques-fois deux ou trois en un iour), est ainsi cuicte, tous ceux qui ont assisté à faire le massacre, estans derechef resiouis à l'entour des *boucans*, sur lesquels avec œillades & regards furibonds, ils contemplant les pièces & membres de leurs ennemis : quelque grand qu'en foit le nombre, chacun, s'il est possible, avant que sortir de là en aura son morceau. Non pas cependant, ainsi qu'on pourroit estimer, qu'ils facent cela ayant esgard à la nourriture : car combien que tous confessent ceste chair humaine estre merueilleusement bonne & delicate, tant y a neantmoins, que plus par vengeance que pour le goust (hormis ce que j'ay dit particulierement des vieilles femmes qui en sont si friandes), leur principale intention est, qu'en poursuivant & rongant ainsi les morts iusques aux os, ils donnent par ce moyen crainte & espouvantement aux vivans. Et de fait, pour assouvir leurs courages felons, tout ce qui se peut trouver és corps de tels prisonniers, depuis les extrémitez des orteils, iusques au nez, oreilles & sommet de la teste, est entierement mangé par eux : i'excepte toutesfois la cervelle à laquelle ils ne touchent point. Et au surplus, nos *Tououpinambaults* reservans les testts par monceaux en leurs villages, comme on voit par deça les testtes de morts és cemetieres, la premiere chose qu'ils font quand les François les vont voir & visiter, c'est qu'en recitant leur vaillance, & par trophée leur montrant ces testts ainsi deschârnés, ils disent qu'ils feront de mesme à tous leurs ennemis. Semblablement ils ser-



rent fort soigneusement, tant les plus gros os des cuisses & des bras, pour (comme j'ay dit au chapitre precedent) faire des fibres & des fleutes, q'les dents, lesquelles ils arrachent & enfilent en façon de paterostres, & les portent ainsi tourtillees à l'entour de leurs cols. *L'Histoire des Indes* parlant de ceux de l'isle de Zamba, dit qu'eux attachans aux portes de leurs maisons les testes de ceux qu'ils ont tuez & sacrifiez, pour plus grandes bravades en portent aussi les dents pendues au col.

Quant à celuy ou ceux qui ont commis ces meurtres, reputans cela à grand gloire & honneur, dès le mesme iour qu'ils auront faict le coup, se retirans à part, ils se feront non-seulement inciser iusques au fang, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des iambes & autres parties du corps: mais aussi, à fin que cela paroisse toute leur vie, ils frottent ces taillades de certaines mixtions & pouldre noire, qui ne se peut iamais effacer: tellement que tant plus qu'ils sont ainsi deschiqutez, tant plus cognoist-on qu'ils ont beaucoup tué de prisonniers, & par consequent sont estimez plus vaillans par les autres. Ce que, pour vous mieux faire entendre, ie vous ay icy derechef representé par la figure du sauvage deschiquté: aupres duquel il y en a un autre qui tire de l'arc.

Pour la fin de ceste tant esfrange tragedie, s'il advient que les femmes qu'on avoit baillees aux prisonniers demeurent grosses d'eux, les sauvages, qui ont tué les peres, allegans que tels enfans sont provenus de la semence de leurs ennemis (chose horrible à ouir & encor plus à voir), mangeront les uns incontinent apres qu'ils seront naiz: ou selon que bon leur semblera, avant que d'en venir là, ils les laisseront devenir un peu grandets. Et ne se delectent pas seule-



ment ces barbares, plus qu'en toutes autres choses, d'exterminer ainsi, tant qu'il leur est possible, la race de ceux contre lesquels ils ont guerre (car les *Margaias* font le mesme traitement aux *Toüoupinambaoults* quand ils les tiennent), mais aussi ils prennent un singulier plaisir de voir que les estrangers, qui leur sont alliez, facent le semblable. Tellement que quand ils nous presentoyent de ceste chair humaine de leurs prisonniers pour manger, si nous en faisons refus (comme moy & beaucoup d'autres des nostres ne nous estans point, Dieu merci, oubliez iusques-là, avons tousiours fait), il leur sembloit pour cela que nous ne leur fussions pas assez loyaux. Sur quoy, à mon grand regret, ie suis contraint de reciter icy, que quelques Truchemens de Normandie, qui avoyent demeuré huit ou neuf ans en ce pays la, pour s'accommoder à eux, menans une vie d'athéistes, ne se polloyent pas seulement en toutes sortes de paillardises & vilenies parmi les femmes & les filles, dont un entres autres de mon temps avoit un garçon agé d'environ trois ans, mais aussi, surpassans les sauvages en inhumanité, i'en ay ouy qui se vantoyent d'avoir tué & mangé des prisonniers.

Ainsi, continuant à descrire la cruauté de nos *Toüoupinambaoults* envers leurs ennemis : advint pendant que nous estions par delà, que eux s'estans advisez qu'il y avoit un village en la grande isle, dont i'ay parlé cy devant, lequel estoit habité de certains *Margaias* leurs ennemis, qui neantmoins s'estoyent rendus à eux, dès que la guerre commença assavoir il y avoit environ vingt ans : combien, di-ie, que depuis ce temps-la ils les eussent tousiours laissez vivre en paix parmi eux : tant y a neantmoins qu'un iour en beuvant & caouinant, s'accourageans l'un l'autre, & alle-



gans, comme i'ay tantost dit, que c'estoyent gens issus de leurs ennemis mortels, ils delibererent de tout faccager. Et de fait, s'estans mis une nuit à la pratique de leur resolution, prenans ces pauvres gens au despourveu, ils en firent un tel carnage & une telle boucherie que c'estoit une pitié la nonpareille de les ouir crier. Plusieurs de nos François en estans advertis, environ minuit, partirent bien armez & s'en allerent dans une barque en grande diligence contre ce village, qui n'estoit qu'à quatre ou cinq lieues de nostre fort. Mais avant qu'ils y fussent arrivez, nos fauvages, enragez & acharnez apres la proye, ayans mis le feu aux maisons pour faire sortir les personnes, en avoyent ia tant tuez que c'estoit presque fait. Mesmes i'ouy affermer à quelques-uns des nostres, estans de retour, que non seulement ils avoyent veus en pieces & en carbonnades plusieurs hommes & femmes sur les *Boucans*, mais qu'aussi les petits enfans à la mamelle y furent rostis tous entiers. Il y en eut neantmoins quelque petit nombre des grans, qui s'estans iettez en mer, & en faveur des tenebres de la nuit, sauvez à nage, se vindrent rendre à nous en nostre isle : dequoy cependant nos fauvages, quelques iours apres estans advertis, grondans entre leurs dents de ce que nous les retenions, n'en estoyent pas contens. Toutesfois apres qu'ils furent appaizez par quelque marchandise qu'on leur donna, moitié de force & moitié de gré, ils les laisserent esclaves à Villegagnon.

Une autresfois que quatre ou cinq François & moy estions en un village de la mesme grande isle, nommee *Pirani-iou* où il y avoit un prisonnier beau & puissant ieune homme enferré de quelques fers que nos fauvages avoyent recouvré des chrestiens, luy s'accostant



de nous, nous dit en langage Portugalois (car deux de nostre compagnie parlans bon espagnol l'entendirent bien) qu'il avoit esté en Portugal, qu'il estoit christianisé : avoit esté baptizé, & se nommoit Antoni. Partant quoy qu'il fust *Margaia* de nation, ayant toutesfois par ceste frequentation en un autre pays aucunement despouillé son barbarisme, il nous fit entendre qu'il eust bien voulu estre delivré d'entre les mains de ses ennemis. Parquoy outre nostre devoir, d'en retirer autant que nous pourrons, ayans encor par ces mots de christiané & d'Antoni esté plus esmeus de compassion en son endroit l'un de ceux de nostre compagnie, qui entendoit Espagnol, ferrurier de son estat, luy dit que dés le lendemain il luy apporteroit une lime pour limer ses fers : & partant qu'incontinent qu'il feroit à delivre n'estant point autrement tenu de court, pendant que nous amuserions les autres de paroles, il s'allast cacher sur le rivage de la mer, dans certains boscages que nous luy monstrasmes : esquels en nous en retournans nous ne faudrions point de l'aller querir dans nostre barque : mesmes luy dismes, que si nous le pouvions tenir en nostre fort, nous accorderions bien avec ceux desquels il estoit prisonnier. Le pauvre homme bien ioieux du moyen que nous luy presentions, en nous remerciant promit de faire tout ainsy que nous luy avions conseillé. Mais la canaille de sauvages, quoy qu'elle n'eust point entendu ce colloque, se doutans bien neantmoins que nous le leur voulions enlever d'entre les mains, dés que nous fusmes fortis de leur village, ayans en diligence seulement appelé leurs plus proches voisins, pour estre spectateurs de la mort de leurs prisonniers, il fut incontinent par eux affommé. Tellement que dés le lendemain, qu'avec la lime, fei-



gnans d'aller querir des farines & autres vivres, nous fusmes retournez en ce village, comme nous deman-
dions aux sauvages le lieu où estoit le prisonnier que
nous avions veu le iour precedent, il y en eut qui
nous menerent en une maison, où nous vismes les
pièces du corps du pauvre Antoni sur le *boucan* :
mesmes parcequ'ils cognurent bien qu'ils nous avoyent
trompez, en nous monstrant la tête, ils en firent une
grande risée.

Semblablement nos sauvages ayans un iour surpris
deux Portugallois, dans une petite maisonnette de
terre, où ils estoient dans les bois, pres de leur fort
appelé *Morpion*, quoy qu'ils se defendissent vaillamment
depuis le matin iusques au soir, mesmes qu'apres que
leur munition d'harquebuses & traits d'arbalestes
furent faillis, ils fortiffent avec chacun une espee à
deux mains, dequoy ils firent un tel echec sur les
assaillans, que beaucoup furent tuez & d'autres blessez :
tant y a neantmoins que les sauvages s'opiniastrans de
plus en plus, avec resolution de se faire plustost tous
hacher en pieces que de se retirer sans veincre, ils
prindrent enfin, & emmenerent prisonniers les deux
Portugais : de la despouille desquels un sauvage me
vendit quelques habits de buffles : comme aussi un de
nos Truchemens en eut un plat d'argent qu'ils avoyent
pillé, avec d'autres choses, dans la maison qui fut
forcée, lequel, eux en ignorant la valeur, ne lui
cousta que deux cousteaux. Ainsi estans de retour en
leurs villages, apres que par ignominie ils eurent
arraché la barbe à ces deux Portugais, ils les firent
non seulement cruellement mourir, mais aussi parce
que les pauvres gens ainsi affligez, sentans la douleur
s'en plaignoyent, les sauvages se moquans d'eux leur
disoyent, Et comment? fera-il ainsi, que vous vous



- foyez si bravement defendus, & que maintenant qu'il falloit mourir avec honneur, vous monstriez que vous n'avez pas tant de courage que des femmes? & de ceste façon furent tuez & mangez à leur mode.

Je pourrois encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'estoit qu'il me semble que ce que i'en ay dit est assez pour faire avoir horreur, & dresser à chacun les cheveux en la teste. Neantmoins à fin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées iournellement entre ces nations barbares de la terre du Bresil, pensent aussi un peu de pres à ce qui se fait par deçà parmi nous : ie diray en premier lieu sur ceste matiere, que si on considere à bon escient ce que font nos gros ufuriers (sucans le sang & la moëlle, & par consequent mangeans tous en vie, tant de vesves, orphelins & autres pauvres personnes auxquels il vaudroit mieux couper la gorge tout d'un coup, que de les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils font encores plus cruels que les sauvages dont ie parle. Voila aussi pourquoy le prophete dit, que telles gens escorchent la peau, mangent la chair, rompent & brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisoient bouillir dans une chaudiere. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mascher & manger reellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces regions de par deçà, voire mesmes entre ceux qui portent le titre de chrestiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'estant pas contentez d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeans de leur foye & de leur cœur? Ie m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoy? (Ie suis François & m'e fasche de le dire)



durant la sanglante tragedie qui commença à Paris le 24 d'août 1572. Dont ie n'accuse point ceux qui n'en font pas cause : entre autres actes horribles à raconter qui se perpetrerent lors par tout le royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare & cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, apres estre retirez de la riviere de Saone) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant & dernier encherisseur? Les foyes, cœurs, & autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur? Semblablement apres qu'un nommé Cœur de Roy, faisant profession de la religion reformee dans la ville d'Auxerre, fut miserablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne decouperent-ils pas son cœur en pièces, l'exposerent en vente à ses haineux, & finalement le ayant fait griller sur les charbons, assouvissans leur rage comme chiens mastins, en mangerent? Il y a encores des milliers de personnes en vie, qui tesmoigneront de ces choses non iamais auparavant ouyes entre peuples quels qu'ils soyent, & les livres qui dès longtemps en sont là imprimez, en feront soy à la posterité. Tellement que non sans cause, quelqu'un, duquel ie proteste ne favoir le nom, apres ceste execrable boucherie du peuple François, recognoissant qu'elle surpassoit toutes celles dont on avoit iamais ouy parler, pour l'exagerer fit ces vers suyans.

Riez Pharaon,
Achab, et Neron,
Herodes aussi :
Vostre barbarie
Est ensevelie
Par ce faict icy.



Pourquoy qu'on n'aborre plus tant deormais la cruauté des sauvages anthropofages, c'est à dire, mangeurs d'hommes: car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus detestables & pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a esté veu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, & ceux ci se font plongez au sang de leurs parens, voisins & compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays, ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses & prodigieuses.





CHAPITRE XVI

Ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuseurs qu'ils ont entre eux, nommez Caraibes les detiennent : et de la grande ignorance de Dieu où ils sont plongez.



COMBIEN que ceste sentence de Ciceron, assavoir qu'il n'y a peuple si brutal, ny nation si barbare & sauvage, qui n'ait sentiment qu'il y a quelque divinité, soit receüe & tenue d'un chacun pour une maxime indubitable : tant y a neantmoins que quand ie considere de pres nos *Toüoupinambaoult*s de l'Amerique, je me trouve aucunement empesché touchant l'application d'icelle en leur endroit. Car en premier lieu, outre qu'ils n'ont nulle cognoissance du seul & vray Dieu, encores en font-ils là, que, nonobstant la coustume de tous les anciens payens, lesquels ont eu la pluralité des dieux : & ce que font encores les idolatres d'aujourd'hui, mesmes les Indiens du Peru terre continente à la leur environ cinq cens lieües au deçà (lesquels sacrifient au soleil & à la lune) ils ne confessent, ny n'adorent aucuns dieux celestes ny terrestres : & par consequent n'ayans aucun formulaire, ny lieu deputé pour s'assembler, à fin de faire quelque service ordinaire, ils ne prient par forme



de religion, ny en public ny en particulier chose quelle qu'elle soit. Semblablement ignorans la creation du monde, ils ne distinguent point les iours par noms, ny n'ont acception de l'un plus que de l'autre : comme aussi ils ne content semaines, mois, ni années, ains seulement nombrent & retiennent le temps par les lunes. Quant à l'escriture, soit sainte ou profane, non seulement aussi ils ne savent que c'est, mais qui plus est, n'ayans nuls caracteres pour signifier quelque chose : quand du commencement que ie fus en leur pays pour apprendre leur langage, j'escrivois quelques sentences leur lisant puis apres devant eux estimans que cela fust une forcelerie, disoyent l'un à l'autre : N'est-ce pas merveille que celuy-cy qui n'eust sceu dire hier un mot en nostre langue, en vertu de ce papier qu'il tient, & qui le fait ainsi parler, soit maintenant entendu de nous? Qui est la mesme opinion que les sauvages de l'isle Espagnole qui y furent les premiers : car celuy qui en a escrit l'histoire dit ainsi, les Indiens cognoissans que les Espagnols sans se voir ny parler l'un à l'autre, ains seulement en envoyant des lettres de lieu en lieu s'entendoyent, de ceste façon, croyoyent ou qu'ils avoyent l'esprit de prophetie, ou que les missives parloyent : De maniere, dit-il, que les sauvages craignans d'estre descouverts & surprins en faute, furent par ce moyen si bien retenus dans le devoir, qu'ils n'osoyent plus mentir ny desrober les Espagnols.

Parquoy, ie di que, qui voudroit icy amplifier ceste matiere, il se presente un beau sujet, tant pour louer & exalter l'art d'escriture, que pour montrer combien les nations qui habitent ces trois parties du monde, Europe, Asie & Afrique ont de quoy louer Dieu par dessus les sauvages de ceste quatriesme



partie dite Amerique : car au lieu qu'eux ne se peuvent rien communiquer sinon verbalement : nous au contraire avons cest avantage, que sans bouger d'un lieu, par le moyen de l'écriture & des lettres que nous envoyons, nous pouvons declarer nos secrets à ceux qu'il nous plaist, & fussent-ils esloignez iusques au bout du monde. Ainsi outre les sciences que nous apprenons par les livres, desquels les sauvages sont semblablement du tout destituez, encore ceste invention d'escrire que nous avons, dont ils sont aussi entierement privez, doit estre mise au rang des dons singuliers, que les hommes de par deçà ont receu de Dieu.

Pour doncques retourner à nos *Toüoupinambaoults*, quand en devisant avec eux, & que cela venoit à propos, nous leur disions, que nous croyons en un seul & souverain Dieu, createur du monde, lequel comme il a fait le ciel & la terre, avec toutes les choses qui y sont contenues, gouverne & dispose aussi du tout comme il luy plaist : eux di-ie, nous oyans reciter cest article, en se regardans l'un l'autre, usans de ceste interiection d'esbahissement, *Teh!* qui leur est coustumiere, devenoyent tous estonnez. Et parce aussi, comme ie diray plus au long, que quand ils entendent le tonnerre, qu'ils nomment *Toupan*, ils sont grandement effrayez : si nous accommodans de leur rudesse, prenions de là particulierement occasion de leur dire, que c'estoit le Dieu dont nous leur parlions, lequel pour monstrier sa grandeur & puissance, faisoit ainsi trembler ciel & terre : leur resolution & responce à cela estoient, que puisqu'il les espouvançoit de telle façon, qu'il ne valoit donc rien. Voila, choses deplorables, où en sont ces pauvres gens. Comment doncques, dira maintenant quelqu'un, se peut-il



faire que, comme bestes brutes, ces Ameriquains vivent sans aucune religion? Certes, comme j'ay ia dit, peu s'en faut, & ne pense pas qu'il y ait nation sur la terre qui en foit plus esloignee. Toutesfois à fin qu'en entrant en matiere, ie commence de declarer ce que j'ay cognu leur rester encor de lumiere, au milieu des espees tenebres d'ignorance où ils sont detenus, ie di, en premier lieu, que non seulement ils croyent l'immortalité des ames, mais aussi ils tiennent fermement qu'apres la mort des corps, celles de ceux qui ont vertueusement vescu, c'est à dire, selon eux, qui se sont bien vengez, & ont beaucoup mangé de leurs ennemis, s'en vont derriere les hautes montagnes où elles dansent dans de beaux iardins avec celles de leurs grands peres (ce sont les champs Eliens des Poëtes) & au contraire que celles des effeminez & gens de neant, qui n'ont tenu conte de defendre la patrie, vont avec *Aygnan*, ainsi nomment-ils le diable en leur langage, avec lequel, disent-ils, elles sont incessamment tormentees. Sur quoy faut noter que ces pauvres gens durant leur vie sont aussi tellement affligez de ce malin esprit (lequel autrement ils nomment *Kaagerre*) que comme j'ay veu plusieurs fois, mesme ainsi qu'ils parloyent à nous, se sentans tormentez, & crians tout foudain comme enragez, ils disoyent, helas defendez-nous d'*Aygnan* qui nous bat: voire disoyent qu'ils le voyoyent visiblement, tantost en guise de beste ou d'oiseau, ou d'autre forme estrange. Et parcequ'ils s'esmerveilloient bien fort de voir que nous n'en estions point assaillis, quand nous leur disions que telle exemption venoit du Dieu duquel nous leur parlions si souvent, lequel, estant sans comparaison beaucoup plus fort qu'*Aygnan*, gar- doit qu'il ne nous pouvoit molester ny mal faire: il



est advenu quelquesfois, qu'eux se sentant pressés promettoyent d'y croire comme nous : mais s'uyvant le proverbe qui dit, que le danger passé on se moque du saint, si tost qu'ils estoient delivrez, ils ne se fouvenoyent plus de leurs promesses. Cependant pour montrer que ce qu'ils endurent n'est pas ieu d'enfant, comme on dit, ie leur ay souvent veu tellement apprehender ceste furie infernale, que quand ils se ressouviennent de ce qu'ils avoyent souffert le passé, frapans des mains sur leurs cuisses, voire de detresse la sueur leur venant au front en se complaignans à moy, ou à un autre de nostre compagnie, ils disoyent, *Mair Atou-assap, acequeiey Aygnan Atoupané*: c'est à dire, François mon ami, ou mon parfait allié, ie crains le diable ou l'esprit malin plus que toute autre chose. Que si au contraire celuy des nostres auquel ils s'adressoyent leur disoit, *Nacequeiey Aygnan*, c'est à dire, ie ne le crain point moy : deplorans leur condition, ils respondoient, hélas que nous serions heureux si nous estions préservez comme vous autres. Il faudroit croire & vous assurer, comme nous faisons, en celuy qui est plus fort & plus puissant que luy, repliquions nous : mais, comme j'ai ia dit, combien que quelquesfois voyans le mal prochain, ou ia advenu, ils protestassent d'ainsi le faire, tout cela puis apres s'esvanouissoit de leur cerveau.

Or avant que passer plus outre, j'adiousteray sur le propos que j'ay touché de nos Bresiliens Ameriquains, qui croient l'ame immortelle : que l'historien des Indes occidentales dit que non seulement les sauvages de la ville de *Cuzco*, principale au Peru, & ceux de environs confessent semblablement l'immortalité des ames, mais qui plus est (nonobstant la maxime laquelle a esté aussi tousiours communement tenue par les



theologiens : favoir que tous les philosophes, payens & autres gentils & barbares avoyent ignoré & nié la refurrection de la chair) qu'ils croyent encore la refurrection des corps, & voici l'exemple qu'il en allegue. Les Indiens, dit-il, voyans que les Espagnols en ouvrant les sepulcres, pour avoir l'or & les richesses qui estoient dedans, iettoient les ossements des morts çà & là, les prioyent qu'à fin que cela ne les empeschast de ressusciter ils ne les escartassent pas de ceste façon : car, adiouste il, parlant des sauvages de pays-la, ils croyent la refurrection des corps & l'immortalité de l'ame. Il y a aussi quelque autre auteur profane, lequel affermant qu'au temps iadis une certaine nation payenne en estoit passée iusques-la de croire cest article, dit en ceste façon : apres Cesar veinquit Ariovistus & les Germains, lesquels estoient grands hommes outre mesure, & hardis de mesme : car ils assailloyent fort audacieusement & ne craignoient point la mort esperans qu'ils ressusciteroyent.

Ce que j'ay bien voulu expressément narrer en cest endroit, à fin que chacun entende, que si les plus qu'endiablez athéistes, dont la terre est maintenant couverte par deça, ont cela de commun avec les *Toüoupinambaoultis*, de se vouloir faire accroire, voire d'une façon encore plus estrange & bestiale qu'eux, qu'il n'y a point de Dieu, que pour le moins en premier lieu, ils leur apprennent qu'il y a des diables pour tourmenter, mesme en ce monde, ceux qui nient Dieu & sa puissance. Que s'ils repliquent là-dessus ce qu'aucuns d'eux ont voulu maintenir, que n'y ayant autres diables que les mauvaises affections des hommes, c'est une folle opinion que ces sauvages ont des choses qui ne sont point : ie responns que si on con-



fidere ce que j'ay dit, & qui est très vray, assavoir que les Ameriquains sont extremement actuellement & visiblement tourmentez des malins esprits, qu'il sera aisé à iuger combien mal à propos cela est attribué aux affections humaines : car quelques violentes qu'elles puissent estre, comment affligeroyent-elles les hommes de ceste façon ? Je laisse à parler de l'experience qu'on voit par deça de ces choses : comme aussi, n'estoit que ie jetteray des perles devant les pourceaux que ie rembarre à present, ie pourrois alléguer ce qui est dit en l'Évangile de tant de demoniaques qui ont esté gueris par le fils de Dieu.

Secondement parce que ces athees nians tous principes, sont du tout indignes qu'on leur allegue ce que les Escritures Sainctes disent si magnifiquement de l'immortalité des ames, ie leur presupposeray encore nos povres Bresiliens : lesquels en leur aveuglissement leur enseigneront qu'il y a non seulement en l'homme un esprit qui ne meurt point avec le corps, mais aussi qu'estant séparé d'iceluy, il est fuiet à felicité ou infelicité perpétuelle.

Et pour le troissiesme, touchant la resurrection de la chair : d'autant aussi que ces chiens se font accroire, quand le corps est mort qu'il n'en relevera iamais, ie leur oppose à cela les Indiens du Peru : lesquels, au milieu de leur fausse religion, voire n'ayans presque autre cognoissance que le sentiment de nature, en desmentans ces execrables se leveront en iugement contre eux. Mais parce, comme j'ay dit, qu'estans pires que les diables mesmes, lesquels, comme dit saint Iacques, croient qu'il y a un Dieu & en tremblent, ie leur fais encore trop d'honneur de leur bailler ces barbares pour docteurs : sans plus parler pour le present de tels abominables, ie les renvoye



tout droit en enfer, où ils sentiront les fruits de leurs monstrueuses erreurs.

Ainsi, pour retourner à mon principal sujet, qui est de pourfuivre ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages de l'Amérique : ie di en premier lieu si on examine de pres ce que i'en ay touché, assavoir, qu'au lieu qu'ils desireroient bien de demeurer en repos, ils sont neantmoins contraints quand ils entendent le tonnerre de trembler, sous une puissance à laquelle ils ne peuvent resister : qu'on pourra recueillir de là, que non seulement la sentence de Cicéron que i'ay alleguee du commencement contenant qu'il n'y a peuple qui n'ait sentiment qu'il y a quelque divinité, est verifié en eux, mais qu'aussi ceste crainte qu'ils ont de celuy qu'ils ne veulent point cognoistre, les rendra du tout inexcusables. Et de fait, quand il est dit par l'Apostre, que nonobstant que Dieu es temps iadis ait laissé tous les Gentils cheminer en leurs voyes, que cependant en bien faisant à tous, & en envoyant la pluye du ciel & les saisons fertiles, il ne s'est iamais laissé sans tesmoignage : cela montre assez quand les hommes ne connoissent pas leur créateur, que cela procede de leur malice. Comme aussi, pour les convaincre davantage, il est dit ailleurs que ce qui est invisible en Dieu se voit par la creation du monde.

Partant, quoyque nos Ameriquains ne le confessent de bouche, tant y a neantmoins qu'estans convaincus en eux mesmes qu'il y a quelque divinité, ie conclus que comme ils ne seront excusés, aussi ne pourront-ils pretendre ignorance. Mais outre ce que i'ay dit touchant l'immortalité de l'âme qu'ils croyent : le tonnerre dont ils sont espouvantez, & les diables & esprits malins qui les frappent & tourmentent (qui sont trois points qu'il faut premierement noter) ie monstreray



encor en quatrieme lieu, nonobstant les obscures tenebres où ils font plongez, comme ceste semence de religion (si toutesfois ce qu'ils font mérite ce titre) bourgeoine & ne peut estre esteinte en eux.

Pour donc entrer plus avant en matiere, il faut sçavoir qu'ils ont entre eux certains faux prophetes qu'ils nommient *Caraibes*, lesquels allans & venans de village en village, comme les porteurs de rogatons en la papauté, leur font accroire que communiquans avec les esprits ils peuvent non seulement par ce moyen donner force à qui il leur plaist, pour vaincre & surmonter les ennemis, quand on va à la guerre, mais aussi que ce sont eux qui font croistre les grosses racines & les fruits, tels que j'ay dit ailleurs que ceste terre du Bresil les produit. Davantage, ainsi que j'ay entendu des truchemens de Normandie, qui avoyent long temps demeuré en ce pays-la, nos *Toïoupinambaults*, ayans ceste coutume que de trois en trois, ou de quatre en quatre ans ils s'assemblent en grande solennité, pour m'y estre trouvé, sans y penser (comme vous entendrez), voici ce que j'en puis dire à la verité. Comme donc un autre François nommé Jaques Rousseau, & moy avec un truchement allions par pays, ayant couché une nuit en un village nommé Cotina, le lendemain de grand matin, que nous pensions passer outre, nous vismes en premier lieu les sauvages des lieux proches qui y arrivoient de toutes parts : avec lesquels ceux de ce village sortans de leurs maisons se ioignirent & furent incontinent en une grande place assemblez en nombre de cinq ou six cens. Parquoy nous arrestans pour sçavoir à quelle fin ceste assemblee se faisoit, ainsi que nous nous en revenions, nous les vismes soudain se separer en trois bandes, assavoir tous les hommes en une maison à part, les



femmes en une autre, & les enfans de mefme. Et parce que ie vis dix ou douze de ces meffieurs les *Caraibes* qui s'estoyent rangez avec les hommes, me doutant bien qu'ils feroient quelque chose d'extraordinaire, ie priay instamment mes compagnons que nous demeuriffions là pour voir ce mystere, ce qui me fut accordé. Ainsi apres que les *Caraibes*, avant que de partir d'avec les femmes & enfans, leur eurent estroitement defendu de ne sortir des maisons où ils estoyent, ains que de là ils escoutassent attentivement quand ils les orroyent chanter : nous ayans aussi commandé de nous tenir clos dans le logis où estoyent les femmes, ainsi que nous desieunions, sans sçavoir encore ce qu'ils vouloyent faire, nous commençâmes d'ouïr en la maison où estoyent les hommes (laquelle n'estoit pas à trente pas de celle où nous estions) un bruit fort bas, comme vous diriez le murmure de ceux qui barbotent leurs heures : ce qu'entendans les femmes, lesquelles estoyent en nombre d'environ deux cents, toutes se levans debout, en prestant l'oreille se ferrerent en un monceau. Mais apres que les hommes peu à peu eurent eslevé leurs voix, & que fort distinctement nous les entendîmes chanter tous ensemble & repeter souvent ceste interiection d'encouragement, *He, he, he, hé*, nous fûmes tous esbahis que les femmes de leur costé leur respondans & avec une voix tremblante, reitérans ceste mefme interiection, *He, he, he, hé*, se prindrent à crier de telle façon, l'espace de plus d'un quart d'heure, que nous les regardans ne sçavions quelle contenance tenir. Et de fait, parce que non seulement elles hurloyent ainsi, mais qu'aussi avec cela fautans en l'air de grande violence faisoient branler leurs mammelles & escumoient par la bouche, voire aucunes (comme ceux qui ont le



haut mal par deçà) tomboyent toutes esvanouyes, ie ne croy pas autrement que le diable ne leur entraist dans le corps, & qu'elles ne devinssent soudain enragées. De façon que nous oyans semblablement les enfans branler & se tourmenter de mesme au logis où ils estoient separez, qui estoit tout aupres de nous : combien, di-je, qu'il y eust ia plus de demi an que ie frequentois les sauvages & que ie fusse desia autrement accoustumé parmi eux, tant y a pour n'en rien desguiser, qu'ayant eu lors quelque frayeur, ne sachant mesme quelle seroit l'issue du ieu, i'eusse bien voulu estre en nostre fort. Toutesfois, apres que ces bruiets & hurlemens confus furent finis, les hommes faisans une petite pose (les femmes & les enfans se taisans lors tous cois) nous les entendismes derechef chantans & faisans resonner leurs voix d'un accord si merveilleux, que m'estant un peu rassuré, oyant ces doux & plus gracieux sons, il ne faut pas demander si ie desirois de les voir de pres. Mais parce que quand ie voulois sortir pour en approcher, non seulement les femmes me retiroient, mais aussi nostre truchement disoit que depuis six ou sept ans qu'il y avoit qu'il estoit en ce pays-la, il ne s'estoit jamais osé trouver parmi les sauvages en telle feste ; de maniere, adioustoit-il, que si i'y allois ie ne ferois pas sagement, craignant de me mettre en danger. Je demeuray un peu en suspens, neantmoins parce que l'ayant fondé plus avant il me sembloit qu'il ne me donnoit pas grand raison de son dire : ioint que ie m'asseurois de l'amitié de certains bons vieillards qui demeuroient en ce village, auquel i'avois esté quatre ou cinq fois auparavant, moitié de force & moitié de gré, ie me hasarday de fortir.

Me approchant doncques du lieu où i'oyois ceste



chanterie, comme ainsi foit que les maisons des sauvages soyent fort longues, & de façon rondes (comme vous diriez les treilles des jardins par deçà) couvertes d'herbes qu'elles font iusques contre terre : à fin de mieux voir à mon plaisir, ie fis avec les mains un petit pertuis en la couverture. Ainsi faisant de là signe du doigt aux deux François qui me regardoyent, eux à mon exemple, s'estans enhardis & approchez sans empeschement ni difficulté, nous entraimes tous trois dans ceste maison. Voyans doncques que les sauvages (comme le truchement estimoit) ne s'effarouchoyent point de nous, ains au contraire, tenans leurs rangs & leur ordre d'une façon admirable, continuoient leurs chansons, en nous retirans tout bellement en un eoin, nous les contemplasmes tout nostre saoul. Mais suyvant ce que j'ay promis ci-dessus, quand j'ay parlé de leurs danfes en leurs beuveries & *caouinages*, que ie dirois aussi l'autre façon qu'ils ont de danfer : à fin de les mieux représenter, voici les morgues, gestes & contenance qu'ils tenoyent. Tout pres à pres l'un de l'autre, sans se tenir par la main ni sans se bouger d'une place, ains estans arangez en rond, courbez sur le devant, guindans un peu le corps, remuans seulement la iambe & le pied droit, chacun ayant aussi la main dextre sur ses fesses, & le bras & la main gauche pendant, chantoient & danfoient de ceste façon. Et au surplus, parce qu'à cause de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces *Caraibes*, richement parez de robes, bonnets & bracelets, faits de belies plumes naturelles, neuves & de diverses couleurs : tenans au reste en chacune de leurs mains un *Maraca*, c'est à dire sonnettes faites d'un fruit plus gros que œuf d'austruche, dont j'ay parlé ailleurs, à



fin, disoyent-ils, que l'esprit parlaît puis après dans icelles pour les dedier à cest usage, ils les faisoient sonner à toute reste. Et ne vous les scauroys mieux comparer, en l'estat qu'ils estoient lors, qu'aux sonneurs de campanes de ces caphards, lesquels en abusant le pauvre monde de par-deça, portent de lieu en lieu les chasses de saint Antoine, de saint Bernard & autres tels instrumens d'idolatrie. Ce qu'outre la fuddite description, ie vous ay bien voulu encore représenter par la figure suyvante du danseur & du sonneur de Maraca.

Outre plus ces *Caraïbes* en s'avancans & fautans en devant, puis reculans en arriere, ne se tenoyent pas tousiours en une place comme faisoient les autres : mesme i'observay qu'eux prenans souvent une canne de bois, longue de quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun* (dont i'ay fait mention autre part) seiche & allumée ; en se tournans & soufflans de toutes parts la fumee d'icelle sur les autres sauvages, ils leur disoyent ; A fin que vous surmontiez vos ennemis, recevez tous l'esprit de force, & ainsi firent par plusieurs fois ces maîtres *Caraïbes*. Or ces ceremonies ayans ainfi duré pres de deux heures, ces cinq ou six cens hommes sauvages ne cessans tousiours de danser & chanter, il y eut une telle melodie qu'attendu qu'ils ne scavent que c'est de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroient iamais qu'ils s'accordassent si bien. Et de fait, au lieu que du commencement de ce sabbat (estant comme i'ay dit en la maison des femmes), i'avois eu quelque crainte, i'eus lors en recompense une telle ioie, que non seulement oyans les accords si bien mesurez d'une telle multitude, & surtout pour la cadence & le refrain de la balade, à chascun couplet tous en traïnant leurs



voix, difans : *heu, heuaüre, heūra, heūraüre, heūra, heūra, oueh*, i'en demeuray tout ravi : mais auffi toutes les fois qu'il m'en reffouvient, le cœur m'en tressaillant, il me semble que ie les aye encore aux oreilles. Quand ils voulurent finir, frappans du pied droit contre terre plus fort qu' auparavant, apres que chacun eut craché devant soy, tous unanimement d'une voix rauque, prononcerent deux ou trois fois *Hé, hua, hua, hua*, & ainfi cefferent.

Et parce que n'entendant pas encore lors parfaitement tout leur langage, ils avoyent dit plusieurs choses que ie n'avois peu comprendre, ayant prié le truchement qu'il me les declarast : il me dit en premier lieu qu'ils avoyent fort inûsté à regretter leurs grands peres decedez, lesquels estoyent si vaillans : toutesfois qu'enfin ils s'estoyent consolez, en ce qu'après leur mort ils s'asseuroyent de les aller trouver derriere les hautes montagnes, où ils danseroyent & se resjouyoyent avec eux. Semblablement qu'à toute outrance ils avoyent menacé les *Ouëtacas* (nation de sauvages leurs ennemis, lesquels, comme j'ay dit ailleurs, sont si vaillans qu'ils ne les ont jamais peu dompter) d'estre bientoft prins & mangez par euz, ainfi que leur avoyent promis leurs *Caraibes*. Au surplus, qu'ils avoyent entremeslé & fait mention en leurs chansons que les eaux s'estans une fois tellement desbordées qu'elles couvrirent toute la terre, tous les hommes du monde, excepté leurs grands peres qui se sauverent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyez : lequel dernier point, qui est ce qu'ils tiennent entre eux plus approchant de l'Escriture sainte, ie leur ay d'autres fois depuis ouy reiterer. Et de fait, estant vraysemblable que de pere en fils ils ayent entendu quelque chose du deluge universel, qui aient du temps



de Noé, fuyvant la coustume des hommes qui ont tousiours corrompu & tourné la verité en mensonge : ioint comme il a esté veu ci-dessus, qu'estans privez de toutes fortes d'escritures, il leur est malaisé de retenir les choses en leur pureté, ils ont adiousté ceste fable, comme les poetes, que leurs grands peres se sauverent sur les arbres.

Pour retourner à nos *Caraïbes*, ils furent non seulement ce iour-la bien receus de tous les autres sauvages, qui les traitterent magnifiquement des meilleures viandes qu'ils peurent trouver, sans selon leur coustume, oublier de les faire boire & caouiner d'autant : mais aussi mes deux compagnons François & moy qui, comme j'ay dit, nous estions inopinément trouvez à ceste confrairie des Bacchanales, a cause de cela, fîmes bonne chere avec nos *Mouffacats*, c'est-à-dire, bons peres de famille qui donnent à manger aux passâns. Et au surplus de tout ce que dessus, apres que ces iours solennels (esquels, comme j'ay dit, toutes les singeries que vous avez entendues se font de trois en trois ou de quatre en quatre ans entre nos *Toïoupinambaults*) sont passez & mesmes quelques fois auparavant, les *Caraïbes* allans particulièrement de village en village, font accoustrer des plus belles plummasseries qui se puissent trouver, en chacune famille, trois ou quatre, ou selon qu'ils s'advifent plus ou moins, de ces hochets ou grosses sonnettes qu'ils nomment *Maracas* : lesquelles ainsi pareas fichans le plus grand bout du baston qui est à travers dans terre, & les arrangeans tout le long & au milieu des maisons, ils commandent puis apres qu'on leur baille à boire & à manger. De façon que ces affronteurs faisans accroire aux autres povres idiots, que ces fruiçts & especes de courges, ainsi creusez, parez & dediez,



mangent & boivent la nuit : chaque chef d'hostel adioustant foy à cela, ne faut point de mettre aupres des siens, non seulement de la farine avec de la chair & du poisson, mais aussi de leur bruvage dit *Caouin*. Voire les laissans ordinairement ainsi plantez en terre quinze iours ou trois semaines, tousiours servis de mesme, ils ont apres cet enforcellement une opinion si estrange de ces *Maracas* (lesquels ils ont presque tousiours en la main) que leur attribuant quelque saincteté, ils disent que souventes fois, en les sonnans, un esprit parle à eux. Tellement qu'en estans ainsi embabouynez, si nous autres passans parmi leurs maisons & longues loges voyions quelques bonnes viandes presentees à ces *Maracas* : si nous les prenions & mangions (comme nous avons souvent fait) nos Ameriquains estimans que cela nous causeroit quelque malheur, n'en estoient pas moins offensez que sont les superstitieux & successeurs des prestres de Baal, de voir prendre les offrandes qu'on porte à leurs marmosets, desquelles cependant au deshonneur de Dieu, ils se nourrissent grassement & oysivement avec leurs putains & bastards. Qui plus est, si prenans de là occasion de leur remonstrer leurs erreurs, nous leur disions que les *Caraïbes*, leur faisant accroire que les *Maracas* mangeoyent & beuvoient ne les trompoient pas seulement en cela, mais aussi que ce n'estoit pas eux, comme ils se vantoyent faussement, qui faisoient croistre leurs fruiçts & leurs grosses racines, ains le Dieu en qui nous croyons & que nous leur annoncions : cela derechef estoit autant en leur endroit que de parler par deça contre le pape, ou de dire à Paris que la chasse de Sainte Genevieve ne fait pas pleuvoir. Aussi ces pippeurs de *Caraïbes*, ne nous haïssans pas moins que les faux prophètes de Iezabel (craignans



perdre leurs gras morceaux) faisoient le vray serviteur de Dieu Élie, lequel semblablement d. scouvroit leurs abus : commençans à se cacher de nous, craignoient mesme de venir ou de coucher ès villages où ils sçavoient que nous estions.

Au reste, quoy que nos *Toûoupinambaoultz*, suyvant ce que j'ay dit au commencement de ce chapitre, & nonobstant toutes les ceremonies qu'ils font, n'adorent pas fieschissement de genoux, ou autres façons externes, leurs *Caraïbes*, ni leurs *Maracas*, ni creatures quelles qu'elles soyent, moins les prient & invoquent : toutesfois pour continuer de dire ce que j'ay aperceu en eux en matiere de religion, j'allegueray encor cest exemple. M'estant une autre fois trouvé avec quelques-uns de nostre nation, en un village nommé *Ocarentin*, distant deux lieues de *Cotina* dont j'ay tantost fait mention : comme nous soupions au milieu d'une place, les sauvages du lieu s'estans assemblez pour nous contempler, & non pas pour manger (car s'ils veulent faire honneur à un personnage ils ne prendront pas leur repas avec luy : mesmes les vieillards, bien fiers de nous voir en leur village, nous montrans tous les signes d'amitié qu'il leur estoit possible) ainsi qu'archers de nos corps, avec chacun en la main l'os du nez d'un poisson, long de deux ou trois pieds, fait en façon de scie, estans à l'entour de nous pour chasser les enfans, auxquels ils disoyent en leur langage : Petite scanailles, retirez-vous, car vous n'estes pas dignes de vous approcher de ces gens ici : apres, di-ie, que tout ce peuple, sans nous interrompre un seul mot de nos devis, nous eut laissé souper en paix, il y eut un vieillard qui, ayant observé que nous avions prié Dieu au commencement & à la fin du repas, nous demanda : Que veut dire ceste maniere de faire



dont vous avez tantost usé, ayant tous par deux fois osté vos chapeaux, & sans dire mot, excepté un qui parloit, vous estes tenus tous cois? A qui s'adressoit ce qu'il a dit? Est-ce à vous qui estes presens ou à quelques autres absens? Sur quoy, empoignant ceste occasion qu'il nous présentoit tant à propos pour leur parler de la vraye religion: ioint qu'outre que ce village d'*Ocarentin* est des plus grands & plus peuplez de ce pays la, ie voyois encores ce me sembloit les sauvages mieux disposez & attentifs à nous escouter que de coustume, ie priay nostre truchement de m'aider à leur donner à entendre ce que ie leur dirois. Apres donc que pour respondre à la question du vieillard, ie luy eu dit que c'estoit à Dieu auquel nous avions adressé nos prieres: & que quoy qu'il ne le vist pas, il nous avoit neantmoins non seulement bien entendus, mais qu'aussi il favoit ce que nous pensions & avions au cœur, ie commençay à leur parler de la creation du monde: & furtout i'insistay sur ce poinct, de leur bien faire entendre, que ce que Dieu avoit fait l'homme excellent par dessus toutes les autres creatures, estoit a fin qu'il glorifiast tant plus son createur: adioustant parce que nous le servions qu'il nous preservoit en traversant la mer, sur laquelle, pour les aller trouver, nous demeurions ordinairement quatre à cinq mois sans mettre pied à terre. Semblablement qu'a ceste occasion nous ne craignons point comme eux d'estre tormentez d'*Aygnan*, ny en ceste vie ny en l'autre: de façon, leur difoy-ie, que s'ils se vouloyent convertir des erreurs où leurs Caraïbes menteurs & trompeurs les detenoient: ensemble laisser leur barbarie pour ne plus manger la chair de leurs ennemis, qu'ils auroyent, les mesmes graces qu'ils cognoissoyent par effect que nous avions. Brief, à fin que leur ayant fait entendre la



perdition de l'homme, nous les preparissions à recevoir Iesus-Christ, leur baillant tousiours comparaisson des choses qui leur estoient cognues, nous fumes plus de deux heures sur ceste matiere de la creation, de quoy cependant pour brieveté ie ne feray ici plus long discours. Or tous, avec grande admiration, prestans l'oreille escoutoyent attentivement : de maniere qu'estans entrez en esbahissement de ce qu'ils avoyent ouy, il y eut un autre vieillard, qui prenant la parole dit : certainement vous nous avez dit merveilles, & choses tres bonnes que nous n'avions iamais entendues ; toutesfois, dit-il, vostre harangue m'a fait rememorer ce que nous avons ouy reciter beaucoup de fois à nos grands peres, assavoir que dès longtems & dès le nombre de tant de lunes que nous n'en avons pu retenir le conte, un *Mair*, c'est à dire François, ou estranger, vestu & barbu comme aucuns de vous autres, vint en ce pays ici, lequel, pour les penser rengrer à l'obeissance de vostre Dieu, leur tint le mesme langage que vous nous avez maintenant tenu ; mais, comme nous avons aussi entendu de pere en fils, ils ne voulurent pas croire : & partans il en vint un autre, qui en signe de malediction, leur bailla l'espee de quoy depuis nous nous sommes tousiours tuez l'un l'autre : tellement qu'en estans entrez si avant en possession, si maintenant, laissant nostre coutume, nous desistions, toutes les nations qui nous sont voisines se moqueroient de nous. Nous repliquasmes à cela, avec grande vehemence, que tant s'en falloit qu'ils se deussent foucier de la gaudisserie des autres, qu'au contraire s'ils vouloyent, comme nous, adorer & servir le seul & vray Dieu du ciel & de la terre, q'nous leur annoncions, si leurs ennemis pour ceste occasion les venoyent puis apres attaquer, ils



les surmonteroyent & vaincroient tous. Somme, par l'efficace que Dieu donna lors à nos paroles, nos *Toüoupinambouults* furent tellement esmeus, que non seulement plusieurs promirent de d'oresnavant vivre comme nous les'avions enseignez, mesme qu'ils ne mangeroyent plus la chair humaine de leurs ennemis: mais aussi apres ce colloque (lequel, comme j'ay dit, dura fort longtems) eux se mettans à genoux avec nous, l'un de nostre compagnie, en rendant graces à Dieu, fit la priere à haute voix au milieu de ce peuple, laquelle en apres leur fut exposee par le truchement. Cela fait, ils nous firent coucher à leur mode, dans des lits de coton pendus en l'air, mais avant que nous fussions endormis, nous les ouïsmes chanter tous ensemble, que pour se venger de leurs ennemis, il en falloit plus prendre & plus manger qu'ils n'avoient iamais fait auparavant. Voila l'inconstance de ce pauvre peuple, bel exemple de la nature corrompue de l'homme. Toutesfois j'ay opinion, si Villegagnon ne se fust revolté de la religion reformee, & que nous fussions demeurez plus long temps en ce pays la, qu'on en eust attiré & gagné quelques-uns à Iesus-Christ.

Or j'ay pensé depuis à ce qu'ils nous avoyent dit tenir de leurs devanciers, qu'il y avoit beaucoup de centaines d'annees qu'un *Mair*, c'est à dire (sans m'arrester s'il estoit François ou Allemand) homme de nostre nation, ayant esté en leur terre, leur avoit annoncé le vray Dieu, assavoir, si ç'auroit point esté l'un des Apostres. Et de fait, sans approuver les livres fabuleux, lesquels outre ce que la parole de Dieu en dit, on a escrit de leurs voyages & peregrinations, Nicephore recitant l'histoire de saint Mathieu, dit expressément qu'il a presché l'Evangile au pays des



Cannibales qui mangent les hommes, peuple non trop esloigné de nos Bresiliens Ameriquains. Mais me fondant beaucoup plus sur le passage de saint Paul, tiré du pseaume dix-neufiesme, assavoir : Leur son est allé par toute la terre, & leurs paroles iusques au bout du monde, qu'aucuns bons expositeurs rapportent aux Apostres : attendu, di-ie, que pour certain ils ont esté en beaucoup de pays lointains à nous incognus, quel inconvenient y auroit-il de croire que l'un ou plusieurs ayent esté en la terre de ces barbares? Cela mesme ferviroit de lampe & generale exposition que quelques uns requierent à la sentence de Iesus-Christ, lequel a prononcé que l'Evangile seroit presché par tout le monde univerfel. Ce que toutes fois ne voulant point autrement affermer pour l'esgard du temps des apostres, i'asseureray neantmoins, ainsi que l'ay montré cy dessus en ceste histoire, que i'ay veu & ouy de nos iours annoncer l'Evangile iusques aux Antipodes, tellement qu'outre que l'obiection qu'on faisoit sur ce passage sera folüe par ce moyen, encore cela fera, que les sauvages seront tant moins excusables au dernier iour. Quant à l'autre propos de nos Ameriquains touchant ce qu'ils disent, que leurs predecesseurs n'ayans pas voulu croire celuy qui les voulut enseigner en la droite voye, il en vint un autre, lequel, à cause de ce refus, les maudit & leur donna l'espee de quoy ils se tuent encore tous les iours : nous lisons en l'*Apocalypse*, qu'a celuy qui estoit assis sur le cheval roux, lequel, selon l'exposition d'aucuns, signifie persecution par feu & par guerre, fut donné pouvoir d'oster la paix de la terre, & qu'on se tuaist l'un l'autre, & luy fut donnee une grande espee. Voila le texte lequel, quant à la lettre, approche fort du dire & de ce que pratiquent nos *Toûoupinambaoults* :



toutesfois, craignant d'en destourner le vray sens, & qu'on n'estime que ie recherche les choses de trop loing, i'en lairray faire l'application à d'autres.

Cependant me ressouvenant encor d'un exemple, qui servira aucunement pour monstrier, si on prenoit peine d'enseigner ces nations des sauvages habitans en la terre du Bresil, qu'ils sont assez dociles pour estre attirés à la cognoissance de Dieu, ie le mettray icy en avant. Comme doncques, pour aller querir des vivres & autres choses necessaires, ie passay un iour de nostre isle en terre ferme, suyvi que i'estois de deux de nos sauvages *Toupinenquins*, & d'un autre de la nation nommee *Oueanen* (qui leur est alliee) lequel, avec sa femme, estoit venu visiter ses amis, & s'en retournoit en son pays : ainsi qu'avec eux ie passois à travers d'une grande forest, contemplant en icelle tant de divers arbres, herbes & fleurs verdoyantes & odoriferantes : ensemble oyant le chant d'une infinité d'oyseaux rossignollans parmi ce bois où lors le soleil donnoit, me voyant, di-ie, comme convié, à louer Dieu par toutes ces choses, ayant d'ailleurs le cœur gay, ie me prins à chanter à haute voix le pseume 104 : Sus, sus, mon ame, il te faut dire bien, &c., lequel ayant pour suyvi tout au long, mes trois sauvages & la femme qui marchoient derriere moy y prindrent si grand plaisir (c'est-à-dire au son, car au demeurant ils n'y entendoient rien) que quand i'eus achevé, l'*Oueanen* tout esmeu de ioye avec une face riante s'avançant me dit : Vrayment tu as merueilleusement bien chanté, mesme ton chant esclatant m'ayant fait ressouvenir de celuy d'une nation qui nous est voisine & alliee, i'ay esté fort ioyeux de l'ouyr. Mais, me dit-il, nous entendons bien son langage, & non pas le tien parquoy ie te prie de nous dire ce dequoy il a esté



question en ta chanfon. Ainfi luy declairant le mieux que ie peux (car i'estois lors seul François, & en devois trouver deux, comme ie fis, au lieu où i'allay coucher) que i'avois, non seulement en general, loué mon Dieu en la beauté & gouvernement de ses creatures, mais qu'aussi en particulier ie lui avois attribué cela, que c'estoit luy seul qui nourrissoit tous les hommes & tous les animaux : voire faisoit croistre les arbres, fruidts & plantes qui estoient par tout le monde univerfel : & au surplus, que ceste chanfon que ie venois de dire ayant esté dicté par l'Esprit de ce Dieu magnifique, duquel i'avois celebré le nom, avoit esté premierement chantée il y avoit plus de dix mille lunes (car ainsi content-ils) par un de nos grands prophetes, lequel l'avoit laissée à la posterité pour en user à mesme fin. Brief, comme ie reitere encore icy, que sans couper un propos, ils sont merueilleusement attentifs à ce qu'on leur dit, apres qu'en cheminant l'espace de plus de demie heure luy & les autres eurent ouy ce discours : ufans de leur interiection d'estonnement Teh! ils dirent : O que vous autres *Mairs*, c'est à dire François, estes heureux de sçavoir tant de secrets qui sont tous cachez à nous chetifs & pauvres miserables : tellement que pour me congratuler, me disant : Voila pour ce que tu as bien chanté, il me fit present d'un *Agoti* qu'il portoit, c'est à dire d'un petit animal, lequel, avec d'autres, i'ai descrit au chapitre dixiesme. A fin doncques de tant mieux prouver que ces nations de l'Amerique, quelques barbares & cruelles qu'elles soyent envers leurs ennemis, ne sont pas si farouches qu'elles ne considerent bien tout ce qu'on leur dit avec bonne raison, i'ay bien voulu encore faire ceste digression. Et de fait, quant au naturel de l'homme, ie maintiens qu'ils discourent mieux que ne



le font la pluspart des payfans, voire que d'autres de par deça qui peuvent estre fort habiles gens.

Reste maintenant pour la fin, que ie touche la question qu'on pourroit faire en ceste matiere que ie traite : assavoir, d'où peuvent estre descendus ces sauvages. Surquoy ie di, en premier lieu, qu'il est bien certain qu'ils font fortis de l'un des trois fils de Noé : mais d'affirmer duquel, d'autant que cela ne se pourroit prouver par l'Escriture sainte, ny mesme ie croy par les histoires prophanes, il est bien malaisé. Vray est que Moïse, faisant mention des enfans de Iaphet, dit que d'iceux furent habitees les isles : mais parce (comme tous exposent) qu'il est là parlé des pays de Grece, Gaule, Italie & autres regions de par deça, lesquelles, d'autant que la mer les separe de Judee, sont appelees isles par Moyse, il n'y auroit pas grande raison de l'entendre ny de l'Amerique, ny des terres continentes à icelle. Semblablement de dire qu'ils soyent venus de Sem, duquel est issue la semence benite & les Iuifs : combien qu'iceux se soyent aussi tellement corrompus, qu'à bon droit ils ont esté finalement reiettez de Dieu, tant y a neantmoins que pour plusieurs causes qu'on pourroit alleguer, nul comme ie croy ne l'advoiera. D'autant doncques que quant à ce qui concerne la beatitude & felicité éternelle (laquelle nous croyons & esperons par un seul Iesus-Christ) nonobstant les rayons & le sentiment que i'ay dit, qu'ils en ont : c'est un peuple maudit & delaisé de Dieu, s'il y en a un autre sous le ciel (car pour l'esgard de ceste vie terriene, i'ay ia monstré & monstreray encor, qu'au lieu que la pluspart par deça estans trop adonné aux biens de ce monde n'y font que languir, eux au contraire ne s'y fourrans pas si avant, y passent & vivent alaigrement presque fans



fouci) il semble qu'il y a plus d'apparence de conclure qu'ils foyent descendus de Cham : & voici, à mon advis, la coniecture plus vraysemblable qu'on pourroit amener. C'est que quand Iosué, selon les promesses que Dieu avoit faites aux Patriarches, & le commandement qu'il en eut en particulier, commença d'entrer & prendre possession de la terre de Chanaan, l'Escriture sainte tesmoignant que les peuples qui y habitoient furent tellement espouvantez que le cœur defaillit à tous : il pourroit estre advenu (ce que ie di sous correction) que les maieurs & ancestres de nos Ameriquains, ayans esté chasséz par les enfans d'Israël de quelques contrees de ce pays de Chanaan, s'estans mis dans des vaisseaux à la merci de la mer, auroyent esté jettez & feroyent abordez en ceste terre d'Amerique. Et de fait, l'Espagnol auteur de l'*Histoire generale des Indes* (homme bien versé aux bonnes sciences quel qu'il soit) est d'opinion que les Indiens du Peru, terre continente à celle du Bresil, dont ie parle à present, sont descendus de Cham, & ont succédé à la malediction que Dieu luy donna. Chose, comme ie vien de dire, que i'avois aussi pensée & escrite ès memoires que ie fis de la presente histoire plus de seize ans avant que i'eusse veu son livre. Toutesfois, parce qu'on pourroit faire beaucoup d'objections la dessus, n'en voulant icy decider autre chose, i'en lairray croire à chacun ce qu'il luy plaira. Mais quoy que c'en soit, tenant de ma part pour tout resolu, que ce sont pauvres gens issus de la race corrompue d'Adam, tant s'en faut que les ayant ainsi considerez vuides & despourvus de tout bon sentiment de Dieu, ma foy (laquelle Dieu merci est appuyee d'ailleurs) ait esté pour cela esbranlee. Moins qu'avec les Athéistes & Epicuriens i'ay de là conclu,



ou qu'il n'y a point de Dieu, ou bien qu'il ne se mesle point des hommes : qu'au contraire ayant fort clairement cogneu en leurs perfonnes la différence qu'il y a entre ceux qui font illuminez par le Saint Esprit & par l'Escriture faincte, & ceux qui font abandonnez à leur sens & laissez en leur aveuglement, i'ay esté beaucoup plus confirmé en l'assurance de la verité de Dieu.





CHAPITRE XVII.

Du mariage, polygamie, & degrez de consanguinité observez par les sauvages. : & du traitement de leurs petits enfans.

TOUCHANT le mariage de nos Ameriquains, ils observent seulement ces trois degrez de consanguinité : assavoir, que nul ne prend sa mere, ny sa sœur, ny sa fille à femme; mais quant à l'oncle, il prend sa niepce, & autrement en tous les autres degrez ils n'y regardent rien. Pour l'esgard des cérémonies, ils n'en font point d'autre, sinon que celuy qui voudra avoir femme, soit vefve ou fille, apres avoir sceu sa volonté, s'adressant au pere, ou au defaut d'iceluy, aux plus proches parens d'icelle, demandera si on luy veut bailler une telle en mariage. Que si on respond qu'ouy, des lors, sans passer autre contrat (car les notaires n'y gagnent rien), il la tiendra avec foy pour sa femme. Si au contraire on la luy refuse, sans s'en formalizer autrement il se deportera. Mais notez que la Polygamie, c'est à dire pluralité des femmes, ayant lieu en leur endroit, il est permis aux hommes d'en avoir autant qu'il leur plaît : mesmes, faisant de vice vertu, ceux qui en ont plus grand nombre sont estimez les plus vaillans & hardis : & en ay veu qui en avoit huit, desquelles il faisoit ordinairement des contes a sa



louange. Et ce qui est esmerveillable en ceste multitude de femmes, encores qu'il y en ait une tousiours mieux aimee du mari, tant y a neantmoins que pour cela les autres n'en feront point ialoufes, ny n'en murmureront, au moins n'en monstrent aucun semblant : tellement que s'occupans toutes à faire le mesnage, tistre leurs liets de cotton, à aller aux iardins, & planter les racines, elles vivent ensemble en une paix la nonpareille. Surquoy ie laisse à considérer à chacun quand mesme il ne feroit point defendu de Dieu de prendre plus d'une femme, s'il feroit possible que celles de par deçà s'accordassent de ceste façon. Plustost certes vaudroit-il mieux envoyer un homme aux galeres que de le mettre en un tel grabuge de noifes & de riottes qu'il feroit indubitablement tefmoin ce qui advint à Iacob pour avoir prins Lea & Rachel, combien qu'elles fussent sœurs. Mais comment pourroyent les nostres durer plusieurs ensemble, veu que bien souvent celle feule ordonnee de Dieu à l'homme pour luy estre en aide & pour le resjouir, au lieu de cela, luy est comme un diable familier en sa maison? Quoy disant, tant s'en faut que ie pretende en façon que ce soit taxer celles qui font autrement : c'est à dire, qui rendent l'humeur & l'obeissance que de tout droit elles doivent à leurs maris : qu'au contraire, faisant ainsi leur devoir, s'honorans elles mesmes les premieres, ie les estime dignes d'autant de louanges, que ie repute les autres iustement meriter tous blasmes.

Pour donques retourner au mariage de nos Ameriquains, l'adultere du costé des femmes leur est en tel horreur, que sans qu'ils ayent autre loy que celle de nature, si quelqu'une mariee s'abandonne à autre qu'à son mary, il a puissance de la tuer, ou pour le moins



la repudier & renvoyer avec honte. Il est vray que les peres & parens, avant que marier leurs filles, ne font grand difficulté de les profiter au premier venu : de maniere, ainſi que j'ay ia touché autre part, qu'encores que les truchemens de Normandie, avant que nous fuſſions en ce pays la, en euſſent abuſez en plusieurs villages, pour cela elles ne recevoient point note d'infamie; mais eſtans marices, à peine, comme j'ay dit, d'eſtre affommes, ou honteuſement renvoyees, qu'elles ſe gardent bien de tresbucher. Je diray davantage, veu la region chaude où ils habitent, & nonobſtant ce qu'on dit des Orientaux, que les ieunes gens à marier, tant fils que filles de ceſte terre la, ne font pas tant adonnez à paillardife qu'on pourroit bien eſtimer : & pleuſt à Dieu qu'elle ne regnaſt non plus par deçà : toutesfois, à fin de ne les faire pas auſſi plus gens de bien qu'ils ne ſont, parce que quelque fois en ſe deſpitans l'un contre l'autre, ils s'appellent *Tyvire*, c'eſt à dire bougre, on peut de la coniecturer (car ie n'en afferme rien) que ceſt abominable peſché ſe commet entr'eux. Au reſte, quand une femme eſt groſſe d'enfant, ſe gardant ſeulement de porter quelques fardeaux peſans, elle ne lairra pas au demeurant de faire ſa beſongne ordinaire : Comme de fait les femmes de nos *Toüoupinambaoults* travaillent ſans comparaiſon plus que les hommes; car excepté quelques matinees (& non au chant du iour) qu'ils coupent & eſſertent du bois pour faire les iardins, ils ne ſont gueres autre choſe qu'aller à la guerre, à la chaffe, à la peſcherie, fabriquer leurs eſpees de bois, arcs, ſieſches, habillemens de plume & autres choſes que j'ay ſpecificees ailleurs, dont ils ſe parent le corps. Touchant l'enfantement, voici ce que, pour l'avoir veu, j'en puis dire à la verité. C'eſt qu'un autre Fran-



çois & moy estans une fois couchez en un village, ainsi qu'environ minuiet nous ouïmes crier une femme, pensans que ce fust ceste beste ravissante nommee ian-ou-are (laquelle, comme j'ay dit ailleurs, mange les sauvages) qui la voulust devorer : estant soudain accourus, nous trouvâmes que ce n'estoit pas cela, mais que le travail d'enfant où elle estoit, la faisoit crier de ceste façon. Tellement que ie vis moy-mesme le pere, lequel apres qu'il eut reçu l'enfant entre ses bras, luy ayant premierement noué le petit boyau du nombril, il le coupa puis apres à belles dents. Secondement, servant toujours de sage femme, au lieu que celles de par deçà, pour plus grande beauté tirent le nez aux enfans nouvellement naiz, luy, au contraire, (parce qu'il les trouve plus iolis quand ils sont camus), enfonça & escrasa avec le pouce celuy de son fils : ce qui se pratique envers tous les autres. Comme aussi incontinent que le petit enfant est sorti du ventre de la mere, estant lavé bien net, il est tout aussi tost peinturé de couleurs rouges & noires, par le pere : lequel au surplus, sans l'emmailoter, le couchant en un liét de coton pendu en l'air, si c'est un masle il luy fera une petite espee de bois, un petit arc & de petites flesches empennees de plumes de perroquets : puis mettant le tout aupres de l'enfant, en le baissant, avec une face riante, luy dira : « Mon fils, quand tu seras venu en aage, à fin que tu te venges de tes ennemis, sois adextre aux armes, fort, vaillant & bien aguerri. » Touchant les noms, le pere de celuy que ie vis naistre le nomma *Oropacen*, c'est à dire l'arc & la corde : car ce mot est composé d'*Oropat*, qui est l'arc, & de *cen*, qui signifie la corde d'iceluy. Et voila comment ils en font à tous les autres, auxquels tout ainsi que nous faisons aux chiens & autres bestes de par deçà, ils baillent



indifféremment tels noms de choses qui leur sont cognues : comme *Sarigoy*, qui est un animal à quatre pieds : *Arignan*, une poule : *Arabouten*, l'arbre du Brésil, *Pindo*, une grande herbe, & autres semblables.

Pour l'esgard de la nourriture, ce sera quelques farines machées, & autres viandes bien tendres, avec le lait de la mere : laquelle au surplus ne demeurant ordinairement qu'un iour ou deux en la couche, prenant puis apres son petit enfant pendu à son col, dans une escharpe de cotton faite exprès pour cela, s'en ira au iardin ou à quelques autres affaires. Ce que ie di sans desroger à la coustume des dames de par deçà, lesquelles, à cause du mauvais air du pays, outre qu'elles demeurent le plus souvent quinze iours ou trois semaines dans le liét, encores pour la pluspart sont si delicattes, que sans avoir aucun mal qui les peut empescher de nourrir leurs enfants, comme les femmes ameriquaines font les leurs, elles sont si inhumaines que aussi tost qu'elles en ont delivrees ou elles les envoient si loin, que s'ils ne meurent sans qu'elles en sachent rien, pour le moins faut-il qu'ils soyent ia grandets, à fin de leur donner du passe temps, autant qu'elles les vueillent souffrir auprès d'elles. Que s'il y en a quelques succrees qui pensent que ie leur face tort de les comparer à ces femmes sauvages, desquelles, diront-elles, la façon rurale n'a rien de commun avec leurs corps si tendres & delicats, ie suis content pour adoucir ceste amertume, de les renvoyer à l'escolle des bestes brutes, lesquelles, iufques aux petits oiselets, leur apprendront ceste leçon, que c'est à chacune espece d'avoir soin, voire prendre peine elle mesme d'eslever son engence. Mais à fin de couper broche à toutes les repliques qu'elles pourroyent faire la dessus, seront elles plus douillettes que ne fut iadis



une Royne de France, laquelle (comme on liët ès histoires) pousse'e d'affection vrayement maternelle, ayant sceu que son enfant avoit tette'e une autre femme, en fut si jalouse, qu'elle ne cessa jamais jusques à ce qu'elle luy eust fait vomir le lait qu'il avoit prins d'ailleurs que des mamelles de sa propre mere.

Or retournant à mon propos, quoy qu'on estime communément par deçà, que si les enfans, en leurs tendresses & premieres ieunesses, n'estoient bien serrez & emmaillotez, ils seroyent contrefaits & auroient les iambes courbees : ie di qu'encores que cela ne soit nullement observé à l'endroit de ceux des Ameriquains (lesquels comme i'ay ià touché dès leur naissance sont tenus & couchez sans estre enveloppez) que neantmoins il n'est pas possible de voir enfans cheminer ny aller plus droit qu'ils font. Surquoy toutesfois concedant bien que l'air doux & bonne temperature de ce pays la en est cause en partie, i'accorde qu'il est bon en hiver de tenir les enfans par deçà enveloppez, couverts & bien ferrez dans les berceaux, parce que autrement ils ne pourroyent resister au froit; mais en esté, voire ès saisons temperees, principalement quand il ne gele point, il me semble (sous correction toutesfois) par l'experience que i'en ay veüe, qu'il vaudroit mieux laisser au large les petits enfans gambader tout à leur aise parmi quelque façon de liët qu'on pourroit faire, dont ils ne sauroyent tomber, que de les tenir tant de court. Et de fait i'ay opinion que cela nuit beaucoup à ces pauvres petites & tendres creatures, d'estre ainsi, durant les grandes chaleurs eschauffees, & comme à demie cuites, dans ces maillots où on les tient comme en la gehenne.

Toutesfois, à fin qu'on ne dise pas que ie me melle de trop de choses, laissant aux peres, meres & nour-



riffes de par deçà à gouverner leurs enfans, i'adiouste à ce que i'ay ià dit de ceux de l'Amerique : qu'encores que les femmes de ce pays la n'ayent aucuns linges pour torcher le derriere de leurs enfans, mesmes qu'elles ne se servent non plus à cela des fueilles d'arbres & d'herbes, dont toutesfois elles ont grande abondance : neantmoins elles en font si soigneuses, que seulement avec de petits bois que elles rompent, comme petites chevilles, elles les nettoient si bien que vous ne les verriez iamais breneux. Ce qu'aussi font les grands, desquels cependant (faisant cette digression sur ceste sale matiere) ie ne vous veux dire ici autre chose, sinon qu'encores qu'ils pissent ordinairement parmi leurs maisons (sans toutesfois qu'à cause des feux qu'ils y font en plusieurs endroits & qu'elles en font comme fablees il y fente mal pour cela) ils vont neantmoins fort loin faire leurs excremens. Davantage, combien que les sauvages ayent soin de tous leurs enfans, desquels ils ont comme des fourmilieres (non pas cependant qu'il se trouve un seul pere entre nos Bresiliens qui ait six cens fils, comme on a écrit avoir veu un roy es isles des Molucques qui en avoit autant, ce qui doit estre mis au rang des choses prodigieuses) si est-ce qu'à cause de la guerre, en laquelle entre eux il n'y a que les hommes qui combattent, & qui ont surtout la vengeance contre leurs ennemis en recommandation, les masses sont plus aimez que les femelles. Que si on demande maintenant plus outre : assavoir quelle condition ils leur baillent, & que c'est qu'ils leur apprennent quand ils sont grands : ie respons à cela que comme on a peu recueillir ci dessus, tant au 8, 14 & 15 chap. qu'ailleurs en ceste histoire, où parlant de leur naturel, guerres & façons de manger leurs ennemis, i'ay monstré à quoy ils s'appliquent, qu'il sera aisé à iuger



(n'ayans entre eux colleges ny autre moyen d'apprendre les sciences honnestes, moins en particulier les arts liberaux) que comme vray succeffeurs de Lamech, de Nimrod & d'Esau qu'ils sont, leur mestier ordinaire tant grands que petits est d'estre non seulement chasseurs & guerriers, mais aussi tueurs & mangeurs d'hommes.

Au surplus, poursuivant à parler du mariage des *Toüoupinambaouits*, autant que la vergongne le pourra porter, i'affirme contre ce qu'aucuns ont imaginé que les hommes d'entre eux, gardans l'honnesteté de nature, n'ayans iamais publiquement la compagnie de leurs femmes, sont en cela non seulement à preferer à ce vilain philosophe cinique, qui trouvé sur le fait, au lieu d'avoir honte dit qu'il plantoit un homme : mais qu'aussi ces boucs puans qu'on voit de nostre temps par deçà, ne se font point cachez pour commettre leurs vilenies, sont sans comparaison plus infames qu'eux. Il y a davantage, qu'en l'espace d'environ un an que demeurasmes en ce pays la, frequentans ordinairement parmi eux, nous n'avons iamais veu les femmes avoir leurs ordes fleurs. Vray est que i'ay opinion qu'elles les divertissent, & ont une autre façon de se purger que n'ont celles de par deçà : car i'ay veu des ieunes filles, en l'aage de douze à quatorze ans, lesquelles les meres ou parentes faifans tenir toutes debout, les pieds ioints sur une pierre de gray, leur incifoyent iusques au sang, avec une dent d'animal tranchante comme un cousteau, depuis le dessous de l'aisselle, tout le long de l'un des costez & de la cuisse, iusques au genouil : tellement que ces filles avec grandes douleurs en grinçant les dents saignoyent ainsi une espace de temps : & pense comme i'ay dit, que dès le commencement elles usent de ce



remede, pour obvier qu'on ne voye leurs pouretez. Que si les medecins, ou autres sçavans plus que moi en telles matieres repliquent la dessus : comment se pourra accorder ce que tu as nagueres dit, qu'elles estant mariees soyent si fertiles en enfans, veu que cela cessant aux femmes elles ne peuvent concevoir ni engendrer : si on allegue, di-ie, que ces choses ne peuvent convenir l'une avec l'autre, ie respon que mon intention n'est pas, ni de soudre ceste question, ni d'en dire ici davantage.

Au reste, i'ay refuté à la fin du huitiefme chapitre ce que quelques uns ont escrit, & d'autres pensé que la nudité des femmes & filles sauvages excite plus les hommes à paillardise que si elles estoyent habillees : comme aussi ayant là déclaré quelques autres poincts concernant la nourriture, mœurs & façons de vivre des enfans Ameriquains : à fin de suppleer à une plus ample deduction, que le lecteur pourroit requerir en ce lieu touchant ceste matiere, il faudra, s'il luy plaist, qu'il y ait recours.





CHAPITRE XVIII.

Ce qu'on peut appeler loix & police civile entre les sauvages ; comment ils traittent & reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : & des pleurs & discours ioyeux que les femmes font à leur arrivée & bien venue.



UANT à la police de nos sauvages, c'est une chose presque incroyable, & qui ne se peut dire sans faire honte à ceux qui ont les loix divines & humaines, comme estans seulement conduits par leur naturel, quelque corrompu qu'il soit, s'entretiennent & vivent si bien en paix les uns avec les autres. l'enten toutes-fois chacune nation entre elle mesme, ou celles qui sont alliees ensemble : car quant aux ennemis, il a esté veu en son lieu comme ils sont estrangement traitez. Que si cependant il advient que quelques uns querellent (ce qui se fait si peu souvent que durant près d'un an que j'ay esté avec eux ie ne les ay iamais veu debatre que deux fois), tant s'en faut que les autres taschent de les separer ni d'y mettre la paix, qu'au contraire qu'en les contestans se devroyent crever les yeux l'un l'autre, sans leur rien dire ils les laisseront faire. Toutesfois si aucun est blessé par son prochain, & que celuy qui a fait le coup soit apprehendé, il en recevra autant au mesme endroit de son corps par les



proches parens de l'offensé, & mesme si la mort s'en ensuit, ou qu'il soit tué sur le champ, les parens du defunct seront semblablement perdre la vie au meurtrier. Tellement que pour le dire en un mot, c'est vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, &c. Mais comme j'ay dit, cela se voit fort rarement entre eux.

Touchant les immeubles de ce peuple, consistans en maisons, & (comme j'ay dit ailleurs) en beaucoup plus de tres bonnes terres qu'il n'en faudroit pour les nourrir; quant au premier, se trouvant tel village entre eux où il y a de cinq à six cens personnes, encores que plusieurs habitent en une même maison : tant il y a que chaque famille (sans separation toutesfois de choses qui puissent empescher qu'on ne voye d'un bout à l'autre de ces bastiments, ordinairement longs de plus de soixante pas) ayant son rang à part, le mari a ses femmes & ses enfans separez. Sur quoy faut noter (ce qui est aussi estrange en ce peuple) que les Bresiliens ne demeurans ordinairement que cinq ou six mois en un lieu, emportans puis apres les grosses pieces de bois & grandes herbes de *Pinda*, de quoy leurs maisons sont faites & couvertes, ils changent ainsi souvent de place en place leurs villages : lesquels cependant retiennent toujours leurs anciens noms : de maniere que nous en avons quelquefois trouvé d'esloignez des lieux où nous avons esté auparavant d'un quart ou demi-lieüe. Ce qui peut faire iuger à chacun, puisque leurs tabernacles sont si aisez à transporter, que non seulement ils n'ont point de grands palais eslevez (comme quelqu'un a escrit qu'il y a des Indiens au Peru qui ont leurs maisons de bois si bien basties qu'il y a des sales longues de cent cinquante pas, & larges de huitante), mais aussi que nul



de ceste nation des *Tououpinambouults* dont ie parle, ne commence logis ni bastiment qu'il ne puisse voir achever, voir faire & refaire plus de vingt fois en sa vie, si toutesfois il vient en aage d'homme. Que si vous leur demandez, pourquoi ils remuent si souvent leur mesnage : ils n'ont autre responce, sinon de dire que changeans ainsi d'air, ils s'en portent mieux, & que s'ils faisoient autrement que leurs grands peres n'ont fait, ils mourroyent soudainement. Pour l'esgard des champs & des terres, chaque pere de famille en aura bien aussi quelques arpens à part, qu'il choisit où il veut à sa commodité, pour faire son iardin & planter ses racines : mais du reste, de se tant foucier de partager leurs heritages, moins plaider pour planter des bornes, à fin d'en faire les separations, ils laissent faire cela aux euterrez avaricieux & chiquaneurs de par deça.

Quant à leurs meubles, i'ay ià dit en plusieurs endroits de ceste histoire quels ils sont : mais encor, à fin de ne rien laisser en arriere de ce que ie sçay appartenir à l'œconomie de nos sauvages, ie veux premierement icy declarer la methode que leurs femmes tiennent à filer le cotton. De quoy elles se servent tant à faire des cordons qu'autres choses, & nommément es liets desquels en second lieu ie declareray aussi la façon. Voici donc comme elles en usent : c'est qu'apres (comme i'ay dit ci-dessus descrivint l'arbre qui le porte) qu'elles l'ont tiré des touffaux où il croist, l'ayant un peu esparpillé avec les doigts (sans autrement le carder) le tenant par petits monceaux aupres d'elles, soit a terre ou sur quelque autre chose (car elles n'usent pas de quenouilles comme les femmes de par deça), leur fuseau estant un baston rond, non plus gros que le doigt, & de longueur environ un pied,



qu'un trenchoir de bois & de mesme espeſſeur, attachans le cotton au plus long bout de ce baſton qui traverse, en le tournant puis apres sur leurs cuiſſes & le laſchant de la main comme les filandieres font leurs fuſees : ce rouleau virevotant ainſi sur le coſté comme une grande pirouette parmi leurs maiſons ou autres places, elles filent non ſeulement en ceſte façon de gros filets pour faire des liſts, mais auſſi i'en avois apporté en France d'auſſi deſlié et retords par ces femmes ſauvages, qu'en ayant fait piquer un pourpoint de toile blanche, chacun qui le voyoit eſtimoit que ce fuſt ſine ſoye perlee.

Touchant les liſts de cotton qui font appelez *Inis* par les ſauvages, leurs femmes ayans des meſliers de bois, non pas à plat comme ceux de nos tiſſerans, ni avec tant d'engins, mais ſeulement eſlevez devant elles de leur hauteur, apres qu'elles ont ourdi à leur mode, commençans à tiſtre par le bas, elles en font les uns en maniere de rets ou filets à peſcher, & les autres plus ferrez comme gros canevats : & au reſte eſtans ces liſts pour la plupart longs de quatre, cinq ou ſix pieds, & d'une braſſe de large, plus ou moins, tous ont deux boucles aux deux bouts faites auſſi de cotton, auſquelles les ſauvages lient des cordes pour les attacher & pendre en l'air à quelques pieces de bois miſes en travers, expreſſement pour cet eſſect en leurs maiſons. Que ſi auſſi ils vont à la guerre, ou qu'ils couchent par les bois à la chaffe, ou sur le bord de la mer, ou des rivieres à la peſcherie, ils les pendent lors entre deux arbres. Et pour achever de tout dire sur ceſte matiere, quand ces liſts de cotton font ſalis, ſoit de la ſueur des perſonnes, ou de la fumee de tant de feux qu'on fait continuellement ès maiſons eſquelles ils font pendus, ou autrement : les femmes



Ameriquaines cueillans par les bois un fruit sauvage de la forme d'une citrouille plate, mais beaucoup plus gros, tellement que c'est tant qu'on peut porter d'un en la main, le decoupant par pieces & le faisant tremper dans de l'eau en quelque grand vaisseau de terre, battans puis apres cela avec des bastons de bois elles en font sortir de gros bouillons d'escume, laquelle leur servant de savon elles en font ces lits aussi blancs que neige ou draps de foulon. Au reste, ie me rapporte a ceux qui en ont fait l'experience, s'il y fait pas meilleur coucher, principalement en esté, que sur nos lits communs : & mesme si c'est sans raison que j'ai dit en l'histoire de Sancerre, qu'en temps de guerre cela est, sans comparaison, plus aisé de pendre en ceste façon des linceuls par les corps de garde pour reposer une partie des soldats qui dorment, pendant que les autres veillent, qu'a l'accoustumer se veautrer par dessus des paillasses, où en salissant les habillements on ne se remplit pas seulement de vermine, mais aussi quand ce vient à se lever pour faire la faction, on a les costez tous cassezz des armes, lesquelles on est contraint d'avoir tousiours à la ceinture, ainsi que nous les avons eues estans assiegez dans ceste ville de Sancerre, où presque sans intervalle l'ennemi un an durant n'a bougé de nos portes.

Or pour faire un sommaire des autres meubles de nos Ameriquains, les femmes (lesquelles entre elles ont toute la charge du mesnage) font force cannes & grands vaisseaux de terre pour faire & tenir le bruyage dit *caouin* : semblablement des pots a mettre cuire, tant de façon ronde qu'ovale : des poesses moyennes & petites, plats & autre vaisselle de terre, laquelle combien qu'elle ne soit guere unie par le



dehors, est neantmoins si bien polie & comme plombée par le dedans de certaine liqueur blanche qui s'endurcit, qu'il n'est possible aux potiers de par deça de mieux accoustrer leurs poteries de terre. Mesmes ces femmes destrempan certaines couleurs grifatres, propres à cela, font avec des pinceaux mille petites gentillesses, comme guilochis, las d'amour, & autres drogeries au dedans de ces vaiselles de terre, principalement en celles où on tient la farine & les autres viandes : de façon qu'on en est servi assez proprement : voire diray plus honnestement que ne font ceux qu'usent par deça de vaiselle de bois. Vray est qu'il y a cela de defaut en ces peintresses Ameriquaines : c'est qu'ayans fait avec leurs pinceaux ce qui leur sera venu en la fantaisie, si vous les priez puis apres d'en faire de la mesme sorte, parce qu'elles n'ont point d'autre proiet, portrait, ni crayon que la quintessence de leur cervelle qui trotte, elles ne scauroyent contrefaire le premier ouvrage : tellement que vous n'en verrez iamais deux de mesme façon.

Au surplus, comme j'ay touché ailleurs, nos sauvages ont des courges & autres gros fruiçts mi partis & creusez, dequoy ils font tant leurs tasses à boire, qu'ils appellent *coui*, qu'autres petits vases dont ils se servent à autre usage. Semblablement certaines sortes de grands & petits coffins & petits paniers faits & tissus fort proprement, les uns de ioncs, & les autres d'herbes iannes comme gli ou paille de froment, lesquels ils nomment *Panacous* : & tiennent la farine & ce qui leur plaist dedans. Touchant leurs armes, habits de plumes, l'engin nommé par eux *Maraca*, & autres leurs ustensiles, parce que j'en ay fait la description en un autre endroit, à cause de brieveté ie n'en feray ici autre mention. Voila donc les maisons de nos sauvages faites



& meublees, parquoy il est maintenant temps de les aller voir au logis.

Pour donc prendre ceste matiere un peu de haut, combien que nos *Toūoupinambaoultz* reçoivent fort humainement les estrangers amis qui les vont visiter, si est-ce neantmoins que les François & autres de par deçà qui n'entendent pas leur langage, se trouvent du commencement merueilleusement estonnez parmi eux. Et de ma part la premiere fois que ie les frequentay, qui fut trois semaines apres que nous fufmes arrivez en l'isle de Villegagnon, qu'un truchement me mena avec luy en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fufmes arrivez au premier nommé *Yabouraci* en langue du pays, & par les François *Pepin* (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maistre duquel s'appelloit ainsi) qui n'estoit qu'à deux lieües de nostre fort : me voyant tout incontinent environné de sauvages, lesquels me demandoient, *Marapé-dereré, marapé-dereré*, c'est à dire, Comment as-tu nom, comment as-tu nom (à quoi pour lors ie n'entendois que le haut allemand), & du reste l'un ayant prins mon chapeau qu'il mit sur sa teste, l'autre mon espee & ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nud, l'autre ma cafaque qu'il vestit : eux, di-ie, m'estourdissans de leurs crieries & courans de ceste façon parmi leurs villages avec mes hardes, non seulement ie pensois avoir tout perdu, mais aussi ie ne savois où i'en estois. Mais comme l'experience m'a monstré plusieurs fois depuis, ce n'estoit que faute de savoir leur maniere de faire : car faisant le mesme à tous ceux qui les visitent, & principalement à ceux qu'ils n'ont point encore veus : apres qu'ils se sont ainsi un peu iouez des besongnes d'autruy, ils rapportent & rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. La dessus le truche-



ment m'ayant adverti qu'ils desiroyent sur tout de favoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Iean, eux ne les pouvans prononcer ni retenir (comme de fait, au lieu de dire Iean ils disoyent Nian), il me falloit accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fust connue : cela (comme il me dit) estant si bien venu à propos que mon surnom Lery, signifie une huitre en leur langage, ie leur dis que ie m'appelois *Lery-ouffou* : c'est à dire une grosse huitre. De quoy eux se tenans bien satisfaits, avec leur admiration *Teh!* se prenans à rire, dirent : Vrayement voila un beau nom, & n'avions point encore veu de *Mair*, c'est à dire de François, qui s'appelaist ainsi. Et de fait, ie puis assûrement dire que iamais Circé ne metamorphosa homme en une si belle huitre, ne qui discourut si bien avec Uliesses que i'ay depuis ce temps la fait avec nos sauvages. Sur quoy faut noter qu'ils ont la memoire si bonne, qu'aussi tost que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par maniere de dire, ils seroyent cent ans apres sans le revoir, ils ne l'oublieront iamais : Je dirai tantost les autres ceremonies qu'ils observent à la reception de leurs amis qui les vont voir. Mais pour le present poursuivant à reciter une partie des choses notables qui m'advinrent en mon premier voyage parmi les *Toüoupinamboultis*, le truchement & moi, qui de ce mesme iour, passans plus outre fumes coucher en un autre village nommé *Euramiri* (les François l'appellent *Goset*, à cause d'un truchement ainsi nommé qui s'y estoit tenu) trouvans, sur le soleil couchant que nous y arrivames, les sauvages dansans & achevans de boire le *caouin* d'un prisonnier qu'ils avoyent tué n'y avoit pas six heures, duquel nous vismes les pieces sur le *boucan* : ne demandez pas si à ce commencement ie



fus estonné de voir telle tragedie : toutes fois, comme vous entendrez, ce ne fut rien au prix de la peur que i'eus bien tost apres. Car comme nous fumes entrez en une maison de ce village, où selon la mode du pays, nous nous assimes chacun dans un liét de cotton pendu en l'air : après que les femmes (à la maniere que ie diray ci apres) eurent pleuré, & que le vieillard, maistre de la maison eut fait sa harangue à nostre bien venue : le truchement à qui non seulement ces façons de faire des sauvages n'estoyent pas nouvelles, mais qui au reste aimoit aussi bien à boire & à *caouiner* qu'eux, sans me dire un seul mot, ne m'advertir de rien, s'en allant vers la grosse troupe de ces danseurs, me lascia là avec quelques uns : tellement que moy qui estois las, ne demandans qu'à reposer, apres avoir mangé un peu de farine de racine & d'autres viandes qu'on nous avoit presentees, ie me renversay & couchay dans le liét de cotton sur lequel i'estois assis. Mais outre qu'à cause du bruit que les sauvages, dansans & sifflans toute la nuit, en mangeant ce prisonnier, firent à mes oreilles ie fus bien resveillé : encores l'un d'eux avec un pied d'iceluy cuiët & boucané qu'il tenoit en sa main, s'approchant de moy, me demandant (comme ie sceu depuis, car ie ne l'entendois pas lors) si i'en voulois manger, par ceste contenance me fit une telle frayeur qu'il ne faut pas demander si i'en perdi toute envie de dormir. Et de faict, pensant veritablement par tel signal & monstre de ceste chair humaine qu'il mangeoit, qu'en me menaçant il me dist et voulust faire entendre que ie serois tantost ainsi accoustré : joint que comme une doute en engendre une autre, ie soupçonnay tout aussi tost, que le truchement de propos delibéré m'ayant trahi m'avoit abandonné & livré entre les mains de ces barbares : si i'eusse veu



quelque ouverture pour pouvoir sortir & m'enfuir de là, ie ne m'y fuffe pas feint. Mais me voyant de toutes parts environné de ceux defquels ignorant l'intention (car comme vous oirez ils ne penfoient rien moins qu'à me mal faire) ie croyois fermement & m'attendois debvoir estre bien toft mangé, en invoquant Dieu en mon cœur toute cette nuit là. Je laiffe à penfer à ceux qui comprendront bien ce que ie di, & qui se mettront en ma place, si elle me sembla longue. Or le matin venu que mon truchement (lequel en d'autres maisons du village, avec les fripponniers de sauvages avoit riblé toute la nuit) me vint retrouver, me voyant comme il me dit, non seulement blefme & fort defait de vifage, mais auffi presque en la fièvre : il me demanda si ie me trouvois mal, & si ie n'avois pas bien reposé : à quoy encores tout esperdu que i'estois, lui ayant respondu en grande colere, qu'on m'avoit voirement bien gardé de dormir, & qu'il estoit un mauvois homme de m'avoir ainfi laissé parmi ces gens que ie n'entendois point, ne me pouvant rassurer, ie le priay qu'en diligence nous nous ostiffions de là. Toutesfois luy là dessus m'ayant dit que ie n'eusse point de crainte, & que ce n'estoit pas à nous à qui on en vouloit : apres qu'il eut le tout recité aux sauvages, lesquels s'estouyffans de ma venue, me pensans caresser, n'avoient bougé d'aupres de moy toute la nuit : eux ayans dit qu'ils s'estoyent auffi aucunement apperceus que i'avois eu peur d'eux, dont ils estoient bien marris, ma consolation fut (selon qu'ils sont grands gausseurs) une rifee qu'ils firent, de ce que sans y penser, ils me l'avoient baillée si belle. Le truchement & moi fufmes encores de là en quelques autres villages, mais me contentant d'avoir recité ce que dessus pour eschantillon de ce qui m'advint en mon premier



voyage parmi les sauvages, ie pourfuyvray à la generalité.

Pour doncques declarer les ceremonies que les *Toüoupinambaoults* observent à la reception de leurs amis qui les vont visiter : il faut en premier lieu, si tost que le voyageur est arrivé en la maison du *Mouffacat*, c'est à dire bon pere de famille qui donne à manger aux passans, qu'il aura choisi pour son hôte (ce qu'il faut faire en chacun village où on frequente, & sur peine de le fascher quand on y arrive n'allez pas premierement ailleurs) que s'asseant dans un liêt de cotton pendu en l'air il y demeure quelque peu de temps sans dire mot. Apres cela les femmes venant à l'eutour du liêt, s'accroupissans les fesses contre terre, & tenans les deux mains sur leurs yeux, en pleurant de ceste façon la bienvenue de celuy dont fera question, elles diront mille choses à sa louange.

Comme par exemple : Tu as pris tant de peine à nous venir voir : tu es bon ; tu es vaillant. Et si c'est un François ou aultre estranger de par deça, elles adiousteront : Tu nous as apporté tant de belles besongnes dont nous n'avons point encore en ce pays : brief, comme i'ai dit, elles en iettant des grosses larmes, tiendront plusieurs tels propos d'applaudissemens & flatteries. Que si au contraire le nouveau venu qui est assis dans le liêt leur veut agrcer : faisant bonne mine de son costé, s'il ne veut pleurer tout à fait (comme i'en ai veu de nostre nation, qui, oyant la braverie de ces femmes aupres d'eux, estoient si veaux que d'en venir iusques-là) pour le moins, en leur respondant, iettant quelques souspirs, faut-il qu'il en face semblant. Ceste premiere salutation ainsi faite de bonne grace, par ces femmes Ameriquaines, le *Mouffacat*, c'est à dire, vieillard maistre de la maison,



lequel aussi de sa part, comme vous voyez en la figure, s'occupant à faire une flesche ou autre chose, aura esté un quart d'heure sans faire semblant de vous voir (caresse fort contraire à nos embrassemens, accolades, baifemens & touchemens à la main à l'arrivee de nos amis) venant lors à vous, usera premierement de ceste façon de parler, *Eré-ioubé?* c'est à dire, Es-tu venu? puis, comment te portes-tu? que demandes-tu? &c. A quoi il faut respondre selon que verrez cy apres au colloque de leur langage. Cela fait, il vous demandera si vous voulez manger : que si vous respondes qu'ouy, il vous fera soudain apprester & apporter dans de belle vaisselle de terre, tant de la farine qu'ils mangent au lieu de pain, que des venaisons, volailles, poissons, & autres viandes qu'il aura : mais parce qu'ils n'ont tables, bancs, ny scabelles, le service se fera à belle terre devant vos pieds : quant au bruvage, si vous voulez du *caouin*, & qu'il en ait de fait, il vous en baillera aussi. Semblablement apres que les femmes ont pleuré aupres du passant, à fin d'avoir de luy des peignes, mirouers, ou petites patenostres de verre qu'on leur porte pour les mettre à l'entour de leur bras, elles luy apporteront des fruidts, ou autre petit present des choses de leur pays.

Que si au surplus on veut coucher au village où on est arrivé, le vieillard non seulement fera tendre un beau lict blanc, mais encores outre cela (combien qu'il ne face pas froit en leur pays) à cause de l'humidité de la nuit, & à leur mode il fera faire trois ou quatre petits feux à l'entour du lict, lesquels seront souvent ralumez la nuit, avec certains petits ventaux qu'ils appellent *Tatapecoua*, faits de la façon des contennances que les dames de par deça tiennent devant elles au pres du feu, de peur qu'il ne leur gaste la face.



Mais puisqu'en traittant de la police des sauvages ie suis venu a parler du feu, lequel ils appellent *Tata*, & la fumee *Tatatin*, ie veux aussi declarer l'invention gentile, & incognue, par deça, qu'ils ont d'en faire quand il leur plaist (chose non moins esmerveillable que la pierre d'Escoffe, laquelle, suyvant le tesmoignage de celuy qui a escrit des singularitez dudit pays, a ceste proprieté, qu'estant dans des estoupes, ou dans de la paille, sans autre artifice, elle allume le feu). D'autant doncques qu'aymans fort le feu, ils ne demeurent gueres en un lieu sans en avoir, principalement la nuit qu'ils craignent merueilleusement d'estre surprins d'*Aygnan*, c'est à dire du malin esprit, lequel, comme j'ay dit ailleurs, les bat & tourmente souvent : soit qu'ils soyent par les bois à la chasse, ou sur le bord des eaux à la pescherie, ou ailleurs par les champs : au lieu que nous nous servons à cela de la pierre & du fusil, dont ils ignorent l'usage, ayans en recompense en leur pays deux certaines especes de bois, dont l'un est presque aussi tendre q' s'il estoit à demy pourri, & l'autre au contraire aussi dur que celuy dequoy nos cuisiniers font des lardoires : quand ils veulent allumer du feu, ils les accommodent de ceste forte. Premièrement apres qu'ils ont apprimé & rendu aussi pointu qu'un fuseau par l'un des bouts un baston de ce dernier, de la longueur d'environ un pied, plantant ceste pointe au milieu d'une piece de l'autre, que j'ay dit estre fort tendre, laquelle ils touchent tout à plat contre terre, ou la tiennent sur un tronc, ou grosse busche, en façon de potence renversee : tournant puis apres fort soudainement ce baston entre les deux palmes de leurs mains, comme s'ils vouloyent forer & percer la piece de dessous de part en part, il advient que de ceste soudaine & roide agitation de



ces deux bois, qui sont ainsi comme entrefîchez l'un dans l'autre, il fort non seulement de la fumee, mais aussi une telle chaleur, qu'ayans du cotton ou des feuilles d'arbres bien seiches toutes prestes (ainsi qu'il faut avoir par deça le drapeau bruslé, ou autre esmorce pres du fusil), le feu s'y prend si bien qu'il assure ceux qui m'en voudront croire, en avoir moy-mesme fait de ceste façon. Non pas cependant q' pour cela ie veuille dire, moins croire ou faire accroire, ce q' quelqu'un a mis en ses escrits : assavoir que les sauvages de l'Amérique (qui sont ceux dont ie parle à present) avant ceste invention de faire feu, seichoyent leurs viandes à la fumee. Car tout ainsi q' ie tiens ceste maxime de physique tournée en proverbe estre tres vraye; assavoir qu'il n'y a point de feu sans fumee, aussi par le contraire estimé-ie celuy n'estre pas bon naturaliste qui nous veut faire accroire qu'il y a de la fumee sans feu. I'entend de la fumee, laquelle, comme celui dont ie parle veut donner à entendre, puisse cuire les viandes : tellement que si pour solution il vouloit dire qu'il a entendu parler des vapeurs & exhalations, encores qu'on luy accorde qu'il y en ait de chaudes, tant y a qu'attendu que tant s'en faut qu'elles les puissent seicher, qu'au contraire, fust chair ou poisson, elles les rendroyent plus tost moites & humides : la response fera, que cela est se moquer du monde. Partant puisque cest aucteur, tant en sa *Cosmographie* qu'ailleurs, se plaint si fort & si souvent de ceux, lesquels ne parlans pas à son gré des matieres qu'il touche, il dit n'avoir pas bien leu ses escrits : ie prie les lecteurs d'y bien noter le passage ferial que i'ay conté de sa nouvelle chaude, & sogrenue fumee, laquelle ie lui renvoye en son cerveau de vent.

Retournant donc à parler du traitement que les sau-



vages font à ceux qui les vont visiter : apres, qu'en la maniere que j'ay dit, leurs hostes ont beu & mangé, & se font reposez, ou ont couché en leurs maisons : s'ils font honnestes, ils baillent ordinairement des cousteaux, ou des cizeaux, ou bien des pincettes à arracher la barbe aux hommes : aux femmes, des peignes & des mirouers : & encores aux petits garçons des haims à pescher. Que si au reste on a affaire de vivres ou autres choses de ce qu'ils ont, ayant demandé que c'est qu'ils veulent pour cela, quand on leur a baillé ce dequoy on est convenu, on le peut emporter & s'en aller. Au surplus, parce, comme j'ay dit ailleurs, que n'ayans chevaux, asnes, ny autres bestes qui portent ou charient en leur pays, la façon ordinaire estant d'y aller à beaux pieds sans lance : si les passans estrangers se trouvent las, presentans un couteau ou autre chose aux sauvages, prompts qu'ils sont à faire plaisir à leurs amis, ils s'offriront pour les porter. Comme de fait, durant que j'estois par delà, il y en a eu tels qui nous ayans mis la teste entre les cuisses & les iambes pendantes sur leurs ventres, nous ont ainsi portez sur leurs espaules plus d'une grande lieüe sans se reposer : de façon que si pour les soulager, nous les voulions quelques fois faire arrester, eux se moquans de nous, disoyent en leur langage : Et comment ? pensez-vous que nous soyons des femmes, ou si lasches & foibles de cœur que nous puissions defaillir sous le faix ? Plus tost, me dit une fois un, qui m'avoit sur son col, ie te porterois tout un iour sans cesser d'aller : tellement que nous autres de nostre costé rians à gorge desployee sur ces Traquenards à deux pieds, les voyans si bien deliberez en leur applaudissans & mettans encores (comme on dit) d'avantage le cœur au ventre, leur disions, allons doncques tousiours.



Quant à leur charité naturelle, en se distribuans & faisans iournellement presens les uns aux autres, des venaisons, poissons, fruités & autres biens qu'ils ont en leur pays, ils l'exercent de telle façon que non seulement un sauvage, par maniere de dire, mourroit de honte s'il voyoit son prochain, ou son voisin auprès de soy avoir faute de ce qu'il a en sa puissance, mais aussi, comme ie *Way* experimenté, ils usent de mesme liberalité envers les estrangers leurs alliez. Pour exemple de quoy i'allegueray, que ceste fois (ainsi que i'ay touché au dixiesme chapitre) que deux François & moy, nous estans efgarez par les bois, cuidasmes estre devorez d'un gros & espouvantable lezard, ayans outre cela, l'espace de deux iours & d'une nuit que nous demeurasmes perdus, endure grand faim : nous estant finalement retrouvez en un village nommé *Pano*, où nous avions esté d'autres fois, il n'est pas possible d'estre mieux receu que nous fumes des sauvages de ce lieu-la. Car en premier lieu, nous ayans ouy raconter les maux que nous avions endurez : mesme le danger où nous avions esté, d'estre non seulement devorez des bestes cruelles, mais aussi d'estre prins & mangez des *Marguias*, nos ennemis & les leurs, de la terre desquels (sans y penser) nous nous estions approché bien pres : parce, di-ie, qu'outre cela, passans par les deserts, les espines nous avoyent bien fort esgratignez, eux nous voyans en tel estat, en prindrent si grand pitié, que les receptions hypocritiques de ceux de par deça, qui pour consolation des affligez n'usent que du plat de la langue, est bien esloignee de l'humanité de ces gens, lesquels neantmoins nous appellons barbares. Pour doncques venir à l'effect, apres qu'avec de belle eau claire, qu'ils furent querir expres, ils eurent com-



mencé par là (qui me fit refouvenir de la façon des anciens) de laver les pieds & les iambes de nous trois François, qui estions assis chacun en son liét à part, les vieillards lesquels dès nostre arrivee avoyent donné ordre qu'on nous apportast à manger, mesme avoyent commandé aux femmes, qu'en diligence elles fissent de la farine tendre, de laquelle (comme j'ay dit ailleurs) j'aïmerois autant manger que du molet de pain blanc tout chaud : nous voyans un peu refraischis, nous firent incontinent servir à leur mode de force bonnes viandes, comme venaisons, volailles, poissons & fruiets exquis, dont ils ne manquent jamais.

Davantage, quand le soir fut venu, à fin que nous reposissions plus à l'aïse, le vieillard nostre hoste, ayant fait oster tous les enfans d'aupres de nous, le matin à nostre resveil nous dit : Et bien *Atono-affats* : (c'est à dire, parfaits alliez) avez-vous bien dormi ceste nuit? à quoy luy estant respondu qu'ouy fort bien, il nous dit : Reposez-vous encore, mes enfans, car ie vis bien hier au soir q' vous estiez fort las. Brief il m'est malaisé d'exprimer la bonne chere qui nous fut lors faite par ces sauvages : lesquels à la verité, pour le dire en un mot, firent en nostre endroit ce que saint Luc dit aux actes des Apostres, que les barbares de l'isle de Malte pratiquerent envers saint Paul, & ceux qui estoient avec luy, apres qu'ils eurent eschappé le naufrage dont il est là fait mention. Or parce que nous n'allions point par pays que nous n'eussions chacun un sac de cuir plein de mercerie, laquelle nous servoit au lieu d'argent, pour converfer parmi ce peuple : au departir de là, nous baillames ce que il nous pleut, assavoir (comme j'ay tantost dit que c'est la coustume) cousteaux, cizeaux, & pincettes aux bons vieillards : des peignes, miroers & bracelets,



de boutons de verre aux femmes : & des hameçons à pêcher aux petits garçons.

Surquoy aussi, à fin de mieux faire entendre combien ils font cas de ces choses, ie reciteray que moy estant un iour en un village, mon *Mouffacat*, c'est à dire, celuy qui m'avoit receu chez soy, m'ayant prié de luy monstrier tout ce que j'avois dans mon *Caramemo*, c'est à dire, dans mon sac de cuir : apres qu'il m'eut fait apporter une belle grande vaisselle de terre, dans laquelle j'arrangeay tout mon cas : luy, s'esmerveillant de voir cela, appelant soudain tous les autres sauvages, il leur dit : Je vous prie, mes amis, considerez un peu quel personnage j'ay en ma maison : car, puisqu'il a tant de richesses, ne faut-il pas bien dire qu'il soit grand seigneur ? Et cependant, comme ie dis en riant contre un mien compaignon qui estoit là avec moy, tout ce que ce sauvage estimoit tant, qui estoit en somme cinq ou six cousteaux emmanchez de diverses façons, autant de peignes, deux ou trois grands miroiers, & autres petites besongnes, n'eust pas vullu deux testons dans Paris. Parquoy suyvant ce que j'ay dit ailleurs, qu'ils ayment surtout ceux qui sont liberaux, me voulant encores moy mesme plus exalter qu'il n'avoit fait, ie lui baillay publiquement & gratuitement devant tous, le plus grand & le plus beau de mes cousteaux : duquel de fait il fit autant de conte, que feroit quelqu'un en nostre France, auquel on auroit fait present d'une chaine d'or de la valeur de cent escus.

Que si vous demandez maintenant plus outre, sur la frequentation des sauvages de l'Amerique, desquels ie traite à present assavoir, si nous nous tenions bien affez parmi eux, ie respons, que tout ainsi qu'ils haïssent si mortellement leurs ennemis, que comme



vous avez entendu cy devant, quand ils les tiennent, fans autre composition, ils les affomment & mangent : par le contraire ils aiment tant estroitement leurs amis & confederez, tels que nous estions de ceste nation nommee *Toüoupinambaouls*, que plus tost pour les garantir, & avant qu'ils receussent aucun des-plaisir, ils se feroient hacher en cent mille pieces, ainsi qu'on parle : tellement que les ayant experimentez, ie me fierois, & me tenois de fait lors plus assureé entre ce peuple que nous appellons sauvages, que ie ne serois maintenant en quelques endroits de nostre France, avec les François desloyaux & degenez : ie parle de ceux qui sont tels : car quant aux gens de bien, dont par la grace de Dieu le royaume n'est pas encore vuide, ie serois tres marri de toucher a leur honneur.

Toutesfois à fin que ie dise le *pro* & le *contra* de ce que j'ay cognu estant parmi les Ameriquains, ie reciteray encores un fait contenant la plus grande apparence de danger où ie me suis iamais trouvé entre eux. Nous estans donc un iour inopinément rencontréz six François en ce beau village d'*Okorantin*, duquel j'ay ià plusieurs fois fait mention cy dessus, distant de dix ou douze lieües de nostre fort, ayant resolu d'y coucher, nous fismes partie à l'arc, trois contre trois pour avoir des poulles d'Inde & autres choses pour nostre souper. Tellement qu'estant advenu que ie fus des perdans, ainsi que ie cherchois des volailles à acheter parmi le village, il y eut un de ces petits garçons François, que j'ay dit du commencement, que nous avions mené dans le navire de *Rosée* pour apprendre la langue du pays, lequel se tenoit en ce village, qui me dit : Voila une belle & grosse canne d'Inde, tuez-la, vous en ferez quitte en payant : ce que n'ayant point



fait difficulté de faire (parce que nous avions souvent ainsi tué des poules en d'autres villages, dequoy les sauvages, en les contentans de quelques cousteaux, ne s'estoient point faschez) apres que i'eu ceste cane morte en ma main, ie m'en allay en une maison, où presque tous les sauvages de ce lieu estoient assemblez pour *caouiner*. Ainsi ayant là demandé à qui estoit la cane, à fin q' ie la luy payasse, il y eut un vieillard, lequel, avec une assez mauvoise trongne, se presentant, me dit, c'est à moy. Que veux-tu que ie t'en donne, lui di-ie? Un cousteau, respondit-il : auquel sur le champ en ayant voulu bailler un, quand il l'eut veu, il dit, i'en veux un plus beau : ce que sans repliquer lui ayant présenté, il dit qu'il ne vouloit point encore de cestuy la. Que veux-tu donc, lui di-ie, que ie te donne? Une serpe, dit-il. Mais parce qu'outre que cela estoit un pris de tout excessif en ce pays là, de donner une serpe pour une cane, encores n'en avois-je point, pour lors ie lui dis qu'il se contentast s'il vouloit du second cousteau que ie luy presentois, & qu'il n'en auroit autre chose. Mais la dessus le truchement, qui cognoissoit mieux leur façon de faire (combien qu'en ce fait, comme ie diray, il fust aussi bien trompé que moy) me dit, il est bien fasché, & quoy que c'en soit, il luy faut trouver une serpe. Parquoy en ayant emprunté une du garçon duquel i'ai parlé, quand ie la voulu bailler à ce sauvage, il en fit derechef plus de refus qu'il n'avoit fait auparavant des cousteaux : de façon que me faschant de cela, pour la troisieme fois ie luy dis : Que veux tu donc de moy? A quoy furieusement il repliqua, qu'il me vouloit tuer comme i'avois tué sa cane : car, dit-il, parce qu'elle a esté à un mien frere qui est mort, ie l'aimois plus que toute autre chose que i'eusse en ma



puissance. Et de fait, mon lourdaud de ce pas s'en allant querir une espee, plustost grosse massue de bois de cinq à six pieds de long, revenant tout soudain vers moy, continuoit tousiours à dire qu'il me vouloit tuer. Qui fut donc bien esbahi ce fut moy : & toutesfois, comme il ne faut pas faire le chien couchant (comme on parle) ny le craintif en ceste nation, il ne falloit pas que i'en fisse semblant. Là dessus le truchement, qui estoit assis dans un liéd de cotton pendu entre le querelleur & moy, m'advertissant de ce que ie n'entendois point, me dit : Dites-luy en tenant vostre espee au poing, & luy monstrant vostre arc & vos flesches, à qui il pense avoir affaire : car quant à vous vous estes fort & vaillant, & ne vous lairrez pas tuer si aisément qu'il pense. Somme fa fant bonne mine & mauvais ieu, comme on dit, apres plusieurs autres propos que nous eufmes ce sauvage & moi, fans (suyvant ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre) que les autres fissent aucun semblant de nous accorder, yvre qu'il estoit du *cauin* qu'il avait beu tout le long du iour, il s'en alla dormir & cuver son vin, & moy & le truchement souper & manger sa cane avec nos compagnons, qui nous attendans au haut du village, ne favoyent rien de nostre querelle.

Or cependant, comme l'issue monstra, les *Toüoupinambaoults* sachans bien, qu'ayans ia les Portugais pour ennemis, s'ils avoyent tué un François, la guerre irreconciliable seroit tellement declairee entr'eux, qu'ils seroyent à iamais privez d'avoir de la marchandise, tout ce que mon homme avoit fait, n'estoit qu'en se iouant. Et de fait, s'estant reveillé environ trois heures apres, il m'envoya dire par un autre sauvage que i'estois son fils, & que ce qu'il avoit fait en mon endroit estoit seulement pour esprouver, & voir



à ma contenance si ie ferois bien la guerre aux Portugais & aux *Margaias* nos communs ennemis. Mais de mon costé, à fin de luy oster l'occasion d'en faire autant une autre fois, ou à moy, ou à un autre des nostres : ioint que telles rifees ne sont pas fort plaisantes, non seulement ie luy manday que ie n'avois que faire de luy, & que ie ne voulois point de pere qui m'esprouvast avec une espee au poing, mais aussi le lendemain, entrant en la maison où il estoit, à fin de luy faire trouver meilleur, & luy monstrer que tel ieu me desplaisoit, ie donnay des petits cousteaux & des haims à pescher aux autres tout aupres de luy qui n'eut rien. On peut donc recueillir tant de cest exemple, que de l'autre que j'ay recité cy dessus de mon premier voyage parmi les sauvages, ou, pour l'ignorance de leur coustume envers notre nation ie cuidois estre en danger, que ce que j'ay dit de leur loyauté envers leurs amis demeure tousiours vray & ferme : assavoir qu'ils seroyent bien marris de leur faire desplaisir. Surquoy, pour conclusion de ce point, j'adiousteray, que sur tout les vieillards, qui par le passé ont eu faute de coignes, serpes & cousteaux (qu'ils trouvent maintenant tant propres pour couper leurs bois, & faire leurs arcs & leurs flesches) non seulement traittent fort bien les François qui les visitent, mais aussi exhortent les ieunes gens d'entr'eux, de faire le semblable à l'advenir.





CHAPITRE XIX.

Comment les sauvages se traitent en leurs maladies, ensemble de leurs sepultures & funeraillles, & des grands pleurs qu'ils font apres leurs morts.



POUR mettre fin à parler de nos sauvages de l'Amerique, il faut sçavoir comment ils se gouvernent en leurs maladies, & à la fin de leurs iours : c'est dire, quand ils sont prochains de leur mort naturelle. S'il advient donc qu'aucuns d'eux tombe malade, apres qu'il aura monstré & fait entendre où il sent son mal, soit au bras, iambes ou autres parties du corps : cest endroit là fera fusté avec la bouche par l'un de ses amis : & quelquesfois par une maniere d'abuseurs qu'ils ont entr'eux nommez *Pagés*, qui est à dire barbier ou medecin (autre que les Caraïbes dont j'ay parlé, traitant de leur religion), lesquels non seulement leur font accroire qu'ils leur arrachent la douleur, mais aussi qu'ils leur prolongent la vie. Cependant outre les sievres & maladies communes de nos Ameriquains, à quoy, comme j'ay touché cy devant, à cause de leur pays bien temperé, ils ne sont pas si suiets que nous sommes par deçà, ils ont une maladie incurable qu'ils nomment *Pians* : laquelle combien qu'ordinairement elle se prenne & provienne de paillardise, j'ay



neantmoins veu avoir à de ieunes enfans qui en estoient aussi couverts, qu'on en voit par deçà être de la petite verole. Mais, au reste, ceste contagion se convertissant en pustules plus larges que le pouce, lesquelles s'espandent par tout le corps & iusques au visage : ceux qui en sont entachez en portent aussi bien les marques toute leur vie, que font les verolez & chancreux de par deça, de leur turpitude & vilénie. Et de fait j'ay veu en ce pays la un Truchement, natif de Rouen, lequel s'estant veautré en toutes sortes de paillardises parmi les femmes & filles sauvages, en avoit si bien receu son salaire, que son corps et son visage estans aussi couverts et desfigurez de ces *Pians* que s'il eust esté vray ladre, les places y estoient tellement imprimees, qu'impossible luy fut de iamais les effacer : aussi est ceste maladie la plus dangereuse en ceste terre du Bresil. Ainsi, pour reprendre mon premier propos, les Americains ont ceste coutume, que quant au traitement de la bouche de leurs malades, si celui qui est detenu au liét devoit demeurer un mois sans manger, on ne luy en donnera iamais qu'il n'en demande : mesme, quelque grieve que soit la maladie, les autres qui sont en santé, suivant leur coutume, ne laisseront pas pour cela, beuvans, sautans & chantans, de faire bruit autour du pauvre patient : lequel aussi de son costé sachant bien qu'il ne gagneroit rien de s'en fascher, aime mieux avoir les oreilles rompues que d'en dire mot. Toutesfois s'il advient qu'il meure, & surtout si c'est quelque bon pere de famille, la chanterrie estant soudain tournée en pleurs, ils lamentent de telle façon, que si nous nous trouvions en quelque village où il y eust un mort, où il ne falloit pas faire estat d'y coucher, on ne se pas attendre de dormir la nuit. Mais principalement c'est mer-



veille d'ouïr les femmes, lesquelles braillans si fort & si haut, que vous diriez que ce font hurlemens de chiens & de loups, font communément tels regrets & tels dialogues. Il est mort (diront les unes en traînant leurs voix) celui qui estoit si vaillant & qui nous a tant fait manger de prisonniers. Puis les autres en esclatant de mesme, respondront : O que c'estoit un bon chasseur & un excellent pescheur. Ha le brave affommeur de Portugais & de *Margaias*, desquels il nous a si bien vengez, dira quelqu'une entre les autres : tellement que parmi ces grands pleurs, s'incitans à qui fera le plus grand ducil, & comme vous voyez en la presente figure, s'embrassans les bras & les espauls l'une de l'autre, iusques à ce que le corps soit osté de devant elles, elles ne cesseront, en dechifrans & recitans par le menu tout ce qu'il aura fait & dit en sa vie, de faire de longues kirieilles de ses louanges.

Bref à la maniere que les femmes de Bearn, ainsi qu'on dit, faisans de vice vertu en une partie des pleurs qu'elles font sur leurs maris decedez chantent : *la mi amon, la mi amon, cara rident, œil de splendon : Cama leugé, bel dansadou : Lo mé balen, lo m'es burbat : mati depes : fort tard au lheit*. C'est à dire mon amour, mon amour; visage riant, œil de splendeur, iambe legere, beau danseur, le mien vaillant, le mien esveille, matin debout, fort tard au liét : Voire comme aucuns disent que les femmes de Gascongne adioustent, *Vere, vere, ô le bet renegadon, ô le bet iougadon qu'here* : c'est à dire, hélas ! hélas ! O le beau renieur, ô le beau ioueur qu'il estoit : ainsi en font nos povres Ameriquains, lesquelles au surplus, au refrain de chaque pose, adioustans tousiours, il est mort, il est mort, celui duquel nous faisons maintenant le dueil : les hommes leur respondans disent, hélas il est vray,



nous ne le verrons plus iufques à ce que nous foyons derriere les montagnes, où, ainfi que nous enseignent nos *Caraibes*, nous danferons avec luy, & autres femblables propos qu'ils adiouftent.

Or ces querimonies durans ordinairement demi-iour (car ils ne gardent gueres leurs corps morts davantage) apres que la fosse aura esté faite, non pas longue à nostre mode, ains ronde & profonde comme un grand tonneau à tenir le vin le corps qui auffi incontinent apres avoir esté expiré, aura esté plié, les bras & les iambes liez à l'entour, fera ainfi enterré presque tout debout : mesme (comme j'ay dit) si c'est quelque bon vieillard qui soit decedé, il fera ensepulturé dans sa maison, enveloppé de son liét de cotton, voire on enterrera avec luy quelques coliers, plumaseries & autres besongnes qu'il vouloit porter quand il estoit en vie. Sur lequel propos on pourroit alleguer beaucoup d'exemples des anciens qui en ufoyent de ceste façon : comme ce que Iosephe dit que fut mis au sepulchre de David & ce que les histoires prophanes tesmoignent de tant de grands personnages qui apres leur mort, ayans esté ainfi parez de ioyaux fort precieux, le tout est pourri avec leurs corps. Et pour n'aller plus loin de nos Ameriquains (comme nous avons ici allegué ailleurs), les Indiens du Peru, terre continente à la leur, enterrans avec leurs rois & caciques grande quantité d'or et de pierres precieuses : plusieurs Espagnols de ceux qui furent les premiers en ceste contrée là, recherchans les despouilles de ces corps morts, iufques aux tombeaux & cotes où ils sçavoient les trouver, en furent grandement enrichis. De maniere qu'on peut bien appliquer à tels avaricieux, ce que Plutarque dit que la Royne Semiramis avoit fait engraver en la pierre de sa sepulture :



affavoir par le dehors tourné en vers françois, comme s'en fuit :

Quiconque soit le Roy de pecune indigent,
Ce tombeau ouvert prenne autant qu'il veut d'argent.

Puis celuy qui l'ouvrit y pensant trouver grand butin, au lieu de cela vid ceste escriture par le dedans :

Si tu n'estois meschant infatiable d'or,
Jamais n'eusses fouillé des corps morts le thrésor.

Toutesfois pour retourner à nos *Toüoupinambaoult*s, depuis que les François ont hanté parmi eux, ils n'enterrent pas si coustumierement les choses de valeur avec leurs morts, qu'ils souloyent faire auparavant : mais, ce qui est beaucoup pire, oyez la plus grande superstition qui se pourroit imaginer, en laquelle ces pauvres gens sont detenus. Dès la premiere nuict d'apres qu'un corps, à la façon que vous avez entendu, a esté enterré, eux croyans fermement que si *Aygnan*, c'est à dire le diable en leur langage, ne trouvoit d'autres viandes toutes prestes aupres, qu'il le deterreroit & mangeroit : non seulement ils mettent de grands plats de terre pleins de farine, volailles, poissons & autres viandes bien cuites, avec de leur bruvage dit *Caouin*, sur la fosse du desfunct, mais aussi iusqu'à ce qu'ils pensent que le corps soit entierement pourri, ils continuent à faire tels services vraiment diaboliques : duquel erreur il nous estoit tant plus mal aisé de les divertir, que les truchemens de Normandie qui nous avoyent precedez en ce pays la, à l'imitation des prestres de Bel, desquels il est fait mention en l'Escriture, prenans de nuict ces bonnes viandes pour les manger, les y avoyent tellement



entretenus, voire confirmez, que quoy que par l'experience nous leur monstrissions que ce qu'ils y mettoient le soir s'y retrouvoit le lendemain, à peine pumes nous persuader le contraire à quelques uns. Tellement qu'on peut dire que ceste resverie des sauvages n'est fort differente de celle des rabins docteurs iudaïques, ni de celle de Pausanias. Car les rabins tiennent que le corps mort est laissé en la puissance d'un diable qu'ils nomment Zabel ou Azazel, lequel ils disent estre appelé prince du desert, au Levitique : & mesmes pour confirmer leur erreur, ils destournent ces passages de l'Ecriture où il est dit au serpent : Tu mangeras la terre tout le temps de la vie : car, disent-ils, puisque nostre corps est créé du limon & de la poudre de la terre, qui est la viande du serpent, il luy est suiect iusques à ce qu'il soit transmué en nature spirituelle. Pausanias semblablement raconte d'un autre diable nommé Eurinomos, duquel les interpreteurs des Delphiens ont dit qu'il devoit la chair des morts, & n'y laissoit rien que les os, qui est en somme, ainsi que j'ay dit, le mesme erreur de nos Ameriquains.

Finalemment quant à la maniere que nous avons montré au chapitre precedent, les sauvages renouvellent & transportent leurs villages en autres lieux, mettans sur les fosses des trespassez de petites couvertures de ceste grande herbe qu'ils nomment *Pindo*, non seulement les passaus, par ce moyen, y reconnoissent forme de cimetièrre, mais aussi quand les femmes s'y rencontrent, ou autrement quand elles sont par les bois, si elles se ressouviennent de leurs feus maris, ce fera, faisant les regrets accoutumez, à hurler de telle façon qu'elles se font ouyr de demie lieüe. Parquoy les laissant pleurer tout leur saoul, puis que j'ay poursuivy les sauvages iusques à la fosse, ie mettrai



ici fin à discourir de leur maniere de faire : toutesfois les lecteurs en pourront encore voir quelque chose au colloque suyvant, qui fut fait au temps que j'estois en l'Amerique, à l'aide d'un truchement : lequel non seulement pour y avoir demeuré sept ou huit ans, entendoit parfaitement le langage des gens du pays, mais aussi parce qu'il avoit bien étudié, mesme en la langue grecque, de laquelle (ainsi que ceux qui l'entendent ont ia peu voir ci-dessus) ceste nation des *Toüoupinambaults* a quelques mots, il le pouvoit mieux expliquer.





CHAPITRE XX

Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Bresil, entre les gens du pays nommés Tououpinambaouls & Toupinenkins en langage sauvage & françois.



OÛOUPINAMBAOULT. — *Ere-ioubè?* Es-tu venu?

FRANÇOIS. — Ouy, ie suis venu.

T. — *Teh! auge-ny-po.* Voila bien dit.

T. — *Mara-pé-dérére?* Comment te nommes tu?

L. — *Lery-oussou.* Une grosse huitre.

T. — *Ere-iacassopienc?* As-tu laissé ton pays pour venir demeurer icy?

F. — *Pa.* Ouy.

T. — *Eori-deretani ouani repiac.* Vien doncques voir le lieu où tu demeureras.

F. — *Augé-bé.* Voila bien dit.

T. — *Iendé-répiac? aout i-eudérépiac aout é héraire.* *Teh! ouéreté kenois Lery-oussou yméeen!* Voila doncques il est venu par deçà, mon fils, nous ayant en sa memoire, hélas!

T. — *Eréron dé carameino?* As-tu apporté tes coffres? Ils entendent aussi tous autres vaisseaux à tenir hardes que l'homme peut avoir.

F. — *Pá arout.* Ouy, ie les ay apportez.

T. — *Mobouy?* Combien?



Autant qu'on en aura on leur pourra nombrer par paroles iufques au nombre de cinq, en les nommant ainfi : *Augé-pé* 1, *mocouein* 2, *moffaput* 3, *oioicondic* 4, *ecoinbo* 5. Si tu en as deux, tu n'as que faire d'en nommer quatre ou cinq. Il te fuffira de dire *mocouein* de trois & quatre. Semblablement s'il y en a quatre, tu diras *oioicondic*. Et ainfi des autres; mais s'ils ont passé le nombre de cinq, il faut que tu monstres par les doigts & par les doigts de ceux qui font aupres de toy, pour accomplir le nombre que tu leur voudras donner à entendre, & de toute autre chose semblablement. Car ils n'ont autre maniere de conter.

T. — *Mâé pèrèrout*, de *caramémo poupé*? Quelle chose est-ce que tu as apportee dedans tes coffres?

F. — *A-aub*. Des vestemens.

T. — *Mara-vaé*? De quelle sorte ou couleur?

F. — *Sóbouy-eté*, de bleu. *Pirenc*, rouge. *Ioup*, iaunc. *Son*, noir. *Sóbouy-maffon*, verd. *Pirienc*, de plusieurs couleurs. *Pegassou-aue*, couleur de ramier. *Tin*, blanc & est entendu de chemises.

T. — *Maé-pâmo*? Quoi encores?

F. — *A cang aubé-roupé*. Des chapeaux.

T. — *Seta-pé*? Beaucoup.

F. — *Icatoupané*. Tant qu'on ne peut les nombrer

T. — *Ai-pogno*? Est-ce tout?

F. — *Erimen*. Non ou nenny.

T. — *Esse non bat*. Nomme tout.

F. — *Coromo*. Attens un peu.

T. — *Neïn*. Or fus doncques.

F. — *Mocap* ou *Mororocap*. Artillerie à feu, comme harquebuze grande ou petite : car *Mocap* signifie toute maniere d'artillerie à feu, tant de grosses pieces de navires, qu'autres. Il semble aucune fois qu'ils prononcent *Bocap* par B, & seroit bon en escrivant ce



mot d'entremesler *M B* ensemble qui pourroit. *Mocap-coui*, de la poudre à canon, ou poudre à feu, comme flasques, cornes & autres.

T. — *Mara-vaé?* Quels font-ils?

F. — *Tapirouffou-alc.* De corne de bœuf.

T. — *Augé-gaton-tégué.* Voila très bien dit.

Màe pé sepouyt rem? Qu'est-ce qu'on baillera pour ce?

F. — *Arouri.* Je ne les ay qu'apportees comme disant, ie n'ay point de haste de m'en desfaire : en leur faisant sembler bon.

T. — *Hé!* C'est une interiection qu'ils ont accoustumé de faire quand ils pensent à ce qu'on leur dit, voulans respliquer volontiers. Neantmoins se taisent a fin qu'ils ne soyent veus importuns.

F. — *Arrou-itaygapen.* L'ay apporté des espees de fer.

T. — *Naoepiac-icho péné?* Ne les verray-ie point?

F. — *Bégoé irem.* Quelque iour à loisir.

T. — *Néréroupè guya-pat?* N'as-tu point apporté de serpes à creuser?

F. — *Arrouit.* L'en ay apporté.

T. — *Igatou-pé?* Sont-elles belles?

F. — *Guiapav-été.* Ce sont serpes excellentes.

T. — *Aua-pomoquem?* Qui les a faites?

F. — *Pagé-ouassou remymogneu.* Ç'a esté celuy que cognoissez, qui se nomme ainsi, qui les a faites.

T. — *Augé-terah.* Voila qui va bien.

T. — *Acepiah mo mèn.* Helas! ie les verrois volontiers.

F. — *Karamouffee.* Quelque autre fois.

T. — *Tàcépiah taugé.* Que ie les voye presentement.

F. — *Lembereingué.* Atten encore.



T. — *Eréroupè itaxé amo*. As-tu point apporté de cousteaux ?

F. — *Arroureta*. I'en ay apporté en abondance.

T. — *Secouarantin vaé*. Sont-ce des cousteaux qui ont le manche fourchu ?

F. — *En-eu non ivetin*, à manche blanc. *Ivèpèp*, à demi raffé. *Taxe miri*, des petits cousteaux. *Pinda*, des haims. *Montemonton*, des alanies. *Arroua*, des miroirs. *Knap*, des peignes. *Mourobouy été*, des colliers ou bracelets bleus. *Céphiah yponyéum*, qu'on n'a point accoustumé d'en voir. Ce sont les plus beaux qu'on pourroit voir depuis qu'on a commencé à venir deça.

T. — *Easo ia-voh de caramemo t'acephiah dè maè*. Ouvre ton coffre à fin que ie voye tes biens.

F. — *Aimossaènen*, ie suis empesché. *A céphiah-ouca iren desne*, ie le monstreray quelque iour que ie viendray à toy.

T. — *Nârour ichop' Iremmaè desne* ? Ne t'apporteroy-ie point des biens quelques iours ?

F. — *Maé pererou potat* ? Que veux-tu apporter ?

T. — *Sceh dè*. Ie ne scay, mais toy ? *Maé peréi potat* ? Que veux-tu ?

F. — *Soo*, des bestes ; *oura*, des oyseaux ; *pira*, du poisson ; *ouy*, de la farine ; *yetio*, des naveaux ; *commenda-ouassou*, des grandes febves ; *commenda miri*, des petites febves ; *morgonia ouassou*, des oranges & des citrons ; *maé tironèn*, de toutes ou plusieurs choses.

T. — *Mara-vaé sô ereiusceh* ? De quelle sorte de beste as-tu appetit de manger ?

F. — *Nacephiah que von gonacuré*. Ie nè veux de celles de ce pays.

T. — *Aafenon desne*. Que ie te les nomme.

F. — *Nein*. Or là.

T. — *Tapiroussou*. Une beste qu'ils nomment ainsi,



demi-asne & demi-vache. *Se-ouaffou*, espece de cerf & biche. *Taiafou*, fanglier du pays. *Agouti*, une beste rousse grande comme un petit cochon de trois semaines. *Pague*, c'est une beste grande comme un petit cochon d'un mois, rayee de blanc & noir. *Tapiti*, espece de lievre.

F. — *Esse non ooca y chefne*. Nomme moy des oiseaux.

T. — *Iacon*. C'est un oiseau grand comme un chapon, fait comme une petite poule de Guinee, dont il y en a de trois fortes, c'est assavoir *Iacoutin*, *Iacou-pem* & *Iacou-ouaffou* : & font de fort bonne faveur, autant qu'on pourroit estimer autres oiseaux. *Moutou*, paon sauvage dont en y a de deux fortes, de noirs & gris ayans le corps de la grandeur d'un paon de nostre pays (oyseau rare). *Mocacouà*, c'est une grande forte de perdrix ayant le corps plus gros qu'un chapon. *Ynambou-ouaffou*, c'est une perdrix de la grande forte, presque aussi grande comme l'autre ci-dessus nommee. *Ynambou*, c'est une perdrix presque comme celles de ce pays de France. *Pegaïffou*, tourterelle du pays. *Pai-cacu*, autre espece de tourterelle plus petite.

F. — *Seta pe-pira senaé?* Est-il beaucoup de bons poissons?

T. — *Nan*, il y en a autant. *Kuremà*, le mullet; *Parati*, un franc mullet. *Acara-ouaffou*, un autre grand poisson qui se nomme ainsi. *Acara-pep*, poisson plat encores plus delicat, qui se nomme ainsi. *Acara-bouten*, un autre de couleur tannee qui est de moindre forte. *Acara miri*, de tres petit qui est en eau douce de bonne faveur. *Ouara*, un grand poisson de bon goùt. *Kamouronpouy-ouaffou*, un grand poisson.

F. — *Mamo pe deretam?* où est ta demeure?

T. — Maintenant il nomme le lieu de sa demeure.



Kariauh, Ora-ouaffou-onée, Iaueu-ur affic, Piracan i o-pen, Eircifa, I tanen, Taracouir-apan, Sarapo-u. Ce sont les villages du long du rivage entrant en la riviere de *Geneure* du costé de la main fenestre, nommez en leurs propres noms : & ne sache qu'ils puissent avoir interpretation selon la signification d'iceux. *Ke-ri-u, Acara-u, Kouroumouré, Itá ané, Ioiràrouen,* qui sont les rivages en ladite riviere du costé de la main dextre. Les plus grands villages de dessus les terres tant d'un costé que d'autre, sont : *Sacouarrouffou-tuve, Ocarentin, Sapopem, Nouroucuye, Arasa-tuve, Usu-fortuve* & plusieurs autres, dont avec les gens de la terre ayant communication, on pourra avoir plus ample cognoissance, & des peres de famille que frustratoirement on appelle Rois, qui demeurent aufdits villages : & en les cognoissant on en pourra iuger.

F. — *Môbouy-pé touficha gaton heuou?* Combien y en a-il de grands par deçà ?

T. — *Seta-gue.* Il y en a beaucoup.

F. — *Essenon auge pequoube ychefne.* Nomme m'en quelqu'un.

T. — *N'âu.* C'est un mot pour rendre attentif celuy à qui on veut dire quelque propos. *E apirau i-iouf,* c'est le nom d'un homme qui est interpreté, teste à demi pelee, où il n'y a guere de poil.

F. — *Mamo-pè se tam?* Où est sa demeure ?

T. *Kariauh-bé.* En ce village ainsi dit ou nommé, qui est le nom d'une petite riviere dont le village prend le nom, à raison qu'il est assis pres, & est interpreté la maison des *Karios*, composé de ce mot *Karios* & d'*aug*, qui signifie maison, & en ostant *os*, & y adioustant *aug* fera *Kariauh*, & *bé*; c'est l'article de l'ablatif, qui signifie le lieu qu'on demande où là où on veut aller.

T. — *Mosseu y gerre,* qui est interpreté garde de



medecines, ou à qui medecine appartient : & en usent proprement quand ils veulent appeller une femme forcierié, ou qui est possedee d'un mauvais esprit : car *moisseu* c'est medecine, & *gerra* c'est appartenance.

T. — *Ourauh-ouffou au areutin*, la grande plume de ce village nommé Defestorts.

F. — *Tau-couar-ouffou-tuve gonare* &, en ce village nommé le lieu où on prend des cannes comme de grands roseaux.

T. — *Ouacau*. Le principal de ce lieu là, qui est à dire leur teste. *Soouar-ouffou*, c'est la feuille qui est tombee d'un arbre. *Morgouia-ouaffou*, un gros citron ou orange, il se nomme ainsi *Mae-du*, qui est flambé de feu de quelque chose. *Maracca-ouaffou*, une grosse sonnette ou une cloche. *Mae-uocép*, une chose à demi sortie, soit de la terre ou d'un autre lieu. *Karianpiare*, le chemin pour aller aux Karios. Ce sont les noms des principaux de la riviere de *Geneure*, & à l'environ.

T. — *Che-ropup-gatou, derour ari*. Je suis fort joyeux de ce que tu es venu. *Nein téréico, pai Nicolas irou*. Or tien-toy avec le seigneur Nicolas. *Nère roupé d'erè niceco*? N'as-tu pas amené ta femme?

F. — *Arrouit iran chéréco angernie*. Je l'ameneray quand mes affaires seront faites.

T. — *Marapè d'erecoran*? Qu'est-ce que tu as affaire?

F. — *Cher auc-ouam*. Ma maison peut demeurer.

T. — *Mara-vae-auc*? Quelle sorte de maison?

F. — *Seth, daè ehèrèco-rem couap rengue*. Je ne sçay encore comme je dois faire.

T. — *Nein tèreie ouap dèrècorem*. Or là donc pense ce que tu auras affaire.

F. — *Peretan repiac-iree*. Apres que j'auray veu vostre pays & demeure.



T. — *Nereico-icho-pe-deaue* a irom? Ne te tiendras-tu pas avec tes gens? c'est à dire avec ceux de ton pays?

F. — *Marà amo pè*? Pourquoy t'en enquieres-tu?

T. — *Aipo-gué*. Je le di pour cause. *Ché-pontoupa-gué-déri*, j'en suis ainfi en malaïse : comme disant, ie le voudrais bien favoir.

F. — *Nèn pé amotareum pé orèroubicheh*? Ne haïſſez-vous point nostre principal, c'est à dire nostre vieillard?

T. — *Erymen*. Nenny. *Séré cogaton pouy eùm-éié mo*. Si ce n'estoit une chose qu'on doit bien garder, on devroit dire. *Sécouaè aponan-è engatouresme*, y potèrè cogaton. C'est la coustume d'un bon pere qui garde ce qu'il aime.

F. — *Neresco-icho pirem-ouarini*? N'iras-tu point à la guerre au temps advenir?

F. — *Aſſo irénué*. I'y iray quelque iour. *Marapé peronagèrè*? Comment est-ce que vos ennemis ont nom?

T. — *Touaiat* ou *Margaiat*. C'est une nation qui parle comme eux, avec lesquels les Portugais se tiennent. *Ouétaca*, ce sont de vrais sauvages qui sont entre la riviere de Maoh-hé & dé paraï. *Ouèaue*m. Ce sont sauvages qui sont encores plus sauvages, se tenans parmi les bois & montagnes. *Caraia*. Ce sont gens d'une plus noble façon & plus abondans en biens, tant vivres qu'autrement, que non pas ceux ci-devant nommez. *Karios*. Ce sont une autre maniere de gens demeurans par dela les *Tonaire*, vers la riviere de Plate, qui ont un mesme langage que les *Tououp-Toupinenquin*.

La difference des langues, ou langage de la terre, est entre les nations dessus nommees : Et premiere-



ment les *Touïoupinambaoults*, *Toupinenquin*, *Touaiaire*, *Teureuminon* & *Kario* parlent un même langage, qu pour le moins y a peu de différence entre eux, tant de façon de faire qu'autrement.

Les *Karaia* ont une autre maniere de faire & de parler.

Les *Ouetaca* different tant en langage qu'en fait de l'une & de l'autre partie.

Les *Oueanen* aussi au semblable ont toute autre maniere de faire & de parler.

T. — *Tehl oivac poeireca à paau ué, iendésné*. Le monde cherche l'un l'autre & pour nostre bien. Car ce mot *iendésné* est un dual dont les Grecs usent quand ils parlent de deux. Et toutesfois icy est prins pour ceste maniere de parler à nous. *Ty ierobah apòau ari*, Tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apòan ae mae gevre, iendesne*. C'est le monde qui nous est pour nostre bien. C'est, qui nous donne de ses biens. *Ty réco-gaton iendesne*, Gardons le bien, c'est qu'nous le traittions en forte qu'il soit content de nous. *Iporenc eté-amreco iendesne*, Voila une belle chose s'offrant à nous. *Ty maran gaton apoau-apé*, Soyons à ce peuple icy. *Ty momouron, mé mae gerre iendesne*, Ne faisons point outrage à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaué iendesne*, Donnons leur des biens pour vivre. *Ty porraca apoaué*, Travillons pour prendre de la proie pour eux. Ce mot *yporraca* est spécialement pour aller en pescherie au poisson. Mais ils en usent en toute autre industrie de prendre beste & oyseaux. *Tyrrount maè tyronam ani apè*, Apportons leur de toutes choses que nous leur pourrons recouvrer. *Ty re comrémoich-meiendé-maè recouffaué*, Ne traittons point mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pe-poironc auu-necharaire-*



oueh, Ne foyez point mauvais, mes enfans. *Tu pere coihmaé*, à fin que vous ayez des biens. *Toerecoih perairé amo*, et que vos enfans en ayent. *Ny recoih ienderamouyn maé ponaire*, Nous n'avons point de biens de nos grands peres. *Opap cheramouyn maé ponaire aitih*, l'ay tout ietté ce que mon grand pere m'avoit laissé. *Apoan-maè-ry oi ierobiah*, me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte. *Ienderamouyn remiè piac potategue aou-aïre*, Ce que nos grands peres voudroyent avoir veu, & toutesfois ne l'ont point veu. *Teh! oip ot arhètè ienderamouyn rëcohiare ete iendesne*, Or voila qui va bien, que l'exchange plus excellent que nos grands peres nous est venu. *Iende porrau-ouffou vocare*, C'est ce qui nous met hors de tristesse. *Iende-co ouaffou gerre*, qui nous fait avoir de grands iardins. *En jassî pïram*, *ienderè meny non apè*, Il ne fait plus de mal à nos enfanchonnets quand on les tond. l'entend ce diminutif enfanchonnet pour les enfans de nos enfans. *Tyre coih apouan*, *ienderoua gerre-ari*, menons ceux-cy avec nous contre nos ennemis. *Toere coih mocop ò mae-ae*, qu'ils ayent des harquebuses qu'est leur propre bien venu d'eux. *Mara-mo senten goton-enim amo?* Pourquoi ne feront-ils point forts? *Meme-tae morerobiarem*, c'est une nation ne craignant rien. *Ty senenc aponau*, *maram iende iron*, Esprouvons leur force estant avec nous autres. *Mèure-tae moreroar roufiare*, Sont ceux qui deffont ceux qui emportent les autres, affavoir les Portugais. *Agne he oueh*, comme disant, il est vray tout ce que j'ay dit. *Nein-tyamoneta iendere cassoriri*, Devifons enfemble de ceux qui nous cherchent : ils entendent parler de nous en la bonne partie, comme la phrase le requiert.

F. — *Nein-che atam-affaire*. Or donc mon allié.



Mais sur ce point, il est à noter que ce mot *Atour-assap* & *Coton-assap* different : car le premier signifie une parfaite alliance entr'eux, & entr'eux & nous, tant que les biens de l'un sont communs à l'autre. Et aussi qu'ils ne peuvent avoir la fille ne la sœur dudit premier nommé. Mais il n'en est pas ainsi du dernier. Car ce n'est qu'une légère manière de nommer l'un l'autre par un autre nom que le sien propre, comme ma jambe, mon œil, mon oreille, & autres semblables.

T. — *Maé resse iende moneta* ? De quoy parlerons-nous ?

F. — *Séeh maé tirouen resse*. De plusieurs & diverses choses.

T. — *Mara-pieu y vah-réré* ? Comment s'appelle le ciel ?

F. — Le ciel.

T. — *Cyh-rengne tassenouh maetironen desne*.

F. — *Auge-bè*, c'est bien dit.

T. — *Mac*, le ciel. *Couarassi*, le soleil. *Ia/ce*, la lune. *Iassi tata ouassou*, la grande étoile du matin & du vespre qu'on appelle communement Lucifer. *Iassi tata miri*, ce sont toutes les autres petites étoiles. *Ubouy*, c'est la terre. *Paranan*, la mer. *Uh-été*, c'est eau douce. *Uh-éen*, eau salée. *Uh-éen buhe*, eaux que les matelots appellent le plus souvent sommaque. *Ita* est proprement pris pour pierre, aussi est pris pour toute espèce de métal & fondement d'édifice, comme *aoh-ita*, le pilier de la maison. *Yapurr-ita*, le festin de la maison. *Iura-ita*, les gros traversains de la maison. *Igourahon ybouirah*, toute espèce & sorte de bois. *Ourapat*, un arc, & neantmoins que ce soit un nom composé de *ybouirah* qui signifie bois, & *apat*, crochu ou partie : toutesfois ils prononcent *Orapat* par syncope. *Arre*, l'air. *Arraip*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poyton*,



le temps disposé & prest à pleuvoir. *Toupen*, tonnerre. *Toupen verap*, c'est l'esclair qui le prévient. *Ybuoytin*, les nues ou le brouillard. *Ybue-tare*, les montagnes. *Guum*, campagnes ou pays plat où il n'y a nulles montagnes. *Taue*, villages. *Anc*, maison. *Uh-ecouap*, riviere ou eau courant. *Uh-paon*, une isle enclose d'eau. *Kaa*, c'est toute forte de bois & forest. *Kaa paon*, c'est un bois au milieu d'une campagne. *Kaa-onau*, qui est nourri par les bois. *Kaa-gerre*, c'est un esprit malin, qui ne leur fait que nuire en leurs affaires. *Ygat*, une nasselle d'escorce qui contient trente ou quarante hommes allans en guerre. Aussi est pris pour navire qu'ils appellent *ygueroussou*. *Puissouassou*, c'est une saine pour prendre le poisson. *Inguea*, c'est une grande nasselle pour prendre le poisson. *Inquei*, diminutif, nasselle qui sert quand les eaux sont debordees de leur cours. *Nomognot mae tasse nom dessue*, que ie ne nomme plus de choses. *Emourbeon deretani ichesue*, parle-moy de ton pays & de ta demeure.

F. — *Augé-bé derenguée pourendoup*. C'est bien dit, enquiers toy premierement.

T. — *Ia-eh-marape deretani-rere*. Ie t'accorde cela. Comment a nom ton pays & ta demeure?

F. — Rouen, c'est une ville ainsi nommee.

T. — *Tan-oussou-pe-ouim*? Est-ce un grand village? Ils ne mettent point de différence entre ville & village à raison de leur usage, car ils n'ont point de ville.

F. — *Pa*, ouy.

T. — *Moboi-pe-reroupichah-gatou*? Combien avez-vous de seigneurs?

F. — *Auge-pe*. Un seulement.

T. — *Marape-ferre*? Comment a-il nom?

F. — Henry. C'estoit du temps du roy Henry II que ce voyage fut fait.



T. — *Tere-porrem*. Voilà un beau nom. *Mara-pe peron pichau-eta-enin*? Pourquoy n'avez-vous plusieurs feigneurs?

F. — *Moroéré chih-gué*, nous n'en avons non plus. *Ore ramouin-aué*, dès le temps de nos grands peres.

T. — *Mara pieuc-pee*? Vous autres qui estes-vous?

F. — *Oroicogné*. Nous sommes contens ainsi. *Oree-maé-gerre*. Nous sommes ceux qui avons du bien.

T. — *Epè-noéré-coih*? *peronpichah-maé*? Et vostre prince a-il point de bien?

F. — *Oerecoig*. Il en a tant & plus. *Oree-maé-gerre-ahèpé*. Tout ce que nous avons est à son commandement.

T. — *Oraini-pe ogèpé*. Va-il en guerre?

F. — *Pa*, ouy.

T. — *Mobouy-tane pe-ionca ny maé*? Combien avez-vous de villes ou villages?

F. — *Seta-gaton*. Plus que ie ne pourrois dire.

T. — *Niresce mouih-icho-pene*? Ne me les nommeras-tu point?

F. — *Ypoicopouy*. Il seroit trop long, ou prolix.

T. — *Yporrenc-pe-peretani*? Le lieu dont vous estes est-il beau?

F. — *Yporren-gaton*. Il est fort beau.

T. — *Eugaya-pe-per-auce*? Vos maisons sont-elles ainsi? affavoir comme les nostres.

F. — *Oicoe-gaton*. Il y a grande difference.

T. — *Mara-vaé*? Comment sont-elles?

F. — *Ita-gepe*. Elles sont toutes de pierre.

T. — *Youroussou-pe*? Sont-elles grandes?

F. — *Touroussou-gatou*. Elles sont fort grandes.

T. — *Vaton-gaton-pé*? Sont-elles fort grandes? affavoir hautes.

F. — *Mahmo*. Beaucoup. Ce mot emporte plus que



beaucoup, car ils le prennent pour chose esmerveil-
lable.

T. — *Eugaya-pe-pet auc ynim?* Le dedans est-il
ainsi ? assavoir comme celles de par deça.

F. — *Erymen.* Nenny.

T. — *Efse-non de rete renomdau eta ichesne.*
Nomme moy les choses appartenant au corps.

F. — *Efscendou.* Escoute.

T. — *Yehl* Me voila prest.

F. — *Che-acan,* ma teste. *De acan,* ta teste. *Ycan,*
sa tête. *Ore acan,* nostre teste. *Pé acan,* vostre teste.
Anatcan, leur teste.

Mais pour mieux entendre ces pronoms en passant,
ie declaireray seulement les personnes tant du singu-
lier que du pluriel. Premièrement *ché,* c'est la pre-
miere personne du singulier qui sert en toute maniere
de parler, tant primitive que derivative, possessive ou
autrement. Et les autres personnes aussi. *Chè-anè,* mon
chef ou cheveux, *chè-vona,* mon visage. *Chè-nembi,*
mes oreilles. *Chè-shua,* mon front. *Chè-ressa,* mes
yeux. *Chè-tin,* mon nez. *Chè-iourou,* ma bouche. *Chè-
retoupané,* mes ioues. *Chè-redmina,* mon menton.
Chè-redmina-ané, ma barbe. *Chè-ape-con,* ma langue.
Chè-ram, mes dents. *Chè-aiouré,* mon col, ou ma gorge.
Chè-poca, ma poitrine. *Chè-rocapé,* mon devant gene-
ralement. *Chè-atoucoupè,* mon derriere. *Chè pouy-
asoo,* mon eschine. *Chè-rou/bouy,* mes reins. *Chè-
renirè,* mes fesses. *Chè-innanpouy,* mes espauls. *Chè-
inna,* mes bras. *Chè-papouy,* mon poing. *Chè-po,* ma
main. *Chè-ponen,* mes doigts. *Chè-puyac,* mon estomac
ou foye. *Chè-reguie,* mon ventre. *Chè pourou-assen,*
mon nombril. *Chè-cam,* mes mamelles. *Chè-oup,* mes
cuisses. *Chè-roduponam,* mes genoux. *Chè-porace,* mes
coudes. *Chè-redemen,* mes iambes. *Chè-pouy,* mes



pieds. *Chè-puffempé*, les ongles de mes pieds. *Chè-ponampe*, les ongles de mes mains. *Chè-gui eneg*, mon cœur & poulmon. *Chè-eucg*, mon ame ou ma penfee. *Chè-eucg-gouere*, mon ame apres qu'elle est sortie de mon corps. Nom des parties du corps qui ne font honnestes à nommer. *Chè-rencouen*, *chè-rementien*, *chè-rapoupit*.

Et pour cause de briefveté ie n'en feray autre déffinition. Il est à noter qu'on ne pourroit nommer la plupart des choses tant de celles cy-devant escrites qu'autrement, sans y adiouster le pronom, tant premiere, seconde, que tierce personne, tant en singulier qu'en pluriel. Et pour les mieux faire entendre séparément & à part : 1^o *Chè*, moy. *Dè*, toy. *Ahé*, lui. Pluriel *oree*, nous. *Pèe*, vous. *Au-ae*, eux. Quant à la tierce personne du singulier, *ahé* est masculin, & pour le feminin & neutre *ae* sans aspiration. Et au pluriel *Au-ae* est pour les deux genres tant masculins que feminins : & par consequent peut estre commun.

Des choses appartenantes au ménage & cuisine :

Emi redu-tata, allume le feu. *Emo-goep-tata*, estein le feu. *Erout-che-rata-rem*, apporte de quoy allumer mon feu. *Emogip-pira*, fay cuire le poisson. *Effessit*, rosti-le. *Emoui*, fay-le bouillir. *Fa-vecu-duy-amo*, fay de la farine. *Emogip-caouin-amo*, fay du vin ou breuvage, ainsi dit. *Coein upé*, va à la fontaine. *Erout-vichesne*, apporte moy de l'eau. *Chè-renni-aüge-pe*, donne moy à boire. *Quere me che-renuyon-recoap*, vien moy donner à manger. *Taie-poch*, que ie lave mes mains. *Tae-iourouh-eh*, que ie lave ma bouche. *Chè-embouassi*, i'ay faim de manger. *Nam-chè-iouron-eh*, ie n'ay point appetit de manger. *Ehe-uffeh*, i'ai soif.

Chè-reaic, i'ay chaut, ie fue. *Che-roü*, i'ay froid.



Chè-racoup, j'ay la fièvre. *Chè-carouc-affi*, ie suis triste. Neantmoins que *carouc* signifie le vespre ou le soir. *Aicotene*, ie suis en malaïse, de quelque affaire que ce soit. *Chè-porora ouffoup*; ie suis traité mal aisément, ou ie suis fort povrement traité. *Chéroemp*, ie suis ioyeux. *Aicome mouoh*. Ie suis cheu en moquerie, ou on se moque de moy. *Aico-gaton*, ie suis en mon plaisir. *Chè-remiac-ouffou*, mon esclave. *Chè-re miboye*, mon serviteur. *Chè-roiac*, ceux qui sont moindres que moy, & qui sont pour me servir. *Chè-poracassare*, mes pefcheurs, tant en poisson qu'autrement. *Chè-maé*, mon bien & ma marchandise, ou meuble & tout ce qui m'appartient. *Chè-remig-mognem*, c'est de ma façon. *Chè-rere-couarré*, ma garde. *Chè-roubichac*, celuy qui est plus grand que moy; ce que nous appellons nostre roy, duc ou prince. *Mouffacat*, c'est un pere de famille qui est bon, & donne à repaître aux passans, tant estrangers qu'autres. *Querre-muhau*, un puissant en la guerre, & qui est vaillant à faire quelque chose. *Teuten*, qui est fort par semblance, soit en guerre ou autrement.

Du lignage. *Chè-roup*, mon pere. *Chè-requeyt*, mon frere aisné. *Chè-rebure*, mon puisné. *Chè-renadire*, ma sœur. *Chè-rure*, le fils de ma sœur. *Chè-aiché*, ma tante. *Ai*, ma mere. On dit aussi *chè-fi*, ma mere, & le plus souvent en parlant d'elle. *Chè-siit*, la compagne de ma mere, qui est femme de mon pere comme ma mere. *Chè-raüt*, ma fille. *Chè-reme mynon*, les enfans de mes fils & de mes filles. Il est à noter qu'on appelle communément l'oncle comme le pere; & par semblable le pere appelle ses neveux & nieces, mon fils & ma fille.

Ce que les grammairiens nomment & appellent verbe, peut estre dit en nostre langue parole : & en la



langue brésilienne *guengane*, qui vaut autant à dire que parlement ou manière de dire. Et pour en avoir quelque intelligence, nous en mettrons en avant quelque exemple.

Premièrement : Singulier indicatif ou démonstratif, *aico*, ie suis; *ereico*, tu es; *oico*, il est. Pluriel, *oroico*, nous sommes; *peico*, vous estes; *aurae-ico*, ils sont. La tierce personne du singulier & pluriel sont semblables, excepter qu'il faut adjoûter au pluriel *au ae*, pronom, qui signifie eux, ainsi qu'il appert.

Au temps passé imparfait & non du tout accompli, car on peut estre encores ce qu'on estoit alors : singulier réfout par l'adverbe *aquoémé*, c'est à dire, en ce temps-là; *aico-aquoémé*, j'estois alors; *ereico-aquoémé*, tu estois alors; *oico-aquoémé*, il estoit alors. Pluriel imparfait : *oroico-aquoémé*, nous estions alors; *peico-aquoémé*, vous estiez alors; *aurae-oico-aquoémé*, ils estoient alors.

Pour le temps parfaitement passé & du tout accompli. Singulier : on reprendra le verbe *oico* comme devant, & y adjoûtera-on cest adverbe *Aquoé-méné*, qui vaut à dire au temps iadis & parfaitement passé sans nulle esperance d'estre plus en la manière que l'on estoit en ce temps-la. Exemple : *Affavouffou-gaton-aquoé-méné*, ie l'ay aimé parfaitement en ce temps là; *quovénen-gaton-tégné*, mais maintenant nullement : comme devant, il se devoit tenir à mon amitié durant le temps que ie lui portois amitié. Car on n'y peut revenir.

Pour le temps à venir qu'on appelle futur : *aico-iren*, ie feray pour l'advenir. Et en ensuyvant des autres personnes comme devant, tant au singulier comme pluriel.

Pour le commandeur qu'on dit impératif : *oico*, sois.



Toico, qu'il soit. Pluriel : *Toroico*, que nous foyons. *Tapeico*, que vous foyez. *Aurae-toico*, qu'ils foyent. Et pour le futur il ne faut qu'adiouster *iren*, ainsi que devant, & en commandeur pour le present, il faut dire *tangé*, qui est à dire tout maintenant.

Pour le desir & affection qu'on a en quelque chose, que nous appellons optatif : *Aico-mo-mén*, O que je ferois volontiers : pourfuyvant semblablement comme devant.

Pour la chose qu'on veut ioindre ensemblement que nous appellons conionctif, on le resout par un aduerbe *iron*, qui signifie avec ce qu'on le veut ioindre. Exemple : *Taico-de-iron*, que ie foye avec toy : & ainsi des semblables.

Le participe tiré de ce verbe : *Chè recoruré*, moy estant. Lequel participe ne peut bonnement estre entendu seul fans y adiouster le pronom *de-ae-et-ae*, & le pluriel semblablement, *orée, peè, au, aé*.

Le terme indéfini de ce verbe peut estre prins pour un infinitif, mais ils n'en usent guere souuent.

La declination du verbe *aiout*. Exemple de l'indicatif ou demonstratif en temps present. Neantmoins qu'il sonne en nostre langue Françoisse double, c'est qu'il sonne comme passé. Singulier nombre. *Aiout*, ie viens, ou ie suis venu. *Ereiout*, tu viens ou tu es venu. *O-out*, il vient ou est venu. Pluriel nombre. *Ore-iout*, vous venez ou estes venus. *Au-ae-o-out* : ils viennent ou sont venus.

Pour les autres temps, on doit prendre seulement les aduerbes ci apres declarez. Car nul verbe n'est autrement decliné qu'il ne soit resout par un aduerbe, tant au preterit, present, imparfait, plus que parfait indéfini qu'au futur ou temps à venir.

Exemple du preterit imparfait, & qui n'est du tout accompli : *Aiout-agnomène*, ie venoye alors.



Exemple du preterit parfait, & du tout accompli : *Aiout-agnomènè*, ie vins, ou estois, ou fus venu en ce temps-là. *Aiout-dimàè-nè*. Il y a fort longtemps que ie vins. Lesquels temps peuvent estre plustost indefinis qu'autrement, tant en cest endroit qu'en parlant.

Exemple du futur ou temps à venir : *Aiout-irau-nè*, ie viendray un certain iour; aussi on peut dire *irau* fans y adiouster *nè*, ainsi comme la phrase en maniere de parler le requiert. Il est à noter qu'en adioustant les adverbess, convient repeter les personnes, tout ainsi qu'au present de l'indicatif ou demonstratif.

Exemple de l'imperatif ou commandeur : Singulier nombre. *Eori*, vien, n'ayant que la seconde personne. *Eyot*, car en ceste langue on ne peut commander à la tierce personne qu'on ne voit point, mais on peut dire : *Emo-out*, fay le venir ; *pe-ori*, venez ; *pe-iot*, venez. Les sons escrits, *eiot* & *pe-iot*, ont semblable sens, mais le premier *eiot* est plus honneste à dire entre les hommes, d'autant que le dernier *Pe-iot* est communément pour appeler les bestes & oyseaux qu'ils nourrissent.

Exemple de l'optatif, neantmoins semble commander en desir de priant ou en commandant. Singulier : *Aiout-mo*, ie voudrois ou serois venu volontiers. En poursuyvant les personnes comme eu la declinaison de l'indicatif. Il a un temps à venir, en adioustant l'adverbe comme dessus.

Exemple du conionctif. *Ta-iout*, que ie vienne, mais pour mieux emplir la signification on adiouste ce mot *nein*, qui est un adverbe pour exhorter, commander, inciter, ou prier.

Ie ne cognois point d'indicatif en ce verbe ici, mais il s'en forme un participe *Touume*, venant. Exemple : *Chè-rourmé-affoua-nitin*. *Chè-remiereco-ponère*. Comme



en venant i'ay rencontré ce que i'ay gardé autresfois. *Senoyt-pe*, fangfue. *Inuby-a*, des cornets de bois dont les sauvages cornent.

Au surplus à fin que non seulement ceux avec lesquels i'ay passé & repassé la mer, mais aussi ceux qui m'ont veu en l'Amérique (dont plusieurs peuvent encores estre en vie) mesmes les mariniers & autres, qui ont voyagé & quelque peu seiourné en la riviere de Geneure ou *Ganabara*, sous le Tropique du Capricorne, iugent mieux & plus promptement des discours que i'ay fait ci-dessus, touchant les choses par moy remarquées en ce pays-la : i'ai bien voulu encores particulièrement en leur faveur, apres ce colloque, adiouster à part le Catalogue de vingt deux villages où i'ay esté & fréquenté familièrement parmi les sauvages américains.

Premierement ceux qui sont du costé gauche quand on entre dans ladite riviere :

Kariauc. 1. *Yabarici*. 2. Les François appellent ce second Pepin, à cause d'un navire qui y chargea une fois, duquel le maistre se nommoit ainsi. *Euramyry*. 3. Les François l'appellent Goffet, à cause d'un truchement ainsi appelé qui s'y estoit tenu. *Pira-ouassou*. 4. *Sapopem*. 5. *Ocarentin*, beau village. 6. *Oura-ouassou-onée*. 7. *Tentimen*. 8. *Cotina*. 9. *Pano*. 10. *Sarigoy*. 11. Un nommé la Pierre par les Français, à cause d'un petit rocher, presque de la façon d'une meule de moulin, lequel remarquoit le chemin en entrant au bois pour y aller. 12. Un autre appelé *Upec* par les François, parce qu'il y avoit force cannes d'Indes, lesquelles les sauvages nomment ainsi. 13. Item un sur le chemin duquel, dans le bois, la premiere fois que nous y fumes, pour le mieux retrouver puis apres, ayant tiré force flesches au haut d'un fort grand



& gros arbre pourri, lesquelles y demeurèrent toujours fichees, nous nommasmes pour ceste cause le village aux flechès. 14.

Ceux du costé dextre :

Keri-u. 15. *Acara-u.* 16. *Morgouia-ouaffou.* 17.

Ceux de la grande isle :

Pindo-ouffou. 18. *Corouque.* 19. *Pirauïou.* 20. Et un autre duquel le nom m'est eschappé, entre *Pindo-ouffou* & *Pirauïou*, auquel j'aiday une fois à acheter quelques prisonniers. 21. Puis un autre entre *Corouque* & *Pindo-ouffou*, duquel j'ay aussi oublié le nom. 22.

J'ay dit ailleurs quels sont ces villages & la façon des maisons.





CHAPITRE XXI

De nostre departement de la terre du Bresil, dite Amerique : ensemble des naufrages & autres premiers perils que nous eschapasmes par mer à nostre retour.

Fo u a bien comprendre l'occasion de nostre departement de la terre du Bresil, il faut reduire en memoire ce que i'ai dit ci-devant à la fin du sixiesme chapitre : assavoir qu'apres que nous eufmes demeuré huit mois en l'isle où se tenoit Villegagnon, luy, à cause de sa revolte de la religion reformee, se fachant de nous, ne nous pouvant domter par force, nous contraignit d'en fortir, tellement que nous nous retirasmes en terre ferme, à costé gauche en entrant en la riviere de *Ganabara*, autrement dite *Geneure*, seulement à demi lieüe du fort de *Coligny* situé en icelle, au lieu que nous appelions la *Briqueterie* : auquel, dans certaines telles quelles maisons que les manouvriers François, pour se mettre à couvert quand ils alloient à la pescherie ou autres affaires de ce costé-la, y avoient basties, nous demeurasmes environ deux mois. Durant ce temps les sieurs de la *Chapelle* & *Boissi*, lesquels nous avions laissez avec Villegagnon, l'ayant abandonné pour la mesme cause que nous avions fait : assavoir parce qu'il avoit tourné le dos à l'Evangile, se vindrent renger & ioindre en nostre compagnie, & furent compris au marché de six cents



livres tournois, & vivres du pays que nous avions promis payer & fournir, comme nous fîmes au maistre du navire dans lequel nous repassâmes la mer.

Mais suyvant ce que j'ay promis ailleurs, avant que passer plus outre il faut que ie declare ia comment Villegagnon se porta envers nous à nostre departement de l'Amerique. D'autant donc que faisant le Vice-Roy en ce pays-la, tous les mariniers François qui y voyageoient n'eussent rien osé entreprendre contre sa volonté : pendant que ce vaisseau où nous repassâmes estoit à l'ancre & à la rade en ceste riviere de Geneure, où il chargeait pour s'en revenir : non seulement Villegagnon nous envoya un congé signé de sa main, mais aussi il escrivit une lettre au maistre dudit navire, par laquelle il luy mandoit qu'il ne fist point de difficulté de nous repasser pour son egard : Car, disoit-il frauduleusement, tout ainsi que ie fus ioyeux de leur venue, pensant avoir rencontré ce que ie cherchois, aussi, puisqu'ils ne s'accordent pas avec moi, suis-ie content qu'ils s'en retournent. De maniere que sous ce beau pretexte, il nous avoit brassé la trahison que vous orrez : c'est qu'ayant donné à ce maistre de navire un petit coffret enveloppé de toile ciree (à la façon de la mer) plein de lettres qu'il envoyoit par deçà à plusieurs personnes, il y avoit aussi mis un procès, qu'il avoit fait & formé contre nous & à nostre desceu, avec mandement expres au premier iuge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'iceluy il nous retinst & fist brusler, comme heretiques qu'il disoit que nous estions : tellement qu'en recompense des services que nous luy avions faits, il avoit comme scellé & cacheté nostre congé de ceste desloyauté, laquelle neantmoins (comme il serveu en son lieu) Dieu par sa providence admirable



fit redonder à nostre soulagement & à sa confusion.

Or apres que ce navire qu'on appelloit le Jacques fut chargé de bois de Bresil, poivre long, cottons, guenons, fagouins, perroquets & autres choses rares par deça, dont la pluspart de nous s'estoyent fournis auparavant, le quatriesme de ianvier 1558 prins à la nativité nous nous embarquasmes pour nostre retour. Mais encor, avant que nous mettre en mer, à fin de mieux faire entendre que Villegagnon est seul cause que les François n'ont point anticipé & ne sont demeurez en ce pays là, ie ne veux oublier à dire, qu'un nommé Faribau de Rouan, qui estoit capitaine en ce vaisseau, ayant à la requeste de plusieurs notables persounages, faisans profession de la Religion reformee au Royaume de France, fait expressement ce voyage pour explorer la terre & choisir promptement lieu pour habiter, nous dit que n'eust esté la revolte de Villegagnon on avoit dès la mesme annee deliberé de passer sept à huit cens personnes dans de grandes hourques de Flandres pour commencer de peupler l'endroit où nous estions. Comme de fait ie croy fermement si cela ne fust intervenu, & que Villegagnon eust tenu bon, qu'il y auroit à present plus de dix mille François, lesquels outre la bonne garde qu'ils eussent fait de nostre isle & de nostre fort (contre les Portugais qui ne l'eussent iamais sceu prendre comme ils ont fait depuis nostre retour) possederoyent maintenant sous l'obeissance du Roy un grand pays en la terre du Bresil, lequel à bon droit, en ce cas, on eust peu continuer d'appeler France Antarctique.

Ainsi reprenant mon propos, parce que ce n'estoit qu'un moyen navire marchand où nous repassasmes, le maistre d'icelle dont j'ay ia parlé, nommé Martin Baudouin du Havre de Grace, n'ayant qu'environ



vingt cinq matelots, & quinze que nous estions de nostre compagnie, faisant en tout nombre de quarante cinq personnes, dès le mesme iour quatriesme de ianvier, ayant levé l'ancre, nous mettans en la protection de Dieu, nous nous mismes derechef à naviger sur ceste grande & impetueuse mer Oceane & du Ponent. Non pas toutesfois sans grandes craintes & apprehensions : car à cause des travaux que nous avions endurez en allant, n'eust esté le mauvais tour que nous ioua Villegagnon, plusieurs d'entre nous, ayans là non seulement moyen de servir à Dieu, comme nous desirions, mais aussi goûté la bonté & fertilité du pays, n'avoient pas deliberé de retourner en France, où les difficultez estoient lors & sont encores à present, sans comparaison beaucoup plus grandes, tant pour le fait de la Religion que pour les choses concernantes ceste vie. Tellement que pour dire ici adieu à l'Amerique, ie confesse en mon particulier, combien que j'aye toujours aimé & aime encores ma patrie : neantmoins voyant non seulement le peu, & presques point du tout de fidelité qui y reste, mais, qui pis est, les desloyautez dont on y use les uns envers les autres, & brief que tout nostre cas estant maintenant Italiauisé, ne consiste qu'en dissimulations & paroles sans effects, ie regrette souvent que ie ne suis parmi les sauvages, auxquels (ainsi que j'ay amplement monstré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par deçà, lesquels à leur condamnation portent titre de chrestiens.

Or parce que du commencement de nostre navigation, il nous falloit doubler les grandes Basses, c'est à dire une pointe de sables & de rochers entremeslez se iettans environ trente lieües en mer, lesquels les mariniers craignent fort : ayans vent assez mal propre



pour abandonner la terre, comme il falloit, sans la costoyer, à fin d'éviter le danger nous fumes presque contrains de relascher. Toutesfois apres que par l'espace de sept ou huit iours nous eufmes flotté, & fumes agitez de costé & d'autre de ce mauvais vent, qui ne nous avoit gueres avancé : advint environ minuit (inconvenient beaucoup pire que les precedens) que les matelots, selon la coustume, faisans leur quart, en tirans l'eau à la poupe y ayans demeuré si long temps, que quoy qu'ils en contaissent plus de quatre mille bastonnées (ceux qui ont frequenté la mer Oceane avec les Normans entendent bien ce terme), impossible leur fut de la pouvoir franchir ni espuiser : apres qu'ils furent bien las de tirer, le contremaistre pour voir d'où cela procedoit, estant descendu par l'escoutille dans le vaisseau, non seulement le trouva entr'ouvert en quelques endroits, mais aussi desia si plein d'eau (laquelle y entroit tousiours à force) que de la pesanteur, au lieu de se laisser gouverner, on le sentoit peu à peu enfoncer. De façon qu'il ne faut pas demander, quand tous furent reveillez, cognoissans le danger où nous estions, si cela engendra un merveilleux estonnement entre nous : & de vray l'apparence estoit si grande, que tout à l'instant nous deussions estre submergez, que plusieurs perdans soudain toute esperance d'en reschapper, faisoient ia estat de la mort, & couler en fond.

Toutesfois comme Dieu voulut, quelques uns, du nombre desquels ie fus, s'estant resolus de prolonger la vie autant qu'ils pourroyent, prindrent un tel courage qu'avec deux pompes, ils soustindrent le navire iusques à midi : c'est à dire pres de douze heures, durant lesquelles l'eau entra en si grande abondance dans nostre vaisseau, que sans cesser une seule minute,



nous l'en peufmes tirer avec lefdites deux pompes : mefmes ayant furmonté le Brefil dont il eftoit chargé, elle en fortoit par les canaux auffi rouge que fang de bœuf. Pendant donc qu'en telle diligence que la neceffité requeroit, nous nous y employions de toutes nos forces, ayans vent propice pour retourner contre la terre des fauvages, laquelle n'ayans pas fort efloignée, nous vifmes dès environ les onze heures du mefme iour : en deliberation de nous y fauver fi nous pouvions, nous mifmes droit le cap deffus. Cependant les mariniers & le charpentier qui eftoyent fous le Tillac, recherchant les trous & fentes par où cefte eau entroit & nous affailloit fi fort, firent tant qu'avec du lard, du plomb, des draps & autres chofes qu'on n'eftoit pas chiche de leur bailler, ils eftouperent le plus dangereux : tellement que, au befoin, voire lors que nous n'en pouvions plus, nous eufmes un peu relafche de noftre travail. Toutesfois apres que le charpentier eut bien vifité ce vaiſſeau, ayant dit qu'eftant trop vieux & tout rongé de vers il ne valloit rien pour faire le voyage que nous entreprenions, fon avis fut que nous retourniffions d'où nous venions, & la attendre qu'il vinſt un autre navire de France, ou bien que nous en fiſſions un neuf, & fut cela fort debattu. Neantmoins le maître mettant en avant, qu'il voyoit bien s'il retournoit en terre que ſes matelots l'abandonneroyent, & qu'il aimoit mieux (tant peu ſage eftoit-il) hazarder fa vie que de perdre ainſi fon navire & fa marchandife : il conclut à tout peril de pourſuyvre fa route. Bien, dit-il, que ſi monſieur du Pont & les paſſagers qui eftoyent ſous ſa conduite vouloyent rebroſſer vers la terre du Brefil, qu'il leur donneroit une barque : furquoy du Pont reſpondant foudain dit, que comme il eftoit reſolu de tirer du coſté de la



France, aussi conseilloit-il à tous les siens de faire le semblable. Là dessus le contremaître remontrant qu'outre la navigation dangereuse, il prevoyoit bien que nous serions long temps sur mer & qu'il n'y avoit pas assez de vivres dans le navire pour repasser tous ceux qui y estoient : nous fumes six qui sur cela, considerans le naufrage d'un costé, & la famine qui se preparoit de l'autre, deliberasmes de retourner en la terre des sauvages, de laquelle nous n'estions qu'à neuf ou dix lieües.

Et de fait, pour effectuer ce dessein, ayans en diligence mis nos hardes dans la barque qui nous fut donnée, avec quelque peu de farine de racines & du bruvage : ainsi que nous prenions congé de nos compagnons, l'un d'iceux du regret qu'il avoit à mon depart, poussé d'une singuliere affection d'amitié qu'il me portoit, me tendant la main dans la barque où i'estois, il me dit, ie vous prie de demeurer avec nous : car quoy que c'en soit si nous ne pouvons aborder en France, encores y a-il plus d'esperance de nous sauver ou du costé du Peru, ou en quelque isle que nous pourrons rencontrer, que de retourner vers Villegagnon, lequel comme vous pouvez iuger, ne vous laissera iamais en repos par deçà. Sur lesquelles remonstrances, parce que le temps ne permettoit pas de faire plus long discours, quittant une partie de mes besongnes, que ie laissay dans la barque, remontant en grande haste au navire, ie fus par ce moyen preservé du danger que vous orrez ci-apres, lequel ce mien ami avoit bien preveu. Quant aux cinq autres, desquels pour cause ie spécifie ici les noms : affavoir, Pierre Bourdon, Jean du Bordel, Mathieu Verneuil, André La Fon, & Jacques le Balleur, avec leurs prenans congé de nous, ils s'en retournerent en la terre



du Bresil : en laquelle (comme ie diray à la fin de ceste histoire) estans abordez à grande difficulté, retournez qu'ils furent vers Villegagnon, il fit mourir les trois premiers pour la confession de l'Évangile.

Ainsi nous ayans appareillé & mis voiles au vent, nous nous reiettasmes derechef en mer dans ce vieil & meschant vaisseau, auquel, comme en un sepulchre, nous attendions plus tost mourir que de vivre. Et de fait, outre que nous passasmes les dites Basses à grande difficulté, non seulement tout le mois de ianvier nous eufmes continuelles tourmentes, mais aussi nostre navire ne cessans de faire grande quantité d'eau, si nous n'eussions esté incessamment apres à la tirer aux pompes, nous fussions (par maniere de dire) peris cent fois le iour : & navigasmes long temps en telle peine.

Ayans doncques avec tel travail esloigné la terre ferme de plus de deux cens lieües, nous eufmes la veue d'une isle inhabitable, aussi ronde qu'une tour, laquelle à mon iugement peut avoir demi lieüe de circuit. Mais au reste comme nous la costoyions & laissions à gauche, nous vismes qu'elle estoit non seulement remplie d'arbres tous verdoyans en ce mois de ianvier, mais aussi il en fortoit tant d'oyseaux, dont beaucoup se vindrent reposer sur les mats de nostre navire, & s'y laissoyent prendre à la main, que vous eussiez dit, la voyant ainsi un peu de loin, que c'estoit un colombier. Il y en avoit de noirs, de gris, de blanchastres & d'autres couleurs, qui tous en volans paroissoyent fort gros : mais pendant quand ceux que nous prismaes furent plumez, il n'y avoit gueres plus de chair en chacun qu'en un passereau.

Semblablement, environ deux lieües à main dextre nous apperceusmes des rochers fortans de la mer aussi pointus que clochers : ce qui nous donna grande



crainte qu'il n'y en eust à fleur d'eau, contre lesquels nostre vaisseau se fust peu froisser, & nous, si cela fust advenu, quittes d'en tirer l'eau. En tout nostre voyage, durant cinq mois que nous fumes sur mer à nostre retour, nous ne vîmes autre terre que ces islettes : lesquelles nos maîtres & pilotes ne trouverent pas encore marquees en leurs cartes marines, & possible aussi n'avoient elles jamais esté descouvertes.

Sur la fin du mois de febvrier, estans parvenus à trois degrez de la ligne equinoctiale, parce que pres de sept sepmaines s'estoyent passées sans que nous eussions fait la tierce partie de nostre route, & cependant nos vivres diminuoyent fort, nous fumes en deliberation de relascher au cap saint Roc, habité de certains fauvages : desquels, comme aucuns des nostres disoyent, il y avoit moyen d'avoir des rafraischissemens. Toutesfois la plus part furent d'avis que plus tost, pour espargner les vivres, on tuast une partie des guenons & des perroquets que nous apportions, & que nous passissions outre : ce qui fut fait.

Au surplus, j'ay declairé au quatriesme chapitre les peines & travaux que nous eufmes en allant, d'approcher l'Equateur : mais ayant veu par experience (ce que tous ceux qui ont passé la Zone torride sçavent bien aussi) qu'on n'est pas moins empesché en revenant du costé du pole antarctique en deçà, j'adiousteray icy ce qui me semble naturellement pouvoir causer telles difficultez. Presupposant doncques que ceste ligne equinoctiale tirant de l'est à l'ouest, soit comme le dos & l'eschine du monde, à ceux qui voyagent du Nord au Sud, & au réciproque (car autrement ie scay bien qu'il n'y a ne haut ny bas en une boule consideree en foy) ie dy, en premier lieu, q' pour aborder d'une part ou d'autre on n'a pas seulement peine de monter à



ceste fommité du monde, mais aussi quand il est question de la mer les courans qui peuvent estre des deux costez, sans qu'on les apperçoive au milieu de telle abyfme d'eau, ensemble les vens inconstans qui sortent de cest endroit comme de leur centre, & qui soufflent oppositement l'un à l'autre, repoussent tellement les vaisseaux navigables, que ces trois choses, à mon advis, font que l'Equateur est ainsi de difficile accez, & ce qui me confirme en mon opinion est, qu'aussi tost qu'on est seulement environ un degré par delà en allant, ou un par deçà en retournant, les mariniers s'esjouissans à merveilles d'avoir, par maniere de dire, ainsi franchi ce faut, en bien esperans du voyage, exhortent un chacun à manger ses rafraischissemens : c'est à dire, ce qu'on avoit toujours soigneusement gardé, estant en incertitude si on pourroit passer outre ou non. De maniere que quand les navires sont sur le panchant du globe, coulant comme en bas, elles ne sont pas empeschées de la façon qu'elles ont esté en y montant. Joint que toutes les mers s'entretenans l'une l'autre, sans que par l'admirable puissance & providence de Dieu elles puissent couvrir la terre, quoy qu'elles soyent plus hautes, & fondées sur icelle, ains seulement la divisent en plusieurs isles & parcelles, lesquelles femblablement s'estime estre toutes conjointes & comme liées par racines, si ainsi faut parler, au profond & en l'interieur des gouffres : ce gros amas d'eaux, di-ie, estant ainsi suspendu avec la terre, & tournant comme sur deux pivots (lesquels s'imaginent aux deux quadrangles opposites de ceux des poles, tellement que les quatre font deux croisées en rond & en demi-cercle qui environnent toute la sphere) en perpetuel mouvement, comme les mares & les flus & reflux le demonstrent evidemment : & ce mouve-



ment general prenant son point sous ceste ligne, il est certain que quand l'Emisphere des eaux meridionales, à nostre esgard, s'avance en tournant iusques es bornes & limites qui luy sont prescrites, la Septentrionale se reculant d'autant, ceux qui sont au milieu & en la ceinture de la boule estans ainsi comme sur une basscule, ou hausse qui baisse continuellement, branslez & agitez, sont par ce moyen encore aucunement empeschez de passer outre. A quoy i'adiouste, ce que i'ay ia touché ailleurs : assavoir que l'intemperature de l'air, & les calmes qu'on a souvent sous l'Equateur nuisent beaucoup, & font qu'on est long temps retenu es environs & pres iceluy avant qu'y pouvoir parvenir. Voila sommairement & en passant mon advis sur ceste haute matiere, laquelle au reste l'estime estre tellement disputable, que comme celuy qui a créé ceste grande machine ronde composee d'eau & de terre, & qui miraculeusement la soutient suspendue en l'air, peut luy seul comprendre tout ce qui en est : aussi suis-ie assure qu'il n'y a homme, tant sçavant soit-il, qui en puisse autrement parler qu'avec correction. Et de fait on pourroit, avec apparence de raison, contredire la plus part des argumens qui s'en sont es escoles, lesquels neantmoins ne sont à mespriser pour resveiller les esprits : moyennant toutesfois que tout cela soit tenu pour seconde cause, & non pas pour supreme comme font les atheistes. Conclusion, ie ne croy rien absolument en ce fait, sinon ce que les saintes escritures en disent : car pour ce qu'elles sont procedees de l'Esprit de celuy duquel depend toute verité, ie tiens l'auctorité d'icelles pour seule indubitable.

Toursuyvant donc nostre route, estant ainsi peu à peu avec difficultez approchez de l'Equator, nostre pilote quelques iours apres ayant prins hauteur à



l'Asstrolabe, nous asseura que nous estions droit sous ceste zone & ceinture du monde le mesme iour equinoctial que le Soleil y estoit, assavoir l'onzième de mars : ce qu'il nous dit par singularité, & pour chose advenue à bien peu d'autres navires. Par quoy, sans faire plus long discours là dessus, ayans ainsi en cest endroit le Soleil pour Zenith, & en la ligne directe sur la teste, ie laisse à iuger à chacun de l'extreme & vehemente chaleur que nous endurions lors. Mais outre cela, quoy qu'en autres faisons le Soleil alternativement tirant d'un costé ou d'autre vers les Tropiques, s'esgaye & s'esloigne de ceste ligne, puis qu'impossible est neantmoins de se trouver en part du monde, soit sur mer ou sur terre où il face plus chaut que sous l'Equator : ie suis, par maniere de dire, plus qu'esmerveillé de ce que quelqu'un que l'estime digne de soy, a escrit de certains Espagnols, lesquels, dit-il, passans en une region du Peru, ne furent pas seulement estonnez de voir neiger sous l'Equinoctial, mais aussi avec grande peine & travail traversant sous iceluy des montagnes toutes couvertes de neige : voire y experimenterent un froid si violent, que plusieurs d'entre eux furent gelez. Car d'alleguer la commune opinion des philosophes, assavoir que la neige se fait en la moyenne region de l'air : attendu, di-je, que le soleil donnant perpetuellement comme à plomb en ceste ligne equinoctiale, & par consequent, qu' l'air tousiours chaud ne peut naturellement souffrir, moins congeler de la neige : quelque hauteur des montagnes, ni frigidité de la Lune qu'on me puisse mettre en avant, pour l'esgard de ce climat la (sauf correction des sçavans) ie n'y vois point de fondement.

Partant concluant de ma part, que cela est cas extraordinaire, & exception en la reigle de philosophie,



ie croy qu'il n'y a point de solution plus certaine à ceste question, sinon celle que Dieu luy mesme allegue à Job : quand entre autres choses pour luy monstrer que les hommes, quelque subtils qu'ils puissent estre, ne sçauroyent atteindre à comprendre toutes ses œuvres magnifiques, moins la perfection d'icelles : il luy dit : Es tu entré es thresors de la neige? As tu veu aussi les thresors de la gresle? Comme si l'Eternel ce tres grand & tres excellent ouvrier disoit à son serviteur Job : En quel grenier tiens-ie ces choses à ton advis? En donnerois-tu bien la raison? nenni, il ne t'est pas possible, tu n'es pas assez sçavant.

Ainsi retournant à mon propos, apres que le vent du Surouest nous eust poussé & tiré de ces grandes chaleurs, au milieu desquelles nous fussions plustost rostis qu'en purgatoire : avançans en deçà, nous commençâmes à revoir nostre pole arctique, duquel nous avions perdu l'elevation il y avoit plus d'un an. Mais au reste pour eviter prolixité, renvoyant les lecteurs es discours que j'ay fait cy devant, traitant des choses remarquables que nous vîmes en allant, ie ne reiteray point icy ce qui a ia ici esté touché, tant des poissâns volans, qu'autres monstrueux & bigerrés de diverses especes qui se voyent sous ceste zone torride.

Pour doncques poursuyvre la narration des extremes dangers, d'où Dieu nous delivra sur mer à nostre retour, comme ainsi fust qu'il y eust querelle entre nostre contremestre & nostre pilote (à cause de quoy & par despit l'un de l'autre ils ne faisoient pas leur devoir en leur charge) ainsi que le vingt sixiesme de mars ledit pilote faisant son quart, c'est à dire, conduisant trois heures, faisoit tenir toutes voiles hautes & desployees, ne s'estant point pris garde d'un grain, c'est à dire tourbillon de vent qui se preparoit, il le



laissa venir donner & frapper de telle impetuosité dans les voiles (lesquelles auparavant felon son devoir, il devoit faire abbaïsser) que renversant le navire plus que sur le costé, iusques à faire plonger les hunes & bouts de mats d'en haut, voir renverser en mer les cables, cages d'oiseaux & toutes autres hardes qui n'estoyent pas bien amarees, lesquelles furent perdues, peu s'en fallut que nous ne fussions virez ce dessus dessous. Toutesfois apres qu'en grande diligence on eut coupé les cordages & les escoutes de la grande voile, le vaisseau se redressa peu à peu : mais, quoy que c'en soit, nous la peusmes bien conter pour une, & dire que nous l'avions belle eschappée. Cependant tant s'en fallut que les deux qui avoyent esté cause du mal fussent pour cela prests à se reconcilier, comme ils en furent priez à l'instant, qu'au contraire si tost que le peril fut passé, leur action de graces fut de s'empoigner & battre de telle sorte, que nous pensions qu'ils se deussent tuer l'un l'autre.

Davantage, rentrans en nouveau danger, comme quelques iours apres nous eusmes la mer calme, le charpentier & autres mariniers durant ceste tranquillité nous pensans soulager & relever de la peine où nous estions iour & nuict à tirer aux pompes : cherchans au fond du navire les trous par où l'eau entroit, il advint qu'ainsi qu'en charpentans à l'entour d'un qu'ils penserent racoustrer tout au fond du vaisseau pres la quille, il se leva une piece de bois d'environ un pied en carré, par où l'eau entra si roide & si viste, que faisant quitter la place aux mariniers qui abandonnerent le charpentier, quand ils furent remontez vers nous sur le tillac, sans nous pouvoir autrement declarer le fait, crioient, nous sommes perdus, nous sommes perdus.



Sur quoy le capitaine, maistre & pilote, voyans le peril evident, à fin de destrapper & mettre hors la barque en toute diligence, faisans ietter en mer les panneaux du navire qui la couvroyent, avec grande quantité de bois du Bresil & autres marchandises iusques à la valeur de plus de mille francs, deliberans de quitter le vaisseau, se vouloyent sauver dans icelle : mesme le pilote craignant que pour le grand nombre des personnes qui s'y fussent voulu ietter elle ne fust trop chargee, y estant entré avec un grand coutelas au poing dit, qu'il coupperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer. Tellement que nous voyans desia, ce nous sembloit, delaissez à la merci de la mer, nous ressouvenans du premier naufrage d'où Dieu nous avoit delivrez, autant resolu à la mort qu'à la vie, & neantmoins pour soutenir & empescher le navire d'aller en fond, nous employans de toutes nos forces d'en tirer l'eau, nous fîmes tant que elle ne nous surmonta pas. Non toutesfois que tous fussent si courageux, car la plus part des mariniers s'attendants boire plus que leur saoul, tous esperdus apprehendoyent tellement la mort, qu'ils ne tenoyent conte de rien. Et de fait comme ie m'asseure q' si les Rabelistes, mocqueurs et contemp- teurs de Dieu qui iasent & se moquent ordinairement sur terre les pieds sous la table, des naufrages & perils où se trouvent si souvent ceux qui vont sur mer y eussent esté, leur gaudisserie fust changee en horribles espouvantemens : aussi ne doutai-je point que plusieurs de ceux qui liront ceci (& les autres dangers dont i'ai ià fait & feray encore mention, que nous experim- tafmes en ce voyage) selon le proverbe ne disent : Ha! qu'il fait bon planter des choux, & beaucoup meilleur ouyr deviser de la mer & des sauvages que



d'y aller voir. O combien Diogenes estoit sage de prifer ceux qui ayans deliberez de naviguer, ne navigoyent point pourtant. Cependant ce n'est pas encores fait, car lors que cela nous advint estans à plus de mille lieües du port où nous pretendions, il nous en fallut bien endurer d'autres, mesme (comme vous entendrez ci-apres) il nous fallut passer par la grieve famine qui en emporta plusieurs : mais en attendant voici comme nous fusmes delivrez du danger present. Notre charpentier qui estoit un petit ieune homme de bon cœur, n'ayant pas abandonné le fond de navire comme les autres, ains au contraire ayant mis son caban à la matelote sur le grand pertuis qui s'y estoit fait, se tenant à deux pieds dessus pour resister à l'eau (laquelle comme il nous dit puis apres de son impetuosité l'enleva plusieurs fois) criant en tel estat, tant qu'il pouvoit, à ceux qui estoient en effroi sur le tillac, qu'on luy portast des habillemens, liets de cotton & autres choses propres, pour pendant qu'il racoustreroit la piece qui s'estoit enlevee, empescher tant qu'ils pourroyent l'eau d'entrer : estant di-ie ainsi secouru nous fusmes preservez par son moyen.

Après cela nous eusmes les vents tant inconstans, que nostre vaisseau poussé & derivant tantost à l'est, & tantost à l'ouest (qui n'estoit pas nostre chemin, car nous avions affaire au su) nostre pilote, qui au reste n'entendant pas fort bien son mestier, ne sceut plus observer sa route, nous navigasmes ainsi en incertitude iusques sous le tropique du Cancer.

Davantage nous fusmes en ces endroits là, l'espace d'environ quinze iours entre des herbes, qui flotoyent sur mer si espesses & en telle quantité, que si pour faire voye au navire, qu'avoit peine à les rompre, nous ne les eussions coupees avec des coignes, ie croy que



nous fussions demeurez tout court. Et parce que ces herbages rendoyent la mer aucunement trouble, nous estans advis que nous fussions dans des marefcages fangeux, nous coniecturafmes que nous devions estre pres de quelques isles : mais encore qu'on iettaft la fonde avec plus de cinquante brasses de corde, si ne trouva on ny fond ny rive, moins descouvrifmes-nous aucune terre : sur quoy ie reciteray ce que l'historien Indois a aussi escrit à ce propos : Christophe Colomb, dit-il, au premier voyage qu'il fit au descouvrement des Indes, qui fut l'an 1492, ayant prins rafraischissement en une des Isles des Canaries, apres avoir singlé plusieurs iournees, rencontra tant d'herbes qu'il sembloit que ce fust un pré, ce qui lui donna une peur, encore qu'il n'y eust aucun danger. Or pour faire la description de ces herbes marines desquelles i'ay fait mention : s'entretenans l'une l'autre par longs filamens, comme Hedera terrestris, flottans sur mer sans aucunes racines, ayant les feuilles assez semblables à celles de rue des iardins, la graine ronde & non plus grosse que celle de genevre, elles font de couleur blanchastre ou blafarde comme foin fené ; mais au reste, ainsi que nous apperceufmes, aucunement dangereuses à manier. Comme aussi i'ay veu plusieurs fois nager sur mer certaines immondicitez rouges, faites de la mesme façon que la creste d'un coq, si venimeuses & contagieuses, que si tost que nous les touchions, la main devoit rouge & enflée.

Semblablement ayant n'agueres parlé de la fonde, de laquelle i'ay souvent ouï faire des contes qui semblent estre prins du livre des quenouilles ; assavoir que ceux qui vont sur mer la iettant en fond, rapportent au bout d'icelle de la terre, par le moyen de laquelle ils cognoissent la contrée où ils font : cela estant faux



quant à la mer du Ponent, ie dirai ce que i'en ay veu, & à quoy elle y sert. La sonde donc estant un engin de plomb, fait de la façon d'une moyenne quille de bois, de quoy on ioüe ordinairement ès places & iardins, percee qu'elle est par le bout plus pointu, apres que les mariniers y ont passé & attaché autant de cordeaux qu'il faut, mettant & plaçant du suif ou autre graisse sur le plat de l'autre bout : quand ils approchent le port, ou estiment estre en lieu où ils pourront ancrer, la filant & laissant ainsi filer iusques en bas, quand ils l'ont retiree, s'ils voyent qu'il y ait du gravier fiché & retenu en ceste graisse, c'est signe qu'il y a bon fond : car autrement, & si elle ne rapporte rien, ils concluent que c'est fange ou rocher, où l'ancre ne pourroit prendre nymordre, & partant faut aller sonder ailleurs. C'est ce que j'ay voulu dire en passant pour relever l'erreur susdite : car outre que tous ceux qui ont esté en la grande mer Oceane tesmoignent qu'il est du tout impossible d'y trouver fond, quand bien, par maniere de dire, on auroit tous les cordages du monde, tellement que quand on a vent il faut aller nuit & iour sans nul arrest, & en temps calme floter & demeurer tout court (parce que les navires ne scauroyent aller à rames comme les galeres), on voit, di-ie, par la, que ces abyfines & gouffres estans du tout infondables, c'est une faribole de dire qu'on rapporte de la terre pour cognoistre en quel pays on est. Par quoy si cela se fait ès autres mers comme en la Mediterranee, ou par terre en passant pays ès déserts d'Afrique, où aussi ainsi qu'on a escrit, on se conduit par les estoiles & par le cadran marin, ie m'en rapporte à ce qui en est : mais pour l'esgard de la mer du Ponent, ie maintien ce que j'ay dit estre veritable.

Estans doncques fortis de ceste mer herbue, parce



que nous craignons d'estre là rencontez de quelques pirates, non seulement nous braquasmes quatre ou cinq pieces de telle quelle artillerie de fer qui estoient dans nostre navire : mais aussi pour nous defendre à la necessité, nous preparasmes les lances à feu & autres munitions de guerre que nous avions. Toutesfois, à cause de cela, voicy de rechef un autre inconvenient qui nous advint : car comme nostre canonnier faisant feschier sa pouldre dans un pot de fer, le laissa si long-temps sur le feu qu'il rougit, la pouldre s'estant emprise, la flambe donna de telle façon d'un bout en autre du vaisseau, mesme gasta quelques voiles & cordages, que peu s'en fallut, qu'à cause de la graisse & du breits dont le navire estoit frotté et goldronné, le feu ne s'y mist, en danger d'estre tous bruslez au milieu des eaux. Et de fait l'un des pages & deux autres mariniers furent tellement gastez de bruslures, que l'un en mourut quelques iours apres. Comme aussi pour ma part, si soudainement ie n'eusse mis mon bonnet à la matelotte devant mon visage, i'eusse eu la face gastee ou pis; mais m'estant ainsi couvert i'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillez : cela nous advint environ le quinziesme d'apvril. Aussi pour reprendre un peu haleine en cest endroit, nous voici iusques à present par la grace de Dieu, non seulement eschappez des naufrages & de l'eau, dont, comme vous avez entendu, nous avons plusieurs fois cuidé estre engloutis, mais aussi du feu qui n'agueres nous a pensé consumer.





CHAPITRE XXII.

De l'extreme famine, tourmentes & autres dangers d'où Dieu nous preserva en repassant en France.



Après que toutes les choses susdites nous furent advenues, rentrans de fièvre en chaud mal (comme on dit) d'autant que nous estions encores à plus de cinq cens lieües loin de France, nostre ordinaire tant de biscuits que d'autres vivres & breuvages, n'estant ia que trop petit, fut neantmoins tout à coup retranché de la moitié. Et ne nous advint pas seulement ce retardement du mauvais temps & vents contraires que nous eufmes : car outre cela, j'ay dit ailleurs, le pilote pour n'avoir bien observé sa route, se trouva tellement deceu, que quand il nous dit que nous approchions du cap de Fineterre (qui est sur la coste d'Espagne), nous estions encores à la hauteur des isles des Effores, qui en sont à plus de trois cens lieües. Ceste erreur doncques, en matiere de navigation fut cause que dès la fin du mois d'avril nous fufmes entierement despourvus de tous vivres : tellement que ce fut, pour le dernier mets à nettoyer & ballier la foute, c'est à dire, la chambrette blanchie & plastrée où l'on tient le biscuit dans les navires : en laquelle ayant trouvé plus de vers & de crottes de rats que de miettes de pain, partisans neantmoins cela avec des cueilliers, nous en faisons de la bouillie, laquelle estant aussi



noire & amere que fuye, vous pouvez penser si c'estoit un plaissant manger. Sur cela ceux qui avoyent encores des guenons & des perroquets (car dès longtemps plusieurs avoyent ià mangé les leurs) pour leur apprendre un langage qu'ils ne sçavoyent pas encores, les inettans au gabinet de leur mémoire, les firent servir de nourriture. Brief, dès le commencement du mois de may que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers estans morts de malle rage de faim, furent à la façon de la mer iettez en essepulturez hors le bord.

Outre plus durant ceste famine la tormente continuant iour & nuit l'espace de trois sepmaines, nous ne fufmes pas seulement, à cause de la mer merueilleusement haute & esmeüe, contrains de plier toutes voiles & lier le gouvernail : mais aussi ne pouvans plus autrement conduire le vaisseau, il le fallut laisser aller au gré des ondes & du vent : de maniere que cela empescha, qu'en tout ce temps, & à nostre grande necessité, nous ne peufmes pescher un seul poisson : l'omme nous voila de rechef tout à coup en la famine iufques aux dents, assaillis de l'eau par dedans, & tourmentez des vagues au dehors. Par quoy, puisque ceux qui n'ont point esté sur mer, principalement en telle espreuve, n'ont veu que la moitié du monde, il faut icy repeter qu'à bon droit le Psalmiste dit des mariniers, que flottant, montant & descendant ainsi sur le tant terrible element subsistant au milieu de la mort, voyent vrayement les merveilles de l'Eternel. Cependant ne demandez pas si nos matelots papistes se voyans reduits à telle extremité, promettans, s'ils pouvoyent parvenir en terre, d'offrir à S. Nicolas une image de cire de la grosseur d'un homme, faisoient au reste de merueilleux vœux : mais cela estoit crier



apres Baal, qui n'y entendoit rien. Partant nous autres nous trouvant bien mieux d'avoir recours à celui duquel nous avons à tant de fois expérimenté l'assistance, & qui seul aussi nous soutenant extraordinairement durant la famine pouvait commander à la mer, & appaiser l'orage, c'estoit à luy & non aux autres que nous nous adressions.

Or estant à si maigres & affoiblis, qu'à peine nous pouvions nous tenir debout pour faire les manœuvres du navire, la nécessité neantmoins au milieu de ceste aspre famine suggerant à chacun de penser & repenser à bon escient de quoy il pourroit remplir son ventre : quelques-uns s'estans advisés de couper des pieces de certaines rondelles faites de la peau de l'animal nommé Tapiroussou, duquel j'ay fait mention en ceste histoire, les firent bouillir dans de l'eau pour les cuider manger de ceste façon : mais ceste recepte ne fut pas trouvée bonne. Par quoy d'autres qui de leur costé cherchoyent aussi toutes les inventions dont ils se pouvoient adviser pour remedier à leur faim, ayans mis de ces pieces de rondelles de cuir sur les charbons, apres qu'elles furent un peu rosties, le bruslé raclé avec un couteau, cela succeda si bien que les mangeans ainsi, il nous estoit advis que ce fussent carbonnades de coines de pourceau. Tellement que cest essay fait, ce fut à qui avoit des rondelles de les tenir de si court, que parce que elles estoient aussi dures que cuir de bœuf sec, apres qu'avec des serpes & autres ferremens elles furent toutes decoupees : ceux qui en avoyent portans les morceaux dans leurs manches en de petits sacs de toile n'en faisoient pas moins de conte que font par deçà, sur terre, les gros usuriers de leurs bourses pleines d'escus. Mesmes comme Iosephus dit que les assiegez dans la ville de Jerusalem se



repeurent de leurs couroyes, fouliers & cuir de leurs pavois, auffi en y eut-il entre nous qui vindrent iufques-là, de manger leurs collets de maroquins & cuirs de leurs fouliers : voire les pages & garçons du navire prefsez de malle rage de faim, mangerent toutes les cornes des lanternes (dont il y a toujours grand nombre dans les vaiſſeaux de mer) & autant de chandelles de fuif qu'ils en peurent attraper. Davantage nonobſtant notre debileté, ſur peine de couler en fond & boire plus que nous n'avions à manger, il falloit qu'avec grand travail nous fuſſions inceſſamment iour & nuit à tirer l'eau à la pompe.

Le cinquième iour de may ſur le ſoleil couchant, nous viſmes flamboyer & voler en l'air un grand éclair de feu, lequel fit telle reverberation dans les voiles de notre navire que nous penſions que le feu s'y fuſt mis : toutesfois, ſans nous endommager, il paſſa en un instant. Que ſi on demande d'où cela pouvoit proceder, ie di que la raiſon en ſera tant plus mal aiſée à rendre, que nous eſtant lors à la hauteur des terres neuves, où on peſche les molues, & de Canada, regions où il fait ordinairement un froid extreme, on ne pourra pas dire que cela vint des exhalations chaudes qui fuſſent en l'air. Et de fait à fin que nous en eſſayâſſions de toutes les façons, nous fuſmes en ces endroits là battus du vent de Nord nord-eſt, qui eſt preſque droite Bize, lequel nous cauſa une telle froidure que durant plus de quinze iours nous n'eſchauſâmes aucunement.

Environ le douzième dudit mois de may, notre canonnier, auquel au paravant apres qu'il eut bien languï, j'avais veu manger les tripes d'un perroquet toutes crues, eſtant enfin mort de faim, fut comme les precedens decedez de meſme maladie, ietté & enſe-



pulturé en mer : & nous nous en fouciâmes tant moins pour l'esgard de sa charge, qu'au lieu de nous defendre, si on nous eust lors assaillis, nous eussions plus tost desiré (tant estions-nous atteneuz) d'estre prins & emmenez de quelque pirate, pourveu qu'il nous eust donné à manger. Mais comme il pleust à Dieu de nous affliger tout le long de nostre voyage, à nostre retour nous ne vismes qu'un seul vaisseau, duquel encores, à cause de nostre foiblesse ne pouvans appareiller ni lever les voiles, quand nous le descouvrismes nous n'en peusmes approcher.

Or les rondelles dont j'ay fait mention, & tous les cuirs iusques aux couvercles des coffres à bahu, avec tout ce qui se peut trouver pour sustenter dans nostre navire, estant entierement faillis, nous pensions estre au bout de nostre voyage. Mais ceste necessité inventereste des arts, mettant de rechef en l'entendement de quelques uns de chasser les rats & les souris, lesquels (parce que nous leur avions osté les miettes & toutes autres choses qu'ils eussent peu ronger) couroyent en grand nombre mourans de faim parmi le vaisseau, ils furent si bien pourfuyvis & avec tant de sortes de ratoires qu'un chacun inventoit, que comme chats les espians à yeux ouverts, mesme la nuit quand ils fortoient à la lune, ie croy, quelques bien eachez qu'ils fussent, qu'il y en demeura fort peu. Et de faict, quand quelqu'un avoit prins un rat, l'estimant beaucoup plus qu'il n'eust fait un bœuf sur terre, non seulement i'en ay veu qui ont esté vendus deux, trois, & iusques à quatre escus la piece : mais, qui plus est, nostre barbier en ayant une fois prins deux tout d'un coup, l'un d'entre nous luy fit ceste offre, que s'il luy en vouloit bailler un, qu'au premier bord où nous aborderions il l'habilleroit de pied en cap : ce que



toutesfois (preferant sa vie à ces habits) il ne voulut accepter. Bref vous eussiez veu bouillir les souris dans de l'eau de mer, avec les tripes & les boyaux, desquelles ceux qui les pouvoient avoir faisoient plus de cas, que nous ne faisons ordinairement en terre de membres de mouton.

Mais entre autres choses remarquables à fin de monstrer que rien ne se perdoit parmi nous : comme nostre contremaître eut un iour appresté un gros rat, pour le faire cuire, luy ayant coupé les quatre pattes blanches, lesquelles il ietta sur le tillac, ie scay un quidam, qui les ayant aussi soudain amassées, qu'en deligence fait griller sur les charbons, en les mangeant disoit n'avoir iamais tasté d'ailes de perdrix plus favoureuses. Et pour le dire en un mot, qu'est-ce aussi que nous n'eussions mangé, ou plustost devoré en telle extremité ? car de vray, pour nous rassasier, souhaitans les vieux os & autres telles ordures que les chiens traissent par dessus les fumiers : ne doutez pas si nous eussions eu des herbes vertes, voire du foin, ou des feuilles d'arbres (comme on peut avoir sur terre) que tout ainsi que bestes brutes nous les eussions broutees. Ce n'est pas tout, car l'espace de trois semaines que ceste aspre famine dura, n'estant nouvelle entre nous ni de vin ni d'eau douce, laquelle dès longtems estoit saillie, nous estant seulement resté pour tout breuvage un petit tonneau de cistre : les maîtres & capitaines le mesnageoyent si bien & tenoyent de si court, que quand un monarque, en ceste necessité, eust resté avec nous dans ce vaisseau, si n'en eust-il eu non plus que l'un des autres : assavoir un petit verre par iour. Tellement qu'estant autant & plus pressez de soif que de faim, non seulement quand il tomboit de la pluye estendans des linceuls avec une balle de fer



au milieu pour la faire distiller, nous la recevions dans des vaisseaux de ceste façon, mais aussi retenans celle qui par petits ruisseaux dégoutoit dessus le tillac, quoy qui à cause de bray & des fouilleures des pieds elle fust plus trouble que celle qui court par les rues, nous ne laissons pour cela d'en boire.

Conclusion, combien que la famine laquelle, en l'an 1573, nous endurâmes durant le siege de Sancerre, ainsi qu'on peut voir par l'histoire que i'en ay aussi fait imprimer, doit estre mise au rang des plus grieves dont on ait iamais ouy parler : tant y a toutes-fois, comme i'ay là noté, que n'y ayant eu faute ni d'eau ni de vin, quoy qu'elle fust plus longue, si puis ie dire qu'elle ne fut si extreme que celle dont il est ici question : car pour le moins avions-nous à Sancerre quelques racines, herbes sauvages, bourgeons de vignes & autres choses qui se peuvent encores trouver sur terre. Comme de fait tant qu'il plairoit à Dieu de laisser sa benediction aux creatures, ie dis mesmes à celles qui ne sont point en usage commun pour la nourriture des hommes : comme es peaux, parchemins & autres telles merceries dont i'ay fait catalogue, & que quoy nous vescuâmes en ce siege : ayant di-ie expérimenté que cela vaut au besoin, tant que j'aurois des collets de buffles, habits de chamois, & telles choses où il y a suc & humidité, si j'estois enfermé dans une place pour une bonne cause, ie ne me voudrois pas rendre pour crainte de la famine. Mais sur mer, au voyage dont ie parle, ayans esté reduits à ceste extrémité de n'avoir plus de Bresil, bois sec & sans humidité sur tous autres, plusieurs neantmoins presséz iusques au bout, par faute d'autres choses en grignotoyent entre leurs dents : tellement que le sieur Dupont nostre conducteur en tenant un iour une piece



en sa bouche, avec un grand soupir me dit, Helas de Lery mon ami, il m'est deu une partie de quatre mille franes en France, de laquelle pleust à Dieu avoir fait bonne quittance & en tenir maintenant un pain de fol & un verre de vin. Quant à maistre Pierre Richier, à present ministre de la parole de Dieu à la Rochelle, le bon homme dira que de debilité, durant nostre misere, estant estendu tout de son long dans sa petite capite, il n'eust sceu lever la teste pour prier Dieu : lequel neantmoins, ainsi couché tout à plat qu'il estoit, il invoquoit ardemment.

Or avant que finir ce propos ie diray ici en passant avoir non seulement observé aux autres, mais moy mesme senti durant ces deux aussi apres famines où i'aypassé qu'homme en ait iamais eschappé, que pour certain quand les corps sont attenez, nature defaillant, les sens estant alienez & les esprits dissipez, cela rend les personnes non feulement farouches, mais aussi engendre une colere laquelle on peut bien nommer espece de rage : tellement que le propos commun, quand on veut signifier que quelqu'un a faute de manger, a esté fort bien inventé : assavoir dire qu'un tel enrage de faim. Outre plus comme l'experience fait mieux entendre un faict, ce n'est point sans cause que Dieu en sa Loy menaçant son peuple s'il ne luy obeit de luy envoyer la famine, dit expressement qu'il fera que l'homme tendre & delicat, c'est à dire d'un naturel autrement doux & bening, & qui auparavant avoit choses cruelles en horreur, en l'extremité de la famine deviendra neantmoins si defnaturé qu'en regardant son prochain, voire sa femme & ses enfans d'un mauvais œil, il appetera d'en manger. Car entre les exemples que i'ay narrez en l'histoire de Sancerre, tant du pere & de la mere qui mangerent de leur



propre enfant, que de quelques soldats, lesquels ayans essayé de la chair des corps humains qui avoyent esté tuez en guerre, ont confessé depuis que si l'affliction eust encores continué, ils estoient en deliberation de se ruer sur les vivans : outre di-je ces choses tant prodigieuses, ie puis asseurer veritablement, que durant nostre famine sur mer, nous estions si chagrins qu'encores que nous fussions retenus par la crainte de Dieu, à peine pouvions nous parler l'un à l'autre sans nous fascher : voire qui pis estoit (& Dieu nous le vueille pardonner) sans nous ietter des œillades & regards de travers, accompagnez de mauvaises volontez touchant cest acte barbare.

Or à fin de poursuyvre ce qui reste de nostre voyage, allans tousiours en declinant, le 15 & 16 de may, qu'il y eut encores deux de nos mariniers qui moururent de malle rage de faim : aucuns d'entre nous imaginans là dessus que par maniere de dire, attendu le long temps qu'il y avoit que sans voir terre nous branlions sur mer nous devions estre en un nouveau deluge, quand pour la nourriture des poissons nous les vismes ietter en l'eau, nous n'attendions autre chose que d'aller tost & tous apres. Cependant nonobstant ceste soufferte & famine inexprimable, durant laquelle, comme i'ay dit, toutes les guenons & les perroquets que nous apportions furent mangez, en ayant neantmoins iusques à ce temps-là tousiours gardé soigneusement un que j'avois aussi gros qu'une oye, proferant franchement comme un homme, & de plumage excellent : lequel mesme de grand desir de le sauver à fin d'en faire present à M. l'amiral, ie tins cinq à six iours caché sans luy pouvoir rien bailler à manger, tant y a que la necessité pressant, joint la crainte que i'eu qu'on ne le me derobast la nuit, il passa comme les autres : de



façon que n'en iettant rien : que les plumes, non seulement le corps mais aussi les tripes, pieds, ongles & becs crochus servirent à quelques miens amis & à moy de vivoter trois ou quatre iours : toutesfois i'en eus tant plus de regret que cinq iours apres que ie l'eus tué nous vismes terre : de maniere que ceste espece d'oiseau se passant bien de boire, il ne m'eust pas fallu trois noix pour le nourrir tout ce temps la.

Mais quoy? dira ici quelqu'un, sans nous particulariser ici ton perroquet, duquel nous n'avions que faire, nous tiendras-tu tousiours en suspens touchant vos langueurs? Sera-ce tantost assez enduré en toutes sortes? n'y aura-il iamais fin ou par mort ou par vie? Helas, si aura, car Dieu qui soustenant nos corps d'autres choses que de pain & de viandes communes, nous tenoit la main au port, fit par sa grace que le vingt quatriesme iour dudit mois de may 1558 (lorsque tous estendus sur le tillac sans pouvoir presque remuer bras ni iambes, nous n'en pouvions plus) nous eufmes la veüe de basse Bretagne. Toutesfois parce que nous avions esté tant de fois abusez par le pilote, lequel au lieu de terre nous avoit souvent monstré des nues qui s'en estoient allees en l'air, quoy que le matelot qui estoit à la grande hune criaist par deux ou trois fois, terre, terre, encore pensions-nous que ce fust moquerie : mais ayans vent propice & mis le cap droit dessus, nous fufmes tost apres asseurez que c'estoit vraiment terre ferme. Pourquoi pour la conclusion de tout ce que j'ay dit ci dessus touchant nos afflictions, à fin de mieux faire entendre l'extreme extremité où nous estions tombez, & qu'au besoin, n'ayans plus nul respit, Dieu eut pitié de nous & nous assista : apres que nous luy eufmes rendu graces de nostre delivrance prochaine, le maistre du navire dit tout haut, que



pour tout certain si nous fussions encore demeuré un iour en cest estat, il avoit deliberé & résolu, non pas de ietter au fort, comme quelques uns ont fait en telle destresse, mais sans dire mot, d'en tuer un d'entre nous pour servir de nourriture aux autres : ce que l'ap-prehenday tant moins pour mon regard qu'encore qu'il n'y eust pas grand graisse en pas un de nous, si est-ce toutesfois, sinon qu'on eust seulement voulu manger de la peau & des os, que ce n'eust pas esté moy. Or parce que nos mariniers avoyent deliberé d'aller descharger & vendre leur bois de Bresil à la Rochelle, quand nous fusmes à deux ou trois lieues de ceste terre de Bretagne, le maistre du navire avec le sieur du Pont & quelques autres nous laissant à l'ancre, s'en allerent dans une barque en un lieu proche appelé Hodiernne pour acheter des vivres : mais deux de nostre compagnie, ausquels particulièrement ie baillay argent pour m'apporter des rafraichissemens s'estans aussi mis dans ceste barque, si tost qu'ils se virent en terre, pensans que la famine fust enfermée dans le navire, quittans les coffres & hardes qu'ils y avoyent laissez, protesterent de n'y mettre jamais le pied : comme de faict, s'en estant allez de ce pas, ie ne les ay point veus depuis. Outre plus, durant que nous fusmes là à l'ancre quelques pescheurs s'estant approchez ausquels nous demandasmes des vivres, eux estimans que nous nous mocquissions, ou que sous ce pretexte nous leur voulussions faire des-plaisir se voulurent soudain reculer : mais nous les tenans à bord, pressez de necessité, estans encore plus habiles qu'eux, nous iettasmes de telle impetuosité dans leur barque, qu'ils pensoyent à l'heure estre tous saccagez : toutesfois, sans leur rien prendre que de gré à gré, n'ayans trouvé, de ce que nous cherchions,



finon quelques quartiers de pain noir, il y eut un vilain le quel, nonobstant la difette que nous leur fismes entendre ou nous estions, au lieu d'en avoir pitié, ne fit pas difficulté de prendre de moy deux reales pour un petit quartier qui ne valait pas lors un liard en ce pays la. Or nos gens estans revenus avec pain, vin, & autres viandes lesquelles, comme pouvez estimer, nous ne laissâmes pas moisir ni aigrir comme en pensant tousiours aller à la Rochelle, nous eufmes navigé deux ou trois lieües, nous susmes advertis par ceux d'un navire qui nous aborda, que certains pirates ravageoyent tout du long de ceste coste. Par quoy considerans là dessus qu'après tant de grands dangers d'où Dieu nous avoit fait la grace d'eschapper, ce seroit bien le tenter, & chercher nostre malheur de nous remettre en nouveau hazard : dès le mesme iour vingt sixiesmes de may, fans plus tarder de prendre terre, nous entraâmes dans le beau & spacieux havre de Blavet, pays de Bretagne : auquel aussi arrivoit lors grand nombre de vaisseaux de guerre, lesquels retournans de voyager de divers pays, tirans coups d'artilleries, & faisans les bravades accoustumees en entrans dans un port de mer s'esjouissoyent de leurs victoires. Mais entre autres y en ayant un de S. Malo, duquel les mariniers peu auparavant avoyent prins & emmené un navire d'Espagnol qui revenoit du Peru, chargé de bonne marchandise, lequel en estimoit plus de soixante mille ducats : cela estant ia divulgué par toute la France, & beaucoup de marchans Parisiens, Lyonnois & d'autres estans arrivez en ce lieu pour en acheter, il nous vint si bien à point, qu'aucuns d'eux se trouvant pres nostre vaisseau quand nous mettions pied en terre, non seulement (parce que nous pouvions soutenir) ils nous emmenerent par dessus les bras :



mais aussi fort à propos, ayans entendu nostre famine, nous exhorterent que nous gardans de trop manger, nous usissions du commencement peu à peu de bouillon de vieilles pouailles bien consumees, de lait de chevres & autres choses propres pour nous eslargir les boyaux, lesquels nous avions tous retraits. Et de fait ceux qui creurent leur conseil s'en trouverent bien: car quant à nos matelots, qui du beau premier iour se voulurent faouler, ie croy, de vingt restez de la famine que plus de la moitié creverent & moururent soudainement de trop manger. Mais quant à nous autres quinze passagers qui, comme j'ay dit au commencement du precedent chapitre, nous estions embarquez en la terre du Bresil, dans ce vaisseau pour revenir en France, il n'en mourut pas un seul, ny sur mer ny sur terre pour ceste fois-là. Bien est vray que n'ayans sauvé que la peau & les os, non seulement en nous regardans vous eussiez dit que c'estoyent corps morts desferrez, mais aussi incontinent que nous eufmes prins l'air de terre, nous fufmes tellement desgoustez, & abhorrons si fort les viandes, que pour parler de moy en particulier, quand ie fus au logis, soudain que i'eus senti du vin qu'on me presenta dans une coupe, tombant à la renverse sur un coffre à bahu, on pensoit, joint ma foiblesse, que ie deu rendre l'esprit. Toutesfois ne m'estant pas fait grand mal, mis que ie fus sur un list, combien qu'il y eust plus de dix-neuf mois que ie n'avois couché à la Françoisie (comme on parle aujourdhuy) tant y a, contre l'opinion de ceux qui disent, quand on a accoustumé de coucher sur la dure, qu'on ne peut de long temps apres reposer sur la plume, que ie dormis si bien ceste premiere fois, que ie ne me reveillay qu'il ne fust le lendemain soleil levant. Ainsi apres que nous eufmes seiourné trois ou quatre



iours à Blavet, nous allasmes à Hanebon, petite ville à deux lieües de là : en laquelle durant quinze iours que nous y fusmes, nous nous fîmes traiter selon le conseil des medecins. Mais quelque bon regime que nous peussions tenir, la plupart devindrent enfléz depuis la plante des pieds iusques au sommet de la teste : & n'y eut que moy & deux ou trois autres qui le fusmes seulement depuis la ceinture en bas. Davantage ayans tous un cours de ventre, & tel desvoyement d'estomach, qu'impossible estoit de rien retenir dans le corps, n'eust esté une certaine recepte qu'on nous enseigna : assavoir du jus d'hedera terrestris, du riz bien cuit, lequel osté de dessus le feu il faut faire estouffer dans le pot avec force vieux drapeaux, puis prendre des moyeuës d'œuf, & mesler le tout ensemble dans un plat sur un réchaut : ayans di-ie mangé cela avec des cueillers, comme de là boulie, nous fusmes soudain rasfermis : & croy sans ce moyen que Dieu nous suscita que dans peu de iours ce mal nous eust tous emportez.

Voila en somme quel fut nostre voyage, lequel à la verité, si on considère que nous avons navigé environ septante trois degrez, revenant à pres de deux mille lieües Françoises tirant de Nord au Su, ne sera pas estimé des plus petits. Mais, afin de donner l'honneur à qui il appartient, qu'est-ce en comparaison de celui de cest excellent Pilote Jean Sebastien de Cano Espagnol, lequel ayant circuit tout le globe, c'est à dire environné toute la rotondité de l'univers (ce que ie croy qu'homme avant lui n'avoit iamais fait) estant de retour en Espagne, à bon droit fit peindre un monde pour ses armoiries, à l'entour desquelles il mit pour devise, *Primus me circumdediti* : c'est à dire, tu es le premier qui m'as environné.

Or pour parachever ce qui reste de nos delivrances,



il sembleroit que pour ce coup nous fussions à peu pres quittes de tous nos maux : mais tant y a que si celuy qui nous avoit tant de fois garantis des naufrages, tormentes, aspre famine, & autres inconveniens dont nous avons esté assaillis sur mer, n'eust conduit nos affaires à nostre arrivee sur terre, nous n'estions pas encore eschappez. Car comme j'ay touché en nostre embarquement pour le retour, Villegagnon, sans que nous en sceussions rien, ayant baillé au maistre du navire où nous repassâmes (qui l'ignoroit aussi) un proces lequel il avoit fait & formé contre nous, avec mandement expres au premier iuge auquel il seroit presenté en France, non seulement de nous retenir, mais aussi faire mourir & brusler comme heretiques qu'il disoit que nous estions : advint que le sieur du Pont, nostre conducteur, ayant eu connoissance à quelques gens de iustice de ce pays la, lesquels avoyent sentiment de la Religion dont nous faisons profession : le coffret couvert de toile ciree, dans lequel estoit ce proces, & force lettres adressantes à plusieurs personnages, leur estant baillé, apres qu'ils eurent veu ce qui leur estoit mandé, tant s'en fallut qu'ils nous traitassent de la façon que Villegagnon desiroit, qu'au contraire, outre qu'ils nous firent la meilleure chere qui leur fut possible, encore offrans leurs moyens à ceux de nostre compagnie qui en avoyent affaire, presterent-ils argent audit sieur du Pont & à quelques autres. Voila comme Dieu, qui surprend les rusez en leurs cautelles, non seulement par le moyen de ces bons personnages, nous delivra du danger où la revolte de Villegagnon nous avoit mis, mais qui plus est, la trahison qu'il nous avoit brassée estant ainsi descouverte à sa confusion, le tout retourna à nostre soulagement.



Après doncques que nous eufmes reçu ce nouveau bénéfice de la main de celuy, lequel, ainsi que j'ay dit, tant sur mer que sur terre se monstra nostre protecteur, nos mariniers departans de ceste ville de Hanebon pour s'en aller en leur pays de Normandie, nous aussi pour nous oster d'entre ces Bretons bretonnans, le langage desquels nous entendions moins que celuy des sauvages Ameriquains d'avec lesquels nous venions, nous hastames de venir en la ville de Nantes, de laquelle nous n'estions qu'à trente deux lieües. Non pas cependant que nous courussions la poste, car à cause de nostre debilité, n'ayans pas la force de conduire les chevaux dont fufmes accommodez, ni mesme d'endurer le trot, chacun pour mener le sien tout bellement par la bride, avoit un homme expres.

Davantage parce qu'à ce commencement, il nous fallut comme renouveler nos corps, nous n'estions pas seulement aussi envieux de tout ce qui nous venoit à la fantasia, qu'on dit communément que font les femmes qui chargent d'enfant, de quoy si ie ne craignois d'ennuyer les lecteurs, j'alleguerois des exemples estranges : mais aussi aucuns eurent le vin en tel degoust, qu'ils furent plus d'un mois sans en pouvoir sentir, moins gouter. Et pour la fin de nos miseres, quand nous fufmes arrivez à Nantes, comme si tous nos sens eussent esté entierement renversez, nous fufmes environ huit iours oyans si dur, & ayans la veüe si offusquee que nous pensions devenir sourds & aveugles. Toutesfois quelques excellents docteurs medecins & autres notables personnages qui nous visitoient souvent en nos logis, eurent tel soin de nous & nous secoururent si bien que, tant s'en faut, pour mon particulier, qu'il m'en foit demeuré quelque reste, qu'au contraire des environ un mois apres, ie



n'entendis iamais plus clair, ni n'eus meilleure veüe. Vray est que pour l'esgard de l'estomach, ie l'ay toufiours eu depuis fort foible & debile : de façon qu'ainfi que i'ay tantoft touché, la recharge que i'eus il y a environ quatre ans durant le siege & la famine de Sancerre estant interuenue, ie puis dire que ie m'en fentiray toute ma vie. Ainfi apres avoir un peu repris nos forces à Nantes, auquel lieu, comme i'ay dit, nous fusmes fort bien traitez, chacun print parti & s'en alla où il voulut.

Ne reste plus pour mettre fin à la presente histoire, finon sçavoir que devindrent les cinq de nostre compagnie : lesquels, comme il a esté dit ci dessus, apres le premier naufrage que nous cuidasmes faire, s'en retournerent en la terre de Bresil : & voici par quel moyen il a esté sçeu. Certains personnages dignes de foy que nous avions laissez en ce pays la, d'où ils revindrent environ quatre mois apres nous, ayans rencontré le sieur du Pont à Paris, ne l'asseurèrent pas seulement qu'à leur grand regret ils avoyent esté spectateurs quand Villegagnon à cause de l'Evangile en fit noyer trois au fort de Colligny : assavoir Pierre Bourdon, Iean de Bordel, & Mathieu Verneuil, mais aussi outre cela, ayans apporté par escrit tant leur confession de foy que toute la procedure que Villegagnon tint contre eux, ils la baillerent audit sieur du Pont, lequel ie la recouvray aussi bien tost apres. Tellement qu'ayant veu par là, comme pendant que nous soustenions les flots & orages de la mer, ces fideles serviteurs de Iesus-Christ enduroyent les tourmens, voire la mort cruelle que Villegagnon leur fit souffrir, en me ressouenant que moy seul de nostre compagnie (ainfi qu'il a esté veu en son lieu) estois ressorti de la barque, dans laquelle ie fus tout prest de



m'en retourner avec eux : comme i'eu matiere de rendre graces à Dieu de ceste mienne particuliere delivrance, aussi me sentant sur tous autres obligé d'avoir soin que la confession de foy de ces trois bons personages fust enregistree au catalogue de ceux qui de nostre temps ont constamment enduré la mort pour le tesmoignage de l'Evangile dès ceste mesme annee 1558, ie la baillay à Iean Crespin, imprimeur : lequel avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, apres qu'ils nous eurent laissez, l'insera au livre des martyrs, auquel ie renvoye le lecteur : car n'eust esté la raison susedite, ie n'en eusse fait ici aucune mention. Neantmoins ie diray encores ce mot que Villegagnon ayant esté le premier qui a respandu le sang des enfans de Dieu en ce pays nouvellement cogneu, qu'à bon droit, à cause de ce cruel acte quelqu'un l'a nommé le Caïn de l'Amérique. Et pour satisfaire à ceux qui voudroyent demander que c'est qu'il est devenu, & quelle a esté sa fin, nous, ainsi qu'on a veu en ceste histoire l'ayant laissé habitué en ce pays-la au fort de Colligny, ie n'en ay depuis ouy dire autre chose, & ne m'en suis pas autrement enquis, sinon que quand il fut de retour en France, apres avoir fait du pis qu'il peut & de bouche & par escrit contre ceux de la religion Evangelique, il mourut finalement inveteré en sa vieille peau, en une commanderie de son ordre de Malte, laquelle est aupres de sainct Iean de Nemours. Mesme comme i'ay sceu d'un sien neveu, lequel i'avois veu avec luy audit fort de Colligny, il donna si mauvais ordre à ses affaires, tant dura sa maladie qu'auparavant, & fut si mal affectionné envers ses parens, que sans qu'ils luy en eussent donné occasion ils n'ont gueres mieux valu de son bien, ni en sa vie, ni apres sa mort.



Pour conclusion, puis, comme i'ay monstré en la presente histoire, que non seulement en general, mais aussi en particulier i'ay esté delivré de tant de fortes de dangers, voire de tant de gouffres de morts, ne puis-je pas bien dire, avec ceste sainte femme, mere de Samuel, que i'ay expérimenté que l'Eternel est celuy qui fait mourir & fait vivre? qui fait descendre en la fosse & en fait remonter? Ouy certainement, ce me semble aussi à bonnes enseignes qu'homme qui vive pour le iourd'huy: & toutesfois si cela appartenoit à ceste matiere, ie pourrois encores adiouster que par sa bonté infinie il m'a retiré de beaucoup d'autres destroits par où i'ay passé. C'est finalement ce que i'ay observé, tant sur mer en allant & retournant en la terre du Bresil dite Amerique, que parmi les sauvages habitans audit pays: lequel pour les raisons que i'ay amplement deduites, peut bien estre appelé monde nouveau à nostre esgard. Je sçay bien toutesfois qu'ayant si beau suiuet ie n'ay pas traité les diverses matieres que i'ay touchees, d'un tel style ni d'une façon si grave qu'il falloit: mesme entre autres choses confessant encore en ceste seconde edition avoir quelquefois trop amplifié un propos qui devoit estre coupé court, & au contraire, tombant en l'autre extremité, i'en ay touché trop briefvement, qui devoient estre deduits plus au long. Je prie de rechef les lecteurs, pour suppleer ces defauts du langage, qu'en considerant combien la pratique du conteur en ceste histoire m'a esté griesve & dure; ils reçoivent ma bonne affection en payement. Or au Roy des siecles immortel & invisible, à Dieu seul sage soit honneur & gloire eternellement. Amen.

FIN DU TOME SECOND.







NOTES

CHAPITRE XII. — Page 2, ligne 4. — H. STADEN (p. 244) : « Ils ont la vue si bonne qu'ils manquent rarement leur coup. Aussitôt que le poisson est blessé, ils sautent à l'eau pour le chercher, &, quoiqu'ils soient quelquefois obligés de plonger jusqu'à la profondeur de six brasses, ils ne manquent jamais de le rapporter. » Ce procédé primitif est encore en usage dans le bassin de l'Amazonie. Voir MARCOY. *Du Pacifique à l'Atlantique. Tour du Monde*, n° 245-298.

— Ligne 13. — Sans doute le *camboropin* de Gandavo (p. 93).

Page 5, ligne 27. — C'était sans doute un phoque ou plutôt un lamantin. Ces cétacés sont fort communs dans les eaux Brésiliennes. Cf. MARCOY. *Tour du Monde*, n° 298. *Agassiz*, n° 461.

Page 6, ligne 24. — D'après H. STADEN (p. 244) ils faisaient aussi avec le *tockaun* de véritables filets.

CHAPITRE XIII. — Page 9, ligne 12. — Le mot de *brésil* était employé depuis longtemps pour désigner le bois rouge propre à la peinture. Cf. MARCO POLO : « Ils ont berzi en grant habondance, do meillou dou monde. » — *Livre des métiers*, p. 104. « Li barillier pueent fere baris de fuz de tamarie & de brezil ; » *Livre des métiers*, p. 177. « Nus tabletier ne püst mettre aux buis nule autre maniere de fust, qui ne soit plus chier que buis ; c'est à favoir cadre, benus, brasil & cipres. » D'après DU CANGE, *brésil* aurait le même radical que *braïse*, à cause de la comparaison avec



la couleur rouge ou de feu, & la dérivation se ferait faite par des verbes allemands, bræzelen, bræseln, rôtir en pétillant.

— Ligne 16. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 950) appelle cet arbre l'oraboutan. Il en donne une description différente & attaque à ce propos Léry. « Je ne veux ici oublier la faute que a faite un quidam, lequel descrivant le Bresil, dit que cest arbre n'est ny grand ny droit, ains est fait tant ainsi qu'une espee de chêne... Toute ceste description convient autant à l'arbre du Bresil, comme à un pommier. » Il faut aussi remarquer qu'on recherche surtout le cœur de l'arbre.

— Ligne 21. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LXI, p. 75) : « Eran tan altos los arboles que un buen bracero tenia que passarlos con una piedra, y tâ gordos, q' apenas los abarcavan ocho nombres, afidos de las manos. »

Page 10, ligne 5. — THEVET (*Cosmog. univ.*), p. 954.

— Ligne 9. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CCV, p. 262) : « Crecen mucho los arboles, y el que llaman Ceyba en gorda tanto, que quinze hombres afidos de las manos, no lupueden abarcar. »

— Ligne 11. — Les sequoias de Californie sont encore plus grands. Voir SIMONIN, *Tour du Monde*, n° 692, p. 231-234. Voir aussi MARCOY, *Tour du Monde*, n° 299, p. 198, à propos des nymphœas du lac Nuna : « La feuille pesait treize livres & demie, la circonférence était de vingt-quatre pieds neuf pouces trois lignes, la fleur qui mesurait deux pieds quatre pouces de tour, ce dont les pétales extérieures avaient neuf pouces de longueur, pesait trois livres & demie. Le poids du bouton était de deux livres un quart. » Que dire de la *Rafflesia Arnoldii* (de Sumatra), qui atteint un mètre de diamètre, trois de circonférence & dont le calice peut contenir plus de huit litres d'eau ?

— Ligne 18. — Tous ces animaux sont en effet d'importation européenne. Cf. GANDAVO (*Sandã Cruz*), p. 66.

— Ligne 32. — Voyez la planche qui accompagne « *Une fête brésilienne à Rouen en 1550.* » Édit. E. DENIS, 1851. — Et une des planches de la *Cosmog. univ.* de THEVET, p. 950. « Ils y prennent si grand'peine, que l'ayans porté iusques aux navires quelques voïages vous leur voyez leurs espaules toutes meurtries & dechirées de la pesanteur du boys. »

Page 11, ligne 32. — D'après HANS STADEN (p. 249) : « Ils prennent une espee de pierre d'un bleu très foncé, à laquelle ils donnent la forme d'un coin ; ils aiguïsent ensuite le côté le plus



large... ensuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde.

Page 12, ligne 8. — Ce fut peut-être la lecture de ce passage qui inspira à Montaigne les curieuses réflexions de son chapitre des Cannibales. (*Essais*, § 30.) « Je trouve qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en ceste nation, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage... Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruits que nature de foy & de son progrez ordinaire a produïts; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, & destournez de l'ordre commun que nous devrions appeller plutôt sauvages. En ceulx-là sont vives & vigoreuses les vrayes & plus utiles & naturelles vertus & proprietéz. » On pouvait encore rapprocher de ce passage celui que Ronfard a consacré à vanter les vertus naïves des Brésiliens. (*Les Poèmes*, liv. II. *Discours contre Fortune*, édit. elzévirienne, t. VI, p. 166.) Il s'imaginait très à tort que les hommes ne s'étaient jamais autant approchés de la perfection que lorsqu'ils vivaient dans ce qu'on a nommé l'âge d'or. D'après lui les Brésiliens étaient encore dans cette heureuse époque de paix & d'innocence, & il reprochait à Villegagnon de leur enlever leurs illusions en les initiant à la civilisation européenne.

Page 13, ligne 17. — Dans la trad. latine (édit. de Bry, p. 196) digression sur Socrate, Agéfilas & d'autres personnages qui parlèrent de la sorte. Cette digression paraît ajoutée après coup par le traducteur.

Page 14, ligne 6. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CVIII, p. 141) : « ... Llamando los hilos de la espuma del mar, sobre que andavan, o que no tenian padres. Hombres desterrados, o haraganes que no paravan en cabo ninguno a cultivar la tierra para tener que comer... »

— Ligne 18. — C'est le chiffre de Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 943), mais il donne d'autres noms. De plus il se contredit dans les *Singularitez* (§ L), quand il énumère sept espèces de palmiers en Amérique.

Page 15, ligne 1. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 943) nomme cet arbre *Hairi*. Il ne lui trouve aucune ressemblance avec l'ébène & le considère comme un palmier.

— Ligne 21. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 949) : « l'en ay veu de si rouge, que le Bresil n'y approche en rien, & qui imite en



couleur vive la plus fine escarlate du monde, mais l'usage n'est si profitable, pour ce qu'il est trop subtil, & que sa couleur s'esvanouit, si on le met à bouillir, pour le mettre en œuvre, etc. », p. 950.

— Ligne 24. — Curieuse description dans GANDAVO (p. 61): « Le *copahibas* donne un baume excellent contre beaucoup de maladies. Il produit surtout des effets merveilleux dans celles qui sont causées par les fraîcheurs... La plupart de ces arbres sont rongés par les animaux, qui vont, par un instinct naturel, y chercher un remède à leurs maux. »

Page 16, ligne 4. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 922): « L'arbre est aussi grand que nos poiriers par deçà, ayant les feuilles larges de deux doigts & longues de trois ou quatre... L'arbre sent mal & a l'odeur merveilleusement puante quand on le coupe, qui est cause qu'ils n'en usent aucunement en leur ménage, non seulement à faire du feu. » Planche p. 922.

— Ligne 29. — THEVET (*Cosmog. univ.*), p. 935: « Le *Hinou-rablé* est fort haut & grand, ayant l'écorce argentine, & par dedans tirant sur le rouge: son goût est comme salé, ainsi que celui du réglisse, la souche grosse, & les feuilles semblables à celles du tremble. L'écorce est de merveilleuse propriété, à cause que non seulement il imite la force du gaiac à l'endroit des *Pians*, ainsi est propre à plusieurs autres malades. » THEVET, *Singularitez*, &c., § 2.

— Ligne 34. — Chapitre XIX.

Page 17, ligne 3. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 953), planche & description.

— Ligne 32. — CRÉSPIN, *Histoire des martyrs*, p. 456. LÉRY, § XXII.

Page 18, ligne 3. — GANDAVO (*Hist. de Santa-Cruz*, p. 58): « Ce fruit ressemble à une poire, il est d'une couleur très jaune. Il a beaucoup de jus, & on le mange dans les chaleurs, car il est très fin de sa nature, & rend malade quand on en fait excès. » Cf. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 917.

— Ligne 15. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) le nomme *pacouvere*. Sa description est conforme à celle de Léry.

— Ligne 23. — D'après THEVET (cit. sup.) 30 ou 40 ensemble.

Page 19, ligne 4. — PLINE, *Hist. nat.*, XV, 20.



— Ligne 13. — Comparer les feuilles dessinées par PAUL MARCOY, *Tour du Monde*, n° 299.

— Ligne 28. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 199) est insérée une dissertation sur un fruit analogue, poussant en Égypte & à Chypre, nommé le musa. L'auteur de cette dissertation s'est contenté de citer Matthioli. (*Commentaire sur Dioscoride, de palma & daſylis.*)

— Ligne 29. — Description analogue dans H. STADEN (p. 321).

Page 20, ligne 13. — Détail confirmé par THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 953): « Les Portugais y ont veu assez clairement, lorsqu'ils ont choisi en ce lieu leur demeure & retraite, veu qu'ils y ont planté oranges, citrons & autres choses de nostre Europe, qui y sont venues en abondance. »

— Ligne 20. — Elles y croissent encore en grande abondance. Voyez FORGUES. *Le Paraguay. Tour du Monde*, n° 702.

Page 21, ligne 14. — CHALCONDYLE, *de rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650. « Καλαμίνοις δὲ πλοίοις χρωμένοι διαπορθμεύουσι τὸν πόντον φέρει δὲ ἡ Ἰνδική τοσοῦτον μέγεθος, ὥς τι τῶ αὐτῶ ναυπηγεῖσθαι πλοῖα μεδίμων τεσσαράκοντα Ἑλληνικῶν. »

Page 22, ligne 11. — L'explication de ce phénomène est toute naturelle. Le renversement des saisons s'explique par la position différente de la terre autour du Soleil dans les deux hémisphères boréal & austral.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 936, avec planche) en donne une description conforme à celle de Léry & ajoute : « On n'en scauroit apporter par deçà, s'il n'est cuit, à cause que ce fruit estant meur ne se conserve guere longtems. » — Description de *Pananazes* dans GANDAVO (p. 57). « Ce fruit vient comme les artichauts, il ressemble à la pomme de pin. Mais ils ont une odeur très suave, & on les coupe en tranches pour les manger. Il n'y a pas de fruit dans notre patrie qui puisse lui être comparé. »

Page 23, ligne 14. — Sur le tabac voyez un curieux article de *la Revue américaine*, t. II, n° 6, par M. LUCIEN DE ROSNY. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, éd. Gaffarel. Préface.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmog. univ.*, planche p. 927) confirme ces détails, mais il fait remarquer qu'on a exagéré les propriétés du petun.



Page 24, ligne 1. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 300) est ici inférée la phrase suivante : « Benzo quoque, novi orb. hist. ait (liv. III, § 20) Indos Peruanos peregre profecturos herbam (quam *coca* ipsi appellant) ore clausam, veluti panchresum quoddam pharmacum, circumferre: quippe eius præsidio freti integrum diem nullius nec cibi, nec potus egentis iter faciunt.

— Ligne 9. — Id. Benzonis itaque interpres magno errore credit hanc eam esse herbam quam Mexicani *Tabacco*, Hispaniolæ vero insulæ incolæ *Cozobba* nominant, cuius odorem acutum & tetrum, atque adeo diabolicum esse Benzo affirmat (liv. I, § xxvi).

— Ligne 17. — Pourtant l'assimilation est complète : il est vrai qu'on distingue plusieurs sortes de tabac.

— Ligne 19. — LIEBAULT, *Maison Ruslique*.

— Ligne 30. — Allusion à un passage de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926), d'ailleurs fort curieux, où il revendique la priorité de l'introduction du tabac : « Je me puis vanter avoir esté le premier en France, qui ai apporté la graine de ceste plante, & pareillement semé & nommé ladite plante, l'herbe Angoumoisine. Depuis un quidam, qui ne fait iamais le voyage, quelque dix ans apres que ie fus de retour de ce pais, luy donna son nom. » Sur les origines du petun & l'introduction du tabac en France, voir Lettre de M. F. DENIS à M. Alfred Demersay. *Etudes économiques sur l'Amérique méridionale. Du tabac du Paraguay*.

Page 25, ligne 13. — Seroit-ce la pomme de terre? ne pas oublier qu'elle est originaire d'Amérique. Walter Raleigh passe pour en avoir apporté les premiers plants en Angleterre, à la fin du xvi^e siècle : mais ils venaient de la Virginie. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 921) en donne un dessin qui ressemble singulièrement à la pomme de terre. « De ceste racine, dit-il, il y en a deux espèces, ayant toutesfois pareille grosseur, l'une desquelles devient toute iaune en cuisant, comme si c'estoit un coing, & l'autre est blanchastre, mais ne diffèrent guère en faveur & bonté. L'une & l'autre ont les feuilles semblables à la mauve, sans iamais toutesfois porter aucune graine, ains replantent les sauvages une mesme racine, taillée en plusieurs rouelles & pièces, de chacune desquelles se multiplient les autres en grande abondance. »

Page 26, ligne 27. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 949) l'appelle *ioncure*; il fait remarquer que les Brésiliens de la côte font un grand commerce de ce ioncure avec les tribus de l'intérieur. Il ajoute qu'on ne connaît pas au Brésil l'usage des viandes salées.



Page 27, ligne 29. — Psaume 104 : *Benedic anima mea, Domino.*
Voyez MAROT, édit. Jannet (1868), t. IV, p. 143. — Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 203) traduit ainsi :

O quæ vis fuit illa, quæ potestas,
Quæ prudentia multiplex creandis
Tot rebus simul, & simul regendis |
Nam quacumque patet globosa tellus,
Vis quoque imperii tui patexit.

CHAPITRE XIV. — On peut rapprocher ce chapitre du § 14 du liv. XXI de la *Cosmog. univ.* de THEVET.

Page 29, ligne 11. — THEVET (*Cosmog.*, p. 909) : « Ils sont venus souvent aux mains, signe l'inimitié est si invétérée entre ces deux nations, qu'il est autant possible de tenir le feu avec l'eau, sans que l'un n'altère l'autre, comme de joindre les *Taupinambaux* & *Margageaz* en un lieu, sans qu'ils ne rompent la teste les uns aux autres. »

— Ligne 16. — HANS STADEN (p. 291) : « Ce n'est pas parce qu'ils manquent de vivres, mais par haine, qu'ils dévorent le corps de leurs ennemis. » MONTAIGNE, I, xxx : « Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, c'est pour représenter une extreme vengeance : & qu'il soit ainsi, ayant apperceu que les Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer jusqu'à la ceinture, & tirer au demourant du corps force coups de traits, & les pendre apres ; ils penserent que ces gents icy de l'autre monde ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette-ci. »

Page 30, ligne 31. — C'était la gérontocratie Spartiate. D'après OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49), les Brésiliens choisissaient pour chef non le plus âgé, mais le plus brave. « *Quum bellum inter eos exoritur, eum ducem eligunt, quem omnium fortissimum & in bellis gerendis acerrimum fore credunt.* »

Page 31, ligne 32. — H. STADEN (p. 292) ajoute de curieux détails : « Pour fixer l'époque du départ, ils disent : c'est quand telle espèce de fruit sera mûre... ils choisissent ordinairement



l'époque du frai d'une espèce de poisson qu'ils appellent pratti. Ils nomment cette saison, le moment du frai, pirakæu. »

Page 32, ligne 3. — OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50. « Gladiis e ligno durissimo fabrefactis utuntur, quibus hostium membra fragunt & dissecant. »

— Ligne 16. — OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. In bellis arcubus utuntur, & tanto artificio sagittas emittunt, ut in quocumque corporis ullius locum sagittam collineare velint, eum configant.

Page 33, ligne 6. — D'après H. STADEN (p. 297) leurs flèches font aussi garnies avec des dents de requin. Cf. OSORIO, cit. sup. : « Loco ferri ossibus piscium sagittas armant : quibus tamen tam altum vulnus imprimunt, ut tabulam quamvis istu perfodiant. »

— Ligne 16. — Nous n'avons que trop souvent éprouvé à nos dépens, à Crècy, à Poitiers & ailleurs, cette habileté des archers anglais.

Page 34, ligne 28. — D'autres sauvages, les Floridiens, ne s'habituaient jamais au son de l'artillerie. Curieuse histoire, rapportée par BASANIER (*Relation de la Floride*, p. 106, édit. clézévienne) d'un Cacique qui prend les éclats répétés de la foudre pour les décharges de l'artillerie française.

Page 35, ligne 25. — Comparer l'ordre de marche des Floridiens, dans BASANIER (*Relation de la Floride*).

Page 37, ligne 26. — HANS STADEN (p. 237) : « Chaque village est entouré d'une espèce de palissade faite avec des troncs de palmiers; elle a environ une toise & demie de haut, & elle est si serrée, que les fleches ne peuvent la traverser : ils y menagent des espèces de meurtrières. Autour de cette première palissade, il y en a une seconde faite avec de gros troncs d'arbres plus espacés ». — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 941) : « Bien souvent ceux qui font ainsi enferrez & comme assiegez... vous planteront des chevilles de bois fort aiguës & fortes, tout autour de leurs loges... & n'en voit-on le bout que bien peu, tout ainsi qu'on fait des chaussetrapes par deça, à fin que les ennemis venans de fuir, se percent les pieds, qu'ils ont tout nuds. »

Page 38, ligne 13. — THEVET, *Cosmog. univ.*, page & planche 943.



— Ligne 33. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 942) : « Tellement que d'est hideur de voir ces sauvages, lorsqu'ils viennent aux prises, de s'entremordre & esgratigner, mesmes quand ils sont renversez par terre, prennent leurs ennemis par les iambes à belles dents, & aux parties honteuses s'ils les peuvent attrapper. Autres ayans prins quelque prisonnier, luy mettent le doigt en la bolieure qu'ils ont toute fendue, & les tirent à eux. » Cf. planche, p. 942 rendant avec une naïveté tragique les divers épisodes d'une bataille entre sauvages.

Page 39, ligne 19. — Cf. passage de MONTAIGNE déjà cité, chapitre x, note 1.

— Ligne 28. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § cx, p. 148) : « Llego Soto haziendo cornetas con su cavallo, por gentileza, o por admiracion de los Indios, hasta iunto ala silla de Atabaliba, que non hizo mudança ninguna, aunque le resollo cula cara el cavallo, y mando matar a muchos de los que hugero de la carrera, y vezindad de los cavallos, cosa deque los suyos escarmentaron, y los nuestros se maravillaron. »

Page 41, ligne 18. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 944) : « C'est plaisir que de voir nos sauvages s'en retourner en leurs maisons gais & ioyeux, s'eiouyffant avec tant signe d'allegresse sonnans de leurs fifres, & de grosses coquilles de mer & fruits desseichez, tel son & harmonie, que diriez les cornets des postillons de par deça, y adioqtans la voix. »

CHAPITRE XV. — Rapprocher tout le chapitre XIII de l'*Histoire de la province de Santa Cruz*, par GANDAVO (p. 133-146) & ULRICH SCHMIDEL (*Voyages curieux*), p. 240. THEVET, *Cosmog. univ.*, chap. xv du livre XXI, p. 944 sqq. — LAFITAU, *Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II, p. 294.

Page 43, ligne 6. — THEVET rapporte que les prisonniers en entrant dans le village de leurs vainqueurs sont ornés de plumes, & forcés de renouveler les tombes des défunts qu'on veut venger. Il ajoute un curieux détail (*Cosmog. univ.*, p. 945) : « Ils luy mettent certain collier au col, qui est l'indice de la longueur ou brieveté de sa vie & est fait ce collier de petits fruits enfillez en un fil de cotton, ou bien des ossemens de poissons, & selon le nombre des lunes qu'ils ont envie de le garder, ils y mettent autant de ces fruits... Aucuns leur mettent tout autant de colliers au col, comme ils ont de lunes à vivre »



Page 44, ligne 4. — MONTAIGNE, I, xxx. « Il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les deffient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté & le nombre des batailles perdues contre les leurs. » D'après OSORIO, ouv. cit. Præ se fert non mediocrem lætitiã.

— Ligne 10. — La corde qui entoure le prisonnier s'appelle d'après H. STADEN (p. 300) *massarana*. Affreux détails donnés par OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 51 : « Illius amica in amoris signum in collum funem injicit & delicias suas ad supplicium trudit. »

— Ligne 18. — MONTAIGNE, I, xxv. « Pay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce trait : « Qu'ils viennent hardiment tres tous, & s'assemblent pour dîner de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx qui ont servy d'aliment & de nourriture à son corps : ces muscles, dit-il, cette chair & ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes, vous ne reconnoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore ; favourez-les bien, vous y trouverez le goût de vostre propre chair. »

Page 45, ligne 6. — D'après GANDAVO (*Santa-Cruz*), p. 136. « On place près de lui un tas d'une espece de pomme très dure de la grosseur des oranges afin qu'il puisse les icter à qui il voudra. » Cf. OSORIO, ouv. cit., p. 51.

— Ligne 23. — HANS STADEN (p. 301) donne de curieux détails sur la préparation de la massue ou *iwera pemme*. « Ils frottent cette massue avec une matière gluante, prennent ensuite les coquilles des œufs d'un oiseau, nommé *mackukawa*, qui sont d'un gris très foncé, le réduisent en poussière, & en saupoudrent la massue. Une femme vient ensuite gratter cette poussière, & pendant qu'elle se livre à cette occupation, les autres chantent autour d'elle. Quand l'*iwera pemme* est préparée & ornée de touffes de plumes, ils la suspendent dans une cabane inhabitée, & chantent à l'entour pendant toute la nuit. »

Page 47, ligne 4. — On trouve dans l'édition originale, p. 214, une peinture naïve de l'exécution. Le prisonnier solidement retenu par deux vigoureux gaillards, nargue son bourreau qui déjà lève la massue pour l'assommer. — La même planche, bien supérieure



comme exécution, est reproduite dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 212). — Cf. THEVET. *Cosmog. univ.*, planche 945.

D'après GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 138) le prisonnier se défendait : « Il arrive quelquefois qu'il lutte corps à corps avec l'exécuteur, & le maltraite avec sa propre épée; mais cela est rare, parce que les assistants s'empresstent de l'arracher de ses mains. »

— Ligne 21. — On trouve dans la traduction latine (édit. de Bry) planche, p. 213, d'un côté la femme pleurant, de l'autre cinq ou six de ses compagnes dépeçant le cadavre. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 945) : « Mort que est le prisonnier, icelle femme qui luy avoit esté donnée, fera un peu de dueil sur luy, & pleurera & hurlera, puis se met à faire feste, & s'esciouvyr en la commune lieffe de ses parents & amis. »

Page 48, ligne 7. — D'après H. STADEN (p. 303), « les femmes s'emparent alors du corps, le traînent auprès du feu, lui grattent la peau pour la blanchir... un homme coupe les bras & les jambes au-dessus du genou. Quatre femmes s'emparent de ces membres, & se mettent à courir autour des cabanes, en poussant de grands cris de joie. On l'ouvre ensuite par le dos, & on se partage les morceaux, &c. » Cf. OSORIO, *ouv. cit.*, p. 51. « Tum mulieres accedunt, & corpus examinum in pyram coniciunt, ut omnibus pilis adustis illud facilius abluere queant. Dissecto autem ventre ilia cum extis evellunt : reliqui corpus in frustra decerpunt ».

— Ligne 14. — Dans la traduction latine (édit. de Bry), digression sur la crainte des Juifs, p. 214.

— Ligne 25. — Ce fut l'usage de tous les peuples primitifs. Voir LUBBOCK, *L'Homme avant l'histoire*; S. NILSON, *Les Habitants primitifs de la Scandinavie*; EVANS, *L'Age de pierre*, &c.

— Ligne 29. — THEVET. *Cosmog. univ.*, planche 946.

Page 49, ligne 13. — THEVET. Cartes insérées dans la *Cosmog. univ.* Voir JOMARD, *Monuments de la géographie du moyen âge*. Mappemonde dressée pour Henri II.

Page 51, ligne 11. — THEVET (*Singularitez, &c.*, § XL) : « Le corps ainsi mis par pièces, & cuit à leur mode, sera distribué à tous, quelque nombre qu'il y ait, à chacun son morceau. »

— Ligne 20. — Cf. THEVET, *ouv. cit.*, § XL.

Page 52, ligne 6. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LXXI, p. 92) : « Hincan las cabeças delos que matan y sacrifican alas puertas



por memoria, y trae los dientes al cuello... por bravosidad. »

— Ligne 11. — THEVET (*Singularitez de la France antarctique*, § XL) : « Or celuy qui a fait ledit massacre, incontinent apres se retire en sa maison, & demeurera tout le iour sans manger ne boire en son liét : & s'en abstiendra encore par certains iours, ne mettra pié à terre aussi de trois iours. »

— Ligne 26. — GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 140) : « Ils tuent l'enfant après sa naissance & le mangent, sans que personne parmi eux ait pitié d'une mort aussi injuste. Le père & la mère de la femme, qui devraient le plus regretter cette mort, sont ceux qui en mangent le plus volontiers, disant que c'est le fils de son père, & qu'ils se vengent de lui. » D'après *Alfonse de Saintonge*, manuscrit cité par P. MARGRY dans ses *Navigations Françaises du XIV^e au XV^e siècle*, p. 305 : « Si la fille engroisse & elle ayt un enfant masle, il sera mangé après qu'il sera grand & gras, car ils disent qu'il tient du père, & si elle est fille, ils la feront mourir, car ils dient qu'elle tient de la mère qui doit pas estre mangée. »

Page 55, ligne 9. — Les Brésiliens n'aimaient pas qu'on plaignît leurs prisonniers. Thevet, s'étant avisé de vouloir sauver une jeune fille, fut presque assommé & jeté à terre par ses hôtes. « Peu s'en fallut, dit-il (*Cosmog. univ.*, p. 916), que ie ne passasse le pas aussi bien que les autres, qu'on massacrait en ma présence. » Cf. *Singularitez*, § XL1. « Et pour ce ils se savent fort bien moquer, & reprendre aigrement nous autres, qui delivrons noz ennemis estant en nostre puissance, pour argent ou autre chose, estimant cela estre indigne d'hommes de guerre. »

Page 56, ligne 5. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 217-220), nombreux exemples de pareils traitements infligés aux prisonniers ennemis. Ces exemples sont tirés surtout de l'histoire turque.

— Ligne 21. — MICHÉE, III, 3. « Sicut devoraverunt carnes populi mei, & pelles eorum ab eis excoriaverunt, & ossa eorum confregerunt, & conciderunt sicut carnes in lebeté, & sicut carnem in olla. »

— Ligne 23. — Tout ce paragraphe manque à la traduction latine.

Page 57, ligne 7. — Cf. *Extraits de la correspondance de MANDELOT*, gouverneur de Lyon, publiés par M. PAULIN PARIS, *Mémoires de l'état de la France*. — PAPIRE MASSON, *Vie de Charles IX*.

— CRESPIN, *ouv. cit.* — *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, &c.

CHAPITRE XVI. — Page 59, titre. — THEVET (*Cosmog. univ.*, 910) parle en ces termes du chapitre XVI : « C'est ici qu'il faut que ie me mocque de celuy qui a esté si temeraire, que de se vanter d'avoir fait un livre de la Religion que tiennent ces sauvages. S'il estoit seul qui eust esté en ce pais-là, il luy seroit aisé de m'en faire accroire ce qu'il voudroit; mais ie sçay de certain, que ce peuple est sans religion, sans livres, sans exercice d'adoration, & cognoissance des choses divines. »

— Ligne 1. — Pour tout ce chapitre, consulter l'excellent ouvrage de LUEBOCK, *Origines de la civilisation*, § v, p. 199-382. — D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 230. — Cf. YVES N'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, § VIII & IX, p. 277 & 284. « Quelle croyance naturelle ont les sauvages de Dieu, des esprits & de l'âme. — Des principaux moyens par lesquels le diable a retenu ces pauvres Indiens un si long temps dans ses cadenas. »

— Ligne 1. — CICÉRON (*De legibus I*) « Nullam esse gentem, neque tam immansuetam, neque tam feram, quæ non, etiam si ignoret qualem Deum habere deceat, habendum sciat. »

— Ligne 10. — N. PERROT (p. 12) le reconnaît pour les Américains du Canada : « On ne sçauroit dire que les sauvages professent quelque doctrine; il est constant qu'ils ne suivent pour ainsi dire aucune religion. » Cf. CHAMPLAIN, p. 126. « Il n'y a aucune loi parmi eux, & ne sçavent ce que c'est que d'adresser & prier Dieu, vivant comme des bestes brutes. » — MAREST (*Lettres édif.*, VI, 330) : « Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos sauvages : elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. » Quelques tribus n'avaient même pas de mot pour exprimer l'idée de Dieu. Le P. DOBRITZHOFFER (*Historia de Abiponibus*, II, 69) écrit à ce propos : « In omni istorum barbarorum lingua vocem penitus desiderari intellexeram, qua Deus vel Divinitas quoquodammodo significaretur. Ad illos religione imbuendos ex Hispanica mutuari oportebat Dei nomen. »

Page 60, ligne 2. — Curieuses légendes sur la création du monde dans N. PERROT, p. 3-5, 159-160.

— Ligne 19. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § XXXIV, p. 41) : « Hizieron tambien mucho al caso las letras y cartas, que unos Espanoles a otros se escrivia, capensavan los Indios que

tenion espirito de profecia pues sin verfe ni habar se entendian, ó que hablava el papel... »

— Ligne 31. — Exagération de Léry : car les Mexicains, Péruviens & autres Indiens connaissaient l'écriture. Voyez une curieuse dissertation sur les Quipos dans la *Revue Américaine*. Cf. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 42.

Page 61, ligne 12. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), dissertation sur l'origine de l'écriture.

— Ligne 24. — « Une nuit, le chef Picheto, fort effrayé de la violence de l'orage, se leva & offrit du tabac au tonnerre, en le priant de se taire. » LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 218-222. — Encore aujourd'hui les Coroados Brésiliens « ne reconnaissent aucun Dieu bon, mais seulement un principe malfaisant qui les tourmente, les torture, les conduit au danger & cause même leur mort. » SPIX ET MARTIUS, t. II, p. 243. Les Américains du Nord le vénèrent également comme une divinité. Voy. N. PERROT, p. 13, 276, 177.

Page 62, ligne 9. — Cf. CARTIER. *Relations du 2^e voyage*. « Ils croyent aussy quand ils trépassent qu'ils vont és estoiles, puis vont en beaux champs verts, pleins de beaux arbres, & fruits somptueux. » Cette croyance était universelle. *Lettres édifiantes*, relat. de 1634 (IV, 16), 1636 (II, 104), 1637 (XI, 53), 1639 (X, 43; VII, 11). — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 923). — Cf. MONTAIGNE (*Des Cannibales*) : « Ils croyent les ames eternelles, & celles qui ont bien merité des dieux estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve; les maudites du costé de l'occident. »

— Ligne 20. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), phrase interpolée sur les croyances des Esséniens.

— Ligne 25. — Presque tous les sauvages croient aux esprits malfaisants. Voir LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 218. Sur les superstitions des sauvages, consulter la collection des *Lettres édifiantes*, & spécialement IV, 12-27; V, 11-13; VI, 173; IX, 72; XIII, 24; X, 81; II, 38; IV, 48; VI, 330. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 920-921 & *Singularitez*, § xxxv, xxxvi.

— Ligne 30, planche p. 235 de la traduction latine (édit. de Bry, planche p. 223), bien supérieure comme exécution à celle de Léry.

Page 63, ligne 5. — Sur cette possession des Brésiliens ou autres sauvages par l'esprit, voir CHRESTIEN, BIZOUARD & autres



auteurs de traités sur les sciences occultes. D'après THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 921) : « Les pauvres sauvages n'osent sortir sans feu la nuit de leurs logettes; car soudain ils se sentent battuz, mais le feu est le souverain remède & deffense contre leur ennemy. Quelquefois aussi ces barbares m'ont dit, que ils voyent ce malin esprit Aignan dans les ruisseaux & rivieres, en diverses figures. » La plupart des sauvages considèrent les esprits comme des êtres malfaisants. Cf. DOBRITZHOFFER, *De Abiponibus*, II, 35-64. — SPIX ET MARTIUS, II, 243. D'après LUBBOCK (*Origines de la civilisation*, p. 212), « la crainte a plus de part à ses dévotions que la reconnaissance, & il s'attache plus à détourner la colère des méchants esprits qu'à s'assurer la faveur des bons ».

— Ligne 31. GOMARA (*Hist. de las Indias*, § CXXIV, p. 161) : « Quando Espanoles abrian estas sepulturas, y desparzian los huesos, les rogavan los Indios, que no lo hiziesen, porque juntos estuvesseu al resucitar : ca bien creen la refuerecion delos cuerpos, y la immortalidad de las almas. »

Page 64, ligne 16. — APPIEN, *Guerre de Gaule*, § 1, 3. Γερμάνοι... θανάτου καταφρονηταὶ δι' ἄλιδα ἀναβιώσεως.

— Ligne 29. — Consulter sur les croyances du xvi^e siècle relatives aux démons : la *Démonomanie* de BODIN, le *Malleus maleficorum*, &c.

Page 65, ligne 31. — JACQUES, II, 19. « Et dæmones credunt, & coutremiscunt. »

Page 66, ligne 17. — ACTES, XIV, 15, 16. « Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas : & quidem non sine testimonio semetipsum reliquit, benefaciens de cælo, dans pluvias & tempora fructifera... »

— Ligne 25. — PAULI EPISTOLA AD ROM., I, 20. « Invisibilia ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.

Page 67, ligne 7. — HANS STADEN, p. 284, les appelle *paygi*. Il parle avec indignation de leurs impostures. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 915-916) raconte leurs croyances & leurs superstitions. Cf. un curieux passage de OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50 : « Appellantur ab illis Fages. Hi gestant in summa sagitta cucurbitam in faciem hominis figuratam. Quoties autem illis libet, intra cucurbitam ignem subjiciunt, & fumum ex herbis congelis faciunt. Tum fumum illum naribus accipiunt, usque eo donec ebrii



vacillent, & corruant, & extra mentem rapiantur. Tum vero fridere dentibus, in ore spumas agere, oculos torquere, necem multis comminari, turbulentis motibus & gestibus eos qui circumfident exterrere, &c. » Cf. le curieux chapitre d'YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 292 : « Comment le Diable parle aux forciers du Brésil; leurs fausses prophéties, idoles & sacrifices. »

— Ligne 8. — Note protestante : ces porteurs de rogatons sont sans doute les moines mendiants.

— Ligne 33. — Voyez LAUDONNIÈRE, *Voyage en Floride* (édit. elzévirienne), p. 43. Description de la fête Toya. Comparer les fêtes sacrées des Mandans. *Tour du Monde*, n° 479-480.

Page 68, ligne 25. — Elle est notée dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226). Ces chaus, très authentiques, étaient connus de tous les Brésiliens. Ils formaient une sorte de rituel qui leur était familier.

Page 69, ligne 3. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226), dissertation sur la possession des Brésiliens, d'après la *Démonomanie* de BODIN (liv. III, § 1 & 3) & le *Deutéronome* (XII, 6-7). Rapprocher de cette scène les pilous-pilous des Néo-Calédoniens, d'après GARNIER, *Voyage en Nouvelle-Calédonie*.

Page 70, ligne 33. — HANS STADEN les appelle indifféremment *maracas*, *tammerkas*, *tammurakas*. Sa description concorde avec celle de LÉRY (p. 283). — Les maracas sont encore usités dans l'Amérique méridionale. Spix & Martius les ont retrouvés chez les Caropos, les Coroado & autres Brésiliens : ce ne sont plus aujourd'hui que des morceaux d'écaille remplis de maïs, qui rendent un bruit pareil à celui des castagnettes. Les sauvages de la Louisiane la nommaient chichicois. Ils s'en servaient encore au XVIII^e siècle. « C'est une calebasse percée par les deux bouts, pour y mettre un petit bâton, dont un bout dépasse pour servir de manche; l'on met dedans du gros gravier pour faire du bruit; au défaut de gravier, on y met des fèves ou haricots secs. » LEFAGE DU PRATZ, *Histoire de la Louisiane*, I, 108.

Page 71, ligne 10, planche p. 246. — Comparer dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 228) une planche fort curieuse représentant trois Caraïbes couronnés de plumes & soufflant la fumée d'énormes cigares sur des Brésiliens dansant en rond.

— Ligne 15. — Le fameux calumet.

— Ligne 18. — Les Indiens pratiquent encore ces scènes de



forcellerie. V. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 235. — BASANIER, *Histoire notable de la Floride*, édit. elzévirienne, p. 98. — BENZONI, traduction par Chauveton, § xvi, p. 311. « Les Caraïbes du Brésil, dans leurs danses solennelles, prennent une canne faite exprès, avec de l'herbe petun sèche & allumée au bout, & se tournent en soufflant de toutes parts sur les autres sauvages, comme s'ils leur voulaient inspirer l'esprit de Satan avec une sarbacane, leur disant : Recevez l'esprit de force pour surmonter vos ennemis. » Voir YVES D'ÉVREUX (*Voyage au nord du Brésil*, p. 137) : « Il soufflait la fumée sur ces sauvages disant : prenez la force de mon esprit. »

— Ligne 29. — Ces cérémonies, ou du moins des cérémonies analogues sont encore pratiquées dans les forêts de l'intérieur. M. d'Orbigny assista à l'une de ces fêtes. Un vieillard entonnait des hymnes en l'honneur de Dieu, & le chœur en répétait les refrains, comme au temps de Léry. « Ces voix mâles, écrit le voyageur, ces sons discordants des bambous, l'attitude imposante des chanteurs, leur tenue, tout dans cette cérémonie me surprit & m'étonna. Je ne savais en vérité où je me trouvais transporté, mais je n'aurais pas pour beaucoup cédé ma place à ce spectacle. » *Voyage, partie historique*, t. III, p. 13.

Page 72, ligne 1. — Ces chants sont notés dans l'édition de Bry, p. 228.

— Ligne 9. — Rapprocher de ces chants certaines poésies, en langue Tupique, de CHRISTOVAL VALENTE, citées par F. DENIS. *Une fête Brésilienne célébrée à Rouen en 1550.* — SPIX ET MARTIUS dans leur *Reise in Brasilien*, ont également recueilli quelques chants brésiliens. Le grand ouvrage d'A. D'ORBIGNY fournit encore des mélodies indiennes.

— Ligne 20. — A propos des paroles qui accompagnaient les chants brésiliens, cf. F. DENIS, *Fête Brésilienne de Rouen*, p. 40-51. Cf. un curieux passage de MONTAIGNE, liv. I, § xxx : « Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Cou-
« leuvre arreste-toy, arreste-toy couleuvre, afin que ma sœur tire
« sur le patron de la peinture la façon & l'ouvrage d'un riche
« cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps
« ta beauté & ta disposition preseree à tous les autres serpents. »
Le premier couplet, c'est le refrain de la chanson.

— Ligne 26. — Sur la notion du déluge chez les Américains,



voyez *Revue américaine*, seconde série, n° 2, p. 89. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Le Popol vuh*. Passim. — PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, t. III, 272. — N. PERROT, *Mœurs & religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, p. 161, 164. — HANS STADEN (p. 286) : « Ils disent qu'autrefois il y eut une grande inondation ; que tous leurs ancêtres furent noyés à l'exception de quelques-uns qui réussirent à s'échapper dans leurs canots, ou en montant sur de grands arbres. Je pense qu'ils veulent parler du déluge. » Très curieuse théogonie des Brésiliens dans THEVET (*Cosmographie universelle*, p. 913-914). Il raconte la création du monde, la punition & la rédemption de nos premiers pères, le tout entremêlé de fables absurdes, & sans la moindre critique. Le passage le plus intéressant est relatif au déluge. Deux frères ennemis, Tameudonare & Ariconte se sauvent seuls avec leur famille, le premier sur un pindona, le second sur un genipat, du haut desquels ils laissent tomber des fruits, pour voir si les eaux se sont retirées. — Voir aussi p. 918-920.

Page 73, ligne 28. — THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 919.

Page 74, ligne 18. — DANIEL, XII, 9-13.

— Ligne 34. — ROIS, tout le chapitre XVIII.

Page 77, ligne 17. — Sur l'universalité de cette tradition dans toute l'Amérique, voyez PRESCOTT, *Conquête du Mexique*. Passim.

Page 78, ligne 3. — Sur la facilité des Américains à se convertir, mais aussi à oublier leur nouvelle religion, consultez la collection des *Lettres édifiantes*.

Page 79, ligne 4. — PSAUME XIX, 5. « In omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terrarum verba eorum. » — Cf. *Epist. Pauli ad Rom.* x, 18.

— Ligne 12. — MATHIEU, XXIV, 14. « Et prædicabitur hoc evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus... »

— Ligne 29. — APOCALYPSE, VI, 4. « Et exivit alius equus rufus, & qui sedebat super illum datum est ei ut fumeret pacem de terra... & datus est ei gladius magnus. »

Page 82, ligne 3. — Sur l'origine des Indiens voyez les ouvrages spéciaux de HORN, *De originibus americanis*. — GARCIA, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo, e Indias Occidentales*.

— Ligne 7. — GENÈSE, § x. « Ex his segregatæ sunt insulæ

gentium in terra sua : unusquisque secundum linguam in tribubus suis, & in gentibus suis. »

Page 83, ligne 11. — JOSUÉ, II, 9. « Scio quia dedit vobis dominus terram, incidit enim timor vestri super nos. » Cf. *Rois*, IV, 17. Rapprocher PROCOPE, *De bello Vandalico*, II, 10. — SUIDAS au mot γάμων. — *Revue des langues latines* (avril 1859), article de M. DE RIVERO.

— Ligne 16. — GOMARA, *Hist. gener. de las Indias*, § CCXVII, p. 277-278. Paffim.

CHAPITRE XVII. — Page 85, ligne 1. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 932. Nou seulement l'oncle prend sa nièce, mais encore il doit la prendre. « Des qu'elles sont nées, l'oncle maternel les leve de terre, & les retient pour femmes futures. » Voir sur les degrés de consanguinité, YVES D'ÉVREUX, chap. XXIII, p. 91-95.

— Ligne 18. — D'après H. STADEN (p. 274) : « J'ai vu des chefs qui en avaient treize à quatorze. Abbati Boffänge, mon dernier maître, en avait un très grand nombre. Cependant celle qu'il avait épousée la première était au-dessus des autres. » THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Ce que j'ay veu en la maison d'un nommé Quoniambec, lequel en tenoit avec lui huit, & cinq, qu'il avoit hors sa maison. P'en ay veu un autre nommé Amen-duna, lequel en avoit trente-quatre, & bien quatre-vingt-six enfans, tant mâles que femelles. » Cf. D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 193.

Page 86, ligne 4. — Ce n'est point ainsi que les Mormones, de nos jours, entendent la vie commune. Voir le livre de MISS STEPHENSON sur les *Harems de la nouvelle Jérusalem*.

— Ligne 9. — THEVET confirme le fait (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Elles vivent fort paisiblement ensemble, sans estre jalouses l'une de l'autre, dont on se peut appercevoir, & s'aideroient l'une l'autre en ce qui concerne leurs affaires, & de leurs maris & enfans. » Cf. MONTAIGNE (*Des Cannibales*) : « C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la même jalouïe que nos femmes ont pour empescher de l'amitié & bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent & mettent leur sollicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. »



— Ligne 16. — GENÈSE. Tout le chapitre xxx.

— Ligne 30. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) : « Si quelque femme a paillardé, ... & cela vient à cognoissance : quant l'enfant est né, il est enterré tout vif, & la femme tuee ou bien delaissee, qui ne sert apres que pour les ieunes hommes. » — « Depuis qu'une femme est mariee, il ne faut point qu'elle se livre ailleurs; car si elle est surprisè en adultere, ce fera sans marchander que son mari l'occira. » Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « In adulterio deprehensas vel occidunt, vel tanquam servas vendunt. »

Page 87, ligne 3. — Usage répandu parmi toutes les peuplades sauvages. Cf. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Le pire que il trouve en ce peuple c'est que sans esgard quelconque, le pere profitera sa fille aux estrangers, pour quelque chose de vil prix. » — Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « Parentes non habent in filias potestatem, sed fratres : quas quidem, quoties eis libet, venales proponunt. » Usage antique de civilisation Chamitique. Cf. *Hérodote*, I, 196-199.

— Ligne 16. — MONTAIGNE. Chapitre des Cannibales. Passim.

Page 88, ligne 10. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 916) rapporte un autre usage : « Quand le nombril de l'enfant est sec & tombé, le pere le prend & en fait des petits morceaux, lesquels il attache au front d'autant de petits piliers qu'il y a en la maison, afin que l'enfant fusdit soit grand pere de famille, & qu'il entretienne maison & mefnage. » Mais il confirme tous les autres détails. D'après H. STADEN (p. 772) : « Il n'y a pas chez eux de sages-femmes. Quand une Indienne est en mal d'enfant, le premier venu accourt à son aide. »

— Ligne 24. — Cet usage se retrouvait chez les Canadiens. Voir N. PERROT, p. 31 : « Si le pere est bon chasseur, il y fait mettre tous ses appiffements; quand c'est un garçon il y aura un arc attaché; si c'est une fille, il n'y a que les appiffements simplement. »

— Ligne 31. — Pour les femmes, d'après H. STADEN (p. 272) : « Elles prennent ordinairement des noms d'oiseaux, de poisons & de fruits. On ne leur en donne qu'un à leur naissance; mais chaque fois que les hommes tuent un prisonnier, les femmes prennent un nom de plus. »

Page 89, ligne 5. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 916.



— Ligne 19. — Rousseau avait-il lu Léry quand il écrivait son passage de l'*Émile*. Comparer le beau morceau de FAVORINUS conservé par *Aulu-Gelle*, XII, 1.

Page 90, ligne 7. — Cf. ROUSSEAU, *Émile*.

Page 91, ligne 21. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xcv, p. 127) : « Vino tambien, Luufz rey de Gilolo, amigo de Almançor, que tenia seyscientos hijos. »

Page 92, ligne 9. — DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène*.

— Ligne 28. — Longue & curieuse dissertation de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 946) sur cette singulière habitude des Brésiliens. — Cf. D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 193. Le P. GUEVARRA (*Historia del Paraguay*, p. 16) rapporte d'autres détails : « On les couchait dans un hamac, laissant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour respirer, & dans cette posture on les tenait deux ou trois jours enveloppés, en les obligeant au même le plus rigoureux. » Cf. THEVET, *Singularitez de la France antartique*, § xl.

CHAPITRE XVIII. — Page 95, ligne 4. « C'est la loi du talion (*Lévitique*, 24, 19, 20. *Coran*). Comparer les lois barbares. — HANS STADEN (p. 260) : « Quand un Indien est tué par un autre, les parents du mort s'empressement de le venger. Chez presque tous les Indiens, le seul objet de la loi semble avoir été moins de punir le criminel que de borner & d'adoucir la vengeance des parents de la victime : on ne poursuit les crimes que s'ils atteignent les intérêts directs de la tribu. » V. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 459. — Rapprocher un curieux passage de N. PERROT (p. 73), sur la justice des sauvages. — GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 112) : « Ils ont décidé que lorsqu'un Indien en tuerait un autre, les parents du mort se vengeraient & étrangleraient le coupable en public. »

— Ligne 26. — HANS STADEN (p. 236) : « Quand ils ont tout consommé, ils transportent leur habitation dans un autre endroit, sous la conduite d'un chef, qui a ordinairement sous ses ordres trente ou quarante familles. »

— Ligne 30. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § lx, p. 73) : « Una casa de maderas grandes bien entretexidas, con una sala de ocheta passos, ancha y larga cientycinquenta, y conel techo que parecia de artefones. »



Page 97, ligne 14. — HANS STADEN, p. 241, description analogue. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 929.

Page 98, ligne 14. — LÉRY (*Histoire de Sancerre*, § VII) : « De ce temps-là, & dès que le caïon eut ioué à bon escient, d'autant qu'il fallait par nécessité que tous couchassent au corps de garde, ie m'advifay de faire un lit d'un linceul lié par les deux bouts, & pendu en l'air à la façon des sauvages américains, avec lesquels j'ai demeuré dix mois, ce qui fut incontinent imité & pratiqué de tous nos soldats, tellement que tous les corps de garde en estoient pleins. »

— Ligne 31. — HANS STADEN (p. 261) : « Les femmes... pétrissent avec de la terre une espèce de pâte à laquelle elles donnent la forme qu'elles veulent, & qu'elles favent très bien plorer. Elles font sécher ces vases pendant un certain temps, les placent ensuite sur des pierres, les couvrent de bois sec, & les laissent ainsi dans le feu iufqu'à ce qu'ils soient comme du fer rouge. »

Page 100, ligne 3. — Sur l'hospitalité chez les Américains, voy. N. PERROT, p. 69, 70, 71, 203.

— Ligne 24. — Détails confirmés par THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 929.

Page 104, ligne 15. — GANDAVO (*Sanda Cruz*, p. 113) : « Quand on va les visiter dans leurs villages, quelques filles échevelées s'approchent du voyageur, & le reçoivent avec de grandes lamentations, versant beaucoup de larmes, & lui demandant où il est allé, &c. » Cette habitude est confirmée par tous les historiens. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 929) attribue ces larmes au plaisir éprouvé par les sauvages. Voir planche p. 929 de son ouvrage, représentant la réception de deux Français par une famille de Toupinamboux. D'ORBIGNY (*L'Homme américain*, t. II, p. 309) : « Chaque visite commence par des pleurs en mémoire des parents morts. »

Page 105, ligne 1. — Planche p. 284.

— Ligne 6. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*. Tout le chapitre I (p. 218-24) intitulé : « De la réception que font les sauvages aux Français nouveaux venus & comme il se faut comporter avec eux », ressemble, même dans ses plus infimes détails au récit de Léry. Lire encore sur les réceptions des Brésiliens. CARDIN, *Narrativa epistolar de una viagem e missao Iesuítica pela Bahia, Ilheos, &c.*



— Ligne 32. — Léry a employé ce mot dans le sens d'éventail. Il est d'ordinaire employé comme terme de blason & désigne la partie du heaume par où l'homme d'armes prend vent & air. — Le mot conendance est également inusité dans le sens que lui attribue Léry.

Page 106, ligne 6. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, p. 98.

— Ligne 25. — H. STADEN (p. 238): « Pour faire du feu, les Indiens se fervent d'une espèce de bois qu'ils nomment *urakuëila*, ils le font sécher & prennent ensuite deux morceaux de la grosseur du doigt, & les frottent l'un contre l'autre; la poussière s'en échappe & s'enflamme par la chaleur produite par le frottement; & c'est ainsi qu'ils allument leur feu. »

Page 107, ligne 11. — Allusion à un passage de THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § LIII.

Page 108, ligne 19. — Cet usage était répandu dans toute l'Amérique. Voir pour la Floride: *Relation de la Floride*, par BASANIER, p. 73, & pour le Canada: *Second voyage de Cartier au Canada*, édit. Charton. « Puis eufmes conduite de grand nombre dudit peuple, dont partie, quand noz gens devenoyent las, les chargeoyent sur eux comme des chevaux, & portoyent. » Il s'est maintenu jusqu'à nos iours, surtout dans les régions montagneuses. On nomme *cargueros* les Indiens qui portent ainsi les voyageurs. Ceux-ci vont à reculons assis sur une petite chaise en bambou très folide. Voir *Magasin pittoresque*, 1848, p. 233, un voyageur dans les Andes avec sa monture humaine.

Page 110, ligne 25. — ACTES, XXVII, 1, 2. « Barbari vero præstabant non modicam humanitatem nobis. Accensa enim pyra, reficiebant nos omnes propter imbrem qui imminebat & frigus. »

Page 112, ligne 7. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 92) parle avec admiration de l'extrême loyauté des Toupinamboux. « Me fierois plus à eux, qu'aux Turcs, Mores & Arabes, & autant que ceux-cy ne vous feront pas tort d'une espingle, ains vous ayans pris à conduire, tiendront leur promesse, quand ils y devroyent employer leur sang & leur vie. »

— Ligne 15. — Allusion probable au parti des Politiques, qui s'était constitué dans les dernières années du règne de Charles IX,



& avait acquis toute sa force à l'époque où Léry composa son ouvrage.

CHAPITRE XIX. — Page 116, ligne 11. — Le mot s'est conservé. Cf. D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 189.

— Ligne 20. — Dissertation de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) sur les origines de la syphilis & les divers remèdes employés. Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 119-121. — THEVET, *Singularitez, &c.*, § XLV. — Nombreuses dissertations inférées dans le tome XI, p. 129-156 de la collection LEBER.

Page 117, ligne 19. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 935) : « Ce peuple esfrange, voyant un malade tourmenté de fièvre, ou autre extreme douleur, iamais ne luy donnera ny à boire ny à manger que iusques à ce qu'il en demande luy-mesme. »

— Ligne 34. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926) : « C'est chose hideuse de les ouyr crier, lorsqu'ils lamentent : & en est aussi plaifante l'harmonie, qu'est le bruit des chiens & chats s'entrebatans ensemble. Vous verriez hommes & femmes couchees sur leurs litz pendans, les autres le cul contre terre... usans les femmes de telles paroles en leur langue *Chérmi mota rondre ymen*, faifans cet *ymen* long de quatre à cinq poses environ, puis après font un soupir ainsi : *eh hé hé ch ch*, &c. » Cet usage était fort répandu dans l'antiquité. Voir les fragments des thènes de Pindare. Cf. les myriologues des Grecs modernes (Recueils de FAURIEL & E. LEGRAND) & les voceros de la Corse.

Page 118, ligne 17. — Planche p. 301. Édit. de Bry, planche p. 248.

— Ligne 18. — Cette coutume existe encore en Corse & dans la Grèce moderne. Les femmes corSES chargées de célébrer le défunt se nomment les *voceratrices*. Quant aux myriologues grecs, ils rappellent les *thènes* de l'antiquité.

Page 119, ligne 5. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 925) : « Quand doncques il est mort, ils le courbent en un bloc & monceau, dans le list où il est décédé : tout ainsi que les enfans sont au ventre de la mère, puis ainsi enveloppé, lié, & garroté de cordes de cotton, ils le mettent dans un grand vase de terre... Ce fait, ils le mettent dans une fosse ronde comme un puits, & profonde la hauteur d'un homme ou environ. » Planche p. 926 représentant l'opération. — Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, p. 126-127.



— Ligne 19. — JOSEPH, *Antiquités Judaïques*, liv. VII, § xv, 3^e édit. Didot, p. 281. « Ἐθαψὶ δ'αὐτὸν ὁ παῖς Σολομῶν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς, τοῖς τε ἄλλοις οἷς περὶ κηδείαν νομίζεται βασιλικὴν ἄπασι, καὶ δὴ καὶ πλοῦτον αὐτῷ πολλὴν καὶ ἄφθονον συνεκίδευσεν. »

— Ligne 25. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CXXIII, p. 160) : « ... y comenzaron... otros a desenterrar las joyas, y vasos de oro, que con los muertos estavan. »

— Ligne 33. — PLUTARQUE, *Moralia, Regum & imperatorum apophtegmata*, édit. Didot, p. 205. « Σιμιράμις δὲ ταυτῆ κατασκευάσασα τάφον, ἐπέγραψεν. Ὅστις χρημάτων δεηθῆ βασιλεὺς, διελθὼν τὸ μνημεῖον, ἕσα βούλεται, λάβειν. Δαρτεὸς οὖν δ:ελίων, χρήματα μὲν οὐκ εὔρει, γράμμασι δὲ ἐτίροις ἐνίτυχε, τὰ δὲ φράζουσιν. Εἰ μὴ κακὸς ἦσθ' ἀνὴρ καὶ χρημάτων ἄπληστος, οὐκ ἂν νεκρῶν θήκας ἐνίκεις. »

Page 120, ligne 23. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 128.

Page 121, ligne 6. — VIRET, *Physique papale. Dialogue*, III, p. 210.

— Ligne 10. — LÉVITIQUE, XVI, VIII. Cf. GENÈSE, III, 14. « Et terram edes omnes dies vitæ tuæ. » — ISAÏE, LXV, 25. « Serpens autem comedet terram quasi panem. »

— Ligne 17. — PAUSANIAS, Phocide, § XXVIII. Δαίμονα εἶναι τῶν ἐν ἄδου φασὶν οἱ Δελφῶν ἐζηγῆται τὸν Εὐρύνομον, καὶ ὡς τὰς σφάρκας περισθίει τῶν νεκρῶν, μονὰ σφίσειν ἀπολείπων τὰ ὄστα.

Page 122, ligne 8. — M. BRASSEUR DE BOURBOURG a repris cette théorie à propos de la langue Quiché : Voir son ouvrage sur *la Grammaire de la langue Quiché*. Paris, 1862. COURT DE GEBELIN (*Monde primitif*, t. VIII, p. 515) avait déjà rapproché quelques racines grecques & américaines. Comparez de CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, p. 266. — DE RIVERO, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 221. — P. GAFFAREL, *Rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, p. 158. — LOPEZ, *Les Aryas en Amérique*.

CHAPITRE XX. — Page 123, titre. — Sur les langues du Brésil il faut consulter THEVET (*Cosmographie universelle*, p. 925) qui a traduit la salutation angélique & le symbole des Apôtres; YVES D'ÉVREUX (*Voyage dans le nord du Brésil*, p. 96-98); le P. ANCHIETA auquel on doit la première grammaire connue de la lingua geral; MONTOYA, *Arte de la lengua guarani, & vocabulario y tesoro de la*



lingua guarini; HERMANN LUDEWIG (*The literature of American original languages*); MAXIMILIEN DE NEUWIED (*Voyage au Brésil*, t. III, p. 305-360); BARON D'ESCHWEGE (*Journal von Brasilien*, t. I, p. 158-172); DE CASTELNAU (*Voyage dans l'Amérique du Sud*, t. V, p. 249-302); GONZALVES DIAS (*Diccionario da lingua Tupy*); PAUL MARCOY (*Du Pacifique à l'Atlantique*), &c. D'après GANDAVO (*Histoire de la province de Santa Cruz*, p. 109). « La langue qui se parle le long de toute cette côte est la même, quoiqu'elle diffère un peu en certains endroits, mais pas assez pour qu'ils ne puissent pas se comprendre, & cela jusqu'au vingt-septième degré. Elle est très douce & facile à apprendre pour toutes les nations; il y a des mots dont les hommes seuls se servent & d'autres que les femmes seules emploient. Il leur manque trois lettres, F, L, R, chose étonnante, car ils n'ont, en effet, ni foi, ni loi, ni roi. » A l'exception de Thevet qui trouve (*Cosmographie universelle*, p. 928) que « leur parole est rude & de peu de grace en son accent, & laquelle ils reiterent souvent, disans une mesme chose : leur langage est bref & obscur, toutefois plus aisé à comprendre que celui des Turcs & autres nations levantines, ainsi que j'ay cogneu par expérience ». Les écrivains contemporains s'accordent à vanter la douceur de cette langue. D'après Montaigne (*Des Cannibales*), « leur langage, au demeurant, c'est un langage doux, & qui a le son agréable, retirant avec terminaisons grecques ». Le P. Anchieta parle du Tupi avec enthousiasme, Læët vante son abondance, le P. Araujo (*Catechismo na lingua brasílica*) n'hésite pas à proclamer « qu'il est extraordinaire que les peuples par qui elle est parlée, ayant leurs idées limitées dans un cercle étroit d'objets tous nécessaires à leur mode d'existence, aient pu concevoir des signes représentatifs d'idées, capables d'atteindre aux choses dont ils n'avaient nulle connaissance antérieurement, & cela avec propriété, énergie, élégance ».

Page 129, ligne 21. — Ainsi nommaient-ils Villegagnon ou par abréviation *paycolas*. Voir Léry, § v.

Page 131, ligne 11. — Ici commence une série de phrases dont j'avoue n'avoir saisi ni le sens ni la liaison. Il est probable que la pensée de Léry a été singulièrement altérée, car d'ordinaire il brille par la clarté & la méthode.

Page 132, fin. — Ici recommence le dialogue intelligible.

Page 133, ligne 17. Léry a oublié de donner la traduction.



Page 134, ligne 24. — Singulière réponse dans la bouche de Léry qui était de la Margelle-Saint-Seine (Côte-d'Or). Il se pourrait, comme le lui reproche THEVER (*Histoire manuscrite de deux voyages par luy faits aux Indes*. Bibliot. nat. fonds Saint-Germain franc., n° 656), que Léry ait emprunté ce colloque à l'un de ses compagnons, Normand d'origine, ou à Villegagnon lui-même. « Au reste il (Villegagnon) estoit si habil homme qu'il avoit escrit un dictionnaire & colloque en la langue Brechienne, qu'il a communiqué à plusieurs notables personnages, comme à feu M. le chancelier L'Hospital & à feu M. Baudin, procureur general du roy en sa cour de parlement à Paris, à chacun desquels il en donna une coppie. Au retour du siege de Sancerre, un nommé Ode... sur bonne foy presta ladite coppie à ce Léry, lequel depuis l'a fait imprimer en son nom. »

CHAPITRE XXI. — Page 146, ligne 19. — Ancien navire de transport à fond plat, dont l'avant & l'arrière sont arrondis. Vient du hollandais hulk.

— Ligne 30. — Lettres de Simon Renard, ambassadeur d'Espagne en France, adressées à la princesse de Portugal (*Lettres & papiers d'état de Granvelle*, t. IV, p. 659 & 701). « J'ay advis que Villegagnon, aiant prins un port au passage des Indes, le fortifie & a mandé au roy de France que si luy envoie gens de guerre jusqu'à trois ou quatre mil, il lui conquestra partie des Indes, & empeschera la navigation celle port. » — « Et y a en ce royaume deux Espagnols qu'ils offrent au roy de France, avec peu de gens, entreprendre les Indes & les conquester. »

Page 147, ligne 22. — Ceci est dirigé contre Catherine de Médicis & ses favoris Italiens.

Page 148, ligne 11. — Le mot bastonnée s'emploie encore pour désigner la quantité de liquide élevée par le coup de piston d'une pompe. Cf. LITTRÉ, *Dictionnaire*, t. I, p. 312.

Page 151, ligne 17. — Il est impossible, à cause du peu de précision de la relation, de fixer la position de cette île. On peut hésiter entre la Trinidad, Fernando de Noronha ou Saint-Paul, ou quelque autre récif encore sans nom. Cf. BOUYER, *Voyage en Guyane. Le rocher du connétable. Tour du Monde*, n° 334.

— Ligne 23. — GONNEVILLE (*Relation de son voyage*, 1503) avait déjà remarqué ces oiseaux & l'abondance de leurs plumes : « Sept ou huit iours après le débarquement virent un islet inhabité, cou-



vert de bois verdoyans, d'où sortoient des milliaffes d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à iucher sur les mats & cordages de la navire, & s'y laissoient prendre. Et paroïssient lesdits oiseaux gros en plumes, ainçois que iceux plumez soient de mesme corulence. »

Page 153, ligne 1. — Ces théories sont à tout le moins contestables. La véritable cause des difficultés du voyage a été donnée par MAURY. *Géographie de la mer*. Cf. F. JULIEN. *Les Harmonies de la mer*.

Page 154, ligne 4. — Singulière explication des calmes plats. Aussi bien toute cette cosmographie naïve & prétentieuse n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Voyez les beaux travaux du commodore Maury.

Page 155, ligne 16. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CXXVI, p. 163) : « Passaron tambien unas muy nevadas sierras, y maravillaron se del mucho nevar, que hazia tan debaxo la Equinocial, &c. »

— Ligne 18. — Rien de moins extraordinaire, à cause de l'altitude. Quito, sous l'équateur, est une des villes les plus froides de l'Amérique (Voyez CHARTON, *Tour du Monde*, no 391) & plusieurs des pics qui l'entourent sont couverts de neiges éternelles.

— Ligne 31. — Pourtant, sous l'Équateur, le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antifana & le Chimborazo, en Amérique, le Kenia, le Kilimandjaro & les monts encore presque inconnus qui forment le bassin supérieur du Nil, en Afrique, sont couverts de neige.

Page 156, ligne 3. — JOB, XXXVIII, XXII. « Aut venisti in thesauros nivis, aut thesauros grandinis vidisti? »

Page 156, ligne 22. — Voir chapitres II, III, IV.

Page 158, ligne 24. — Rabelais avait donc déjà fait école. L'éditeur latin (p. 273) traduit ainsi : « Ac sane merito quidem asseverare possum impios illos atheos, &c. »

Page 159, ligne 26. — Erreur de Léry, puisque le vaisseau se dirigeait vers le Nord.

— Ligne 30. — Voyez P. GAFFAREL. *La mer des Sargasses*. *Bulletin de la Société de géographie*. Décembre 1872.

Page 160, ligne 8. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § XVI, p. 20) : « Y acabo de muchos dias topo tanta yerva, que parecia prado, y que le puso gran temor, aunque no fue de peligro. »



— Ligne 29. — Sur les fondes anciennes & perfectionnées, consulter WYVILLE THOMSON, trad. Lortet, *Les abîmes de la mer*, p. 171, 197.

Page 161, ligne 26. — Ce n'est plus une « faribole » aujourd'hui, depuis les perfectionnements des instruments nautiques, & surtout du loch. Voyez à ce propos les voyages d'exploration du *Lightning*, du *Porcupine* & *Challenger*, & la publication périodique intitulée : *Les fonds de la mer*.

— Ligne 30. — CHALCONDYLE, *Guerre des Turcs*. (Note de Léry.)

CHAPITRE XXII. — Page 164, ligne 25. — PSAUME CVI, CCLX. « Ascendunt usque ad cœlos, & descendunt usque ad abyssos. »

Page 165, ligne 33. — IOSËPHE, *De bello Iudaico*, VII, 7.

Page 169, ligne 7. — LÉRY, *Histoire de la ville de Sancerre*. Tout le chapitre X.

Page 170, ligne 24. — DEUTÉRONOME, XXVIII, 53. « Et comedes fœtus ventris tui, carnes filiorum tuorum & filiarum tuarum... »

Page 173, ligne 15. — Aujourd'hui Audierne (Finistère), à 36 kilom. ouest de Quimper, au fond de la baie à laquelle elle donne son nom, & à l'embouchure du Goyen.

Page 174, ligne 5. — On ne fait s'il s'agit de la réale de billon, monnaie de cuivre qui datait du règne de Philippe le Bel ou de la réale d'or, qui valait onze sous parisis.

Page 176, ligne 26. — C'était le lieutenant de Magellan. GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § XCVII, p. 130) : « Los rodeos, los peligros, y trabajos de Ulixes fueron nada en respeto de los de Iuan Sebastian y assi el puso en sus armas el mundo por cimera, y por letra : Primus circumdedisti me. » Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 282) ajoute : « Post eum quidem de Dracho Anglo idem referunt... »

— Ligne 32. — Ce fut Charles-Quint qui donna cette belle devise à Del Cano.

— Ligne 34. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 282), observations sur les ouvrages de Benzoni & de Thevet.

Page 179, ligne 11. — Ces deux paragraphes ne figurent pas



dans la traduction latine (édit. de Bry). — Voir pour la mort des compagnons de Léry, GAFFAREL, *Brésil français*, p. 280-294.

Page 180, ligne 8. — CRESPIN, *Histoire des martyrs persécutés & mis à mort pour la vérité de l'Évangile depuis le temps des apôtres jusques à présent*, 1^{re} partie, p. 437-438 ; 2^e partie, p. 452-457, édit. 1619. Ce passage prouve clairement que l'auteur de la relation insérée dans l'ouvrage de Crespin est Léry lui-même.

— Ligne 26. — Commanderie de Beauvais.

— Ligne 33. — Sur les dernières années de Villegaignon, voir GAFFAREL, *Brésil français*, p. 314-341.

Page 181, ligne 7. — ROIS, I, 2, 6. « Dominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit. »

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE XII. — D'aucuns poissons plus communs entre les sauvages de l'Amerique : & de leur maniere de pescher.	1
CHAPITRE XIII. — Des arbres, herbes, racines, & fruits exquis que produit la terre du Bresil.	9
CHAPITRE XIV. — De la guerre, combats, hardiesse & armes des sauvages	29
CHAPITRE XV. — Comment les Ameriquains traitent leurs prisonniers prins en guerre, & les ceremonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger	43
CHAPITRE XVI. — Ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuseurs qu'ils ont entre eux nommez Caraïbes les detiennent, & de la grande ignorance de Dieu où ils sont plongez	59
CHAPITRE XVII. — Du mariage, polygamie, & degrez de consanguinité observez par les sauvages, & du traitement de leurs petits enfans	85
CHAPITRE XVIII. — Ce qu'on peut appeler loix & police civile entre les sauvages : comment ils traitent & reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter & des pleurs & discours joyeux que les femmes font à leur arrivée & bien venue.	94
CHAPITRE XIX. — Comment les sauvages se traitent en leurs maladies, ensemble de leurs sepultures & funeraïlles, & des grands pleurs qu'ils font après leurs morts.	116



	Pages.
CHAPITRE XX. — Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Brésil, entre les gens du pays nommés Totioupinambaults & Toupinenkins en langage sauvage & François	123
CHAPITRE XXI. — De notre departement de la terre du Brésil, dite Amerique, ensemble des naufrages & autres premiers perils que nous eschaspaîmes par mer à notre retour.	144
CHAPITRE XXII. — De l'extreme famine, tormentes & autre dangers d'où Dieu nous preserva en repassant en France.	163
NOTES.	183

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 20 SEPTEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUF

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS





cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10



cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10





emp.





PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzéviros)
imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 2 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice
gravé à l'eau-forte.

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par
A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
- LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY.
2 volumes (épuisés).
- RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol.
(épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
- MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY.
1 volume (épuisé).
- Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées
par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé* 10 fr.
- BOILEAU. *Œuvres* avec notices et notes par M. A. PAULY.
2 volumes. 10 fr.
- 7 Eaux-fortes gravées par Monziés, pour illustrer les
Œuvres de Boileau 10 fr.
- HAMILTON. *Mémoires* de Gramont avec une notice
et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume 5 fr.
- HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE avec
le texte latin. 2 vol. 10 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice
et notes par A. PAULY. 8 vol. Chaque volume. 5 fr.
- 35 Gravures à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour
illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix 30 fr.
- RACINE. *Œuvres complètes*, avec notice par A. FRANCE.
5 vol. Chaque volume 5 fr.
- SHAKESPEARE. *Œuvres complètes* traduites par FRAN-
ÇOIS VICTOR-HUGO. 15 volumes. Chaque volume 5 fr.
(Les six premiers volumes sont en vente.)
- VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec une préface et
des notes par M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque
volume. 5 fr.

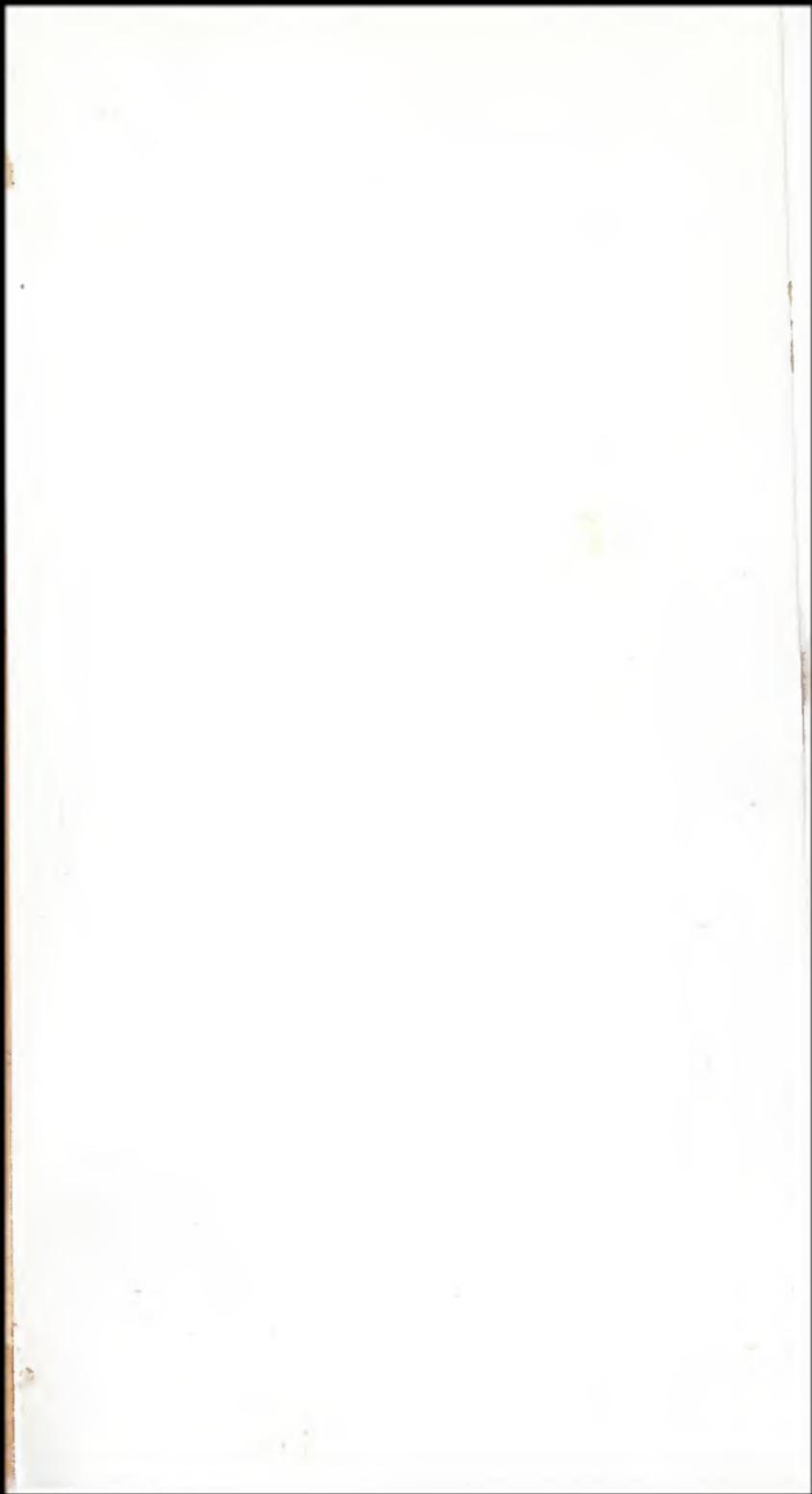
En préparation :

Cornille. — La Bruyère. — Marivaux — *Voyages de Gulliver*.
Robinson Crusé. — *Don Quichotte*. — *La Princesse de Clèves*,
Mariane, — *Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman,
au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.
sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C^e, rue St-Benoît. [537].





cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzéviros)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 2 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice
gravé à l'eau-forte.

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes
A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY.
2 volumes (épuisés).
RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET.
(épuisé).
LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
DAPHNIS ET CHLOË, avec notice par E. CHARAVAY.
1 volume (épuisé).
Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées
par Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloë*. 1
BOILBAU. *Œuvres* avec notices et notes par M. A. PAULY.
2 volumes. 1
7 Eaux-fortes gravées par Monziés, pour illustrer les
Œuvres de Boileau. 1
HAMILTON. *Mémoires de Gramont* avec une notice
et des notes par M. MOTHEAU. 1 volume
HORACE, traduction de LÉCONTE DE LISLE avec
le texte latin. 2 vol. 1
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice
et notes par A. PAULY. 8 vol. Chaque volume.
35 Gravures à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour
illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix 3
RACINE. *Œuvres complètes*, avec notice par A. FRANCE.
5 vol. Chaque volume
SHAKESPEARE. *Œuvres complètes* traduites par FRAN-
ÇOIS VICTOR-HUGO. 15 volumes. Chaque volume
(Les six premiers volumes sont en vente.)
VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec une préface et
des notes par M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque
volume.

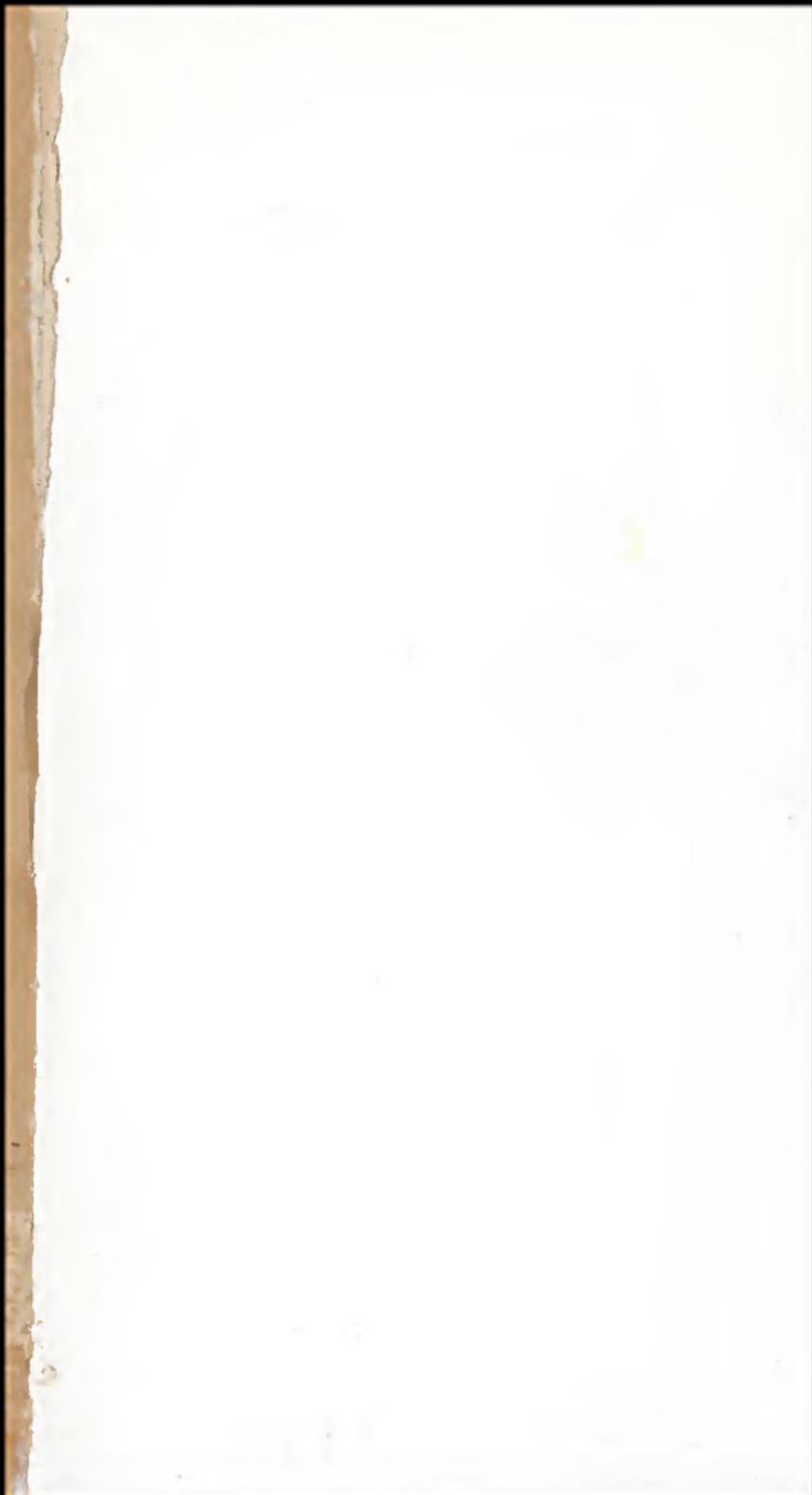
En préparation :

Corneille. — La Bruyère. — Marivaux — *Voyages de Gulliver*
Robinson Crusôé. — *Don Quichotte*. — *La Princesse de Clèves*
Mariane, — *Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman,
au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.
sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et C^e, rue St-Benoît. [5







cm

1

2

3

4

unesp

7

8

9

10



